

18-19  
1969

# Sommaire

LIMINAIRE	p.	5
RAPPORT D'OUVERTURE	p.	7
Document A — Avec les travailleurs étrangers	p.	27
Document B — Rencontre des hommes dans leurs loisirs	p.	41
Document C — Les affrontements de mentalités provoqués par la mutation du monde rural : comment réfléchir et proposer la foi ?	p.	49
Document D — Accompagner les hommes dans leur existence : d'une ouverture à la vie des gens à une exigence de partage	p.	59
Document E — Lien entre notre vie de tous les jours et notre manière d'être dans l'Eglise (expression de jeunes prêtres)	p.	67
Document F — Rapport des équipes du Tiers-Monde	p.	77
Document G — Appartenance à une commune marxiste : découvertes et interrogations	p.	93
Document H — Exprimer notre Foi et construire l'Eglise dans la vie des hommes	p.	111
Document I — Espérance humaine et Foi en Jésus-Christ	p.	117
Document J — Travail — Eucharistie : deux moments d'une même action	p.	123

- Document K — En relation avec les étudiants :  
une année d'expérience p. 131
- Document L — Le monde des hôpitaux, civilisation  
moderne, et vie de foi p. 135
- Document M — Communauté de vie et questions  
posées dans le monde du Grand  
Déplacement p. 147
- Document N — Accueillir, à travers les mass-  
média, un nouveau visage de  
l'homme ? (expression d'un groupe  
de recherche) p. 157
- Document O — Problèmes posés par l'activité de  
recherche p. 169
- Officiel — Prélature : Rapport du Comité Episcopal  
( Lourdes 69) p. 179

# Liminaire

Ce numéro de la Lettre aux Communautés présente aujourd'hui l'ensemble des témoignages qui ont été donnés dans le premiers temps de l'Assemblée Générale de Fontenay les 24-26 octobre dernier.

Il s'agit de témoignages de prêtres, et de prêtres vivant en équipes.

Des témoignages qui expriment une recherche vécue à partir d'un réel partage de vie avec les hommes, et d'un partage de vie au sein de réalités collectives variées : monde ouvrier à travers ses divers visages actuels ; tiers-monde ; immigrés en France ; milieux scientifiques ; mass-média ; monde rural ; univers des hôpitaux ; etc... La diversité même de ces témoignages fait apparaître en clair que les interrogations des hommes face à la foi sont fondamentalement les mêmes.

Mais c'est aussi parce qu'il s'agit de témoignages de prêtres que les pages qui suivent portent à la fois leurs limites et leur originalité.

Leurs limites. Ces témoignages sont l'expression de prêtres, et de prêtres qui collaborent sur le terrain avec des laïcs ; mais ils ne rendent compte ici que de leurs expériences de prêtres. Ils n'oublient pas pour autant que bien des laïcs, engagés dans des milieux divers et notamment dans le monde ouvrier, témoignent de leur foi parmi leurs frères. L'évangélisation n'est que le fruit patient de la responsabilité à la fois commune et complémentaire des laïcs et des prêtres.

**Limités aussi, ces témoignages le sont dans leur expression elle-même. Il s'agit en effet d'un groupe de prêtres qui a son histoire et son langage.**

**Leur originalité. Ce qui est peut-être plus nouveau, c'est que cette recherche vécue soit précisément une recherche de prêtres. A ce titre, elle concerne l'Eglise d'une manière particulière. Le fait qu'il s'agisse d'un engagement collectif et radical de prêtres au cœur même des réalités humaines renouvelle, en quelque sorte, la conscience que l'Eglise a d'elle-même. Que le ministère hiérarchique soit ainsi « engagé » par des prêtres dans la vie réelle des hommes, cela manifeste que l'Eglise s'accepte entièrement et vitalement concernée par le destin du monde au sein duquel elle doit inlassablement rendre compte de sa foi.**

**Malgré leur modestie et leur caractère de recherche, ces témoignages si diversifiés expriment une nouvelle manière d'assumer, à la fois, la responsabilité hiérarchique et la tâche missionnaire de l'Eglise.**

**Ce dossier veut ainsi apporter sa contribution aux initiatives actuelles dans l'Eglise à travers lesquelles se dessine progressivement dans les faits un nouveau type de prêtres.**

**Ce dossier veut aussi provoquer un dialogue et engager une recherche loyale et large au delà de la Mission de France. Des prêtres de plus en plus nombreux tendent aujourd'hui de vivre autrement leur sacerdoce. Ces témoignages veulent en être une illustration parmi d'autres.**

# **Rapport d'ouverture**

*580 prêtres sont inscrits à cette Assemblée.*

*Nous portons tous en commun une seule question. C'est aussi la seule capable de donner sens et avenir à l'Eglise :*

*« Comment annoncer Jésus-Christ aux hommes de notre temps » ?*

*Cette question est un appel.*

*Cet appel nous l'avons entendu souvent. Nous l'avons partagé avec bien des laïcs et des prêtres.*

*Cet appel à l'âge même de l'Eglise. Il s'enracine dans les écrits apostoliques et les lettres de Paul. Il traverse l'histoire de l'Eglise comme le fil conducteur de sa fidélité.*

*Cet appel, nous l'entendrons à nouveau au cours de cette Assemblée.*



*La Mission de France connaît un passage difficile de son histoire. Elle entreprend une recherche qui met en jeu sa propre existence, mais qui la dépasse.*

*C'est notre rôle commun de prêtres voués à l'annonce de Jésus-Christ qui donne son sens à cette Assemblée. C'est parce que la Mission de France a rencontré des difficultés pour la mise en œuvre de cette vocation dans l'Eglise que le Conseil et les Régionaux ont démissionné en mars dernier.*

*Ces difficultés doivent être restituées au sein de la crise de l'Eglise. Ce n'est qu'en les restituant à ce contexte plus large que nous pourrons les éclairer, les comprendre et les surmonter.*

*Voici donc les trois parties de ce rapport d'ouverture :*

*La première situera le contexte actuel de crise du monde et de l'Eglise ;*

*La deuxième nous permettra de découvrir l'originalité et l'objet de notre Assemblée ;*

*et la troisième nous en indiquera l'esprit.*

# Contexte actuel Monde-Eglise

## Une remarque préalable

Il importe de bien situer *le sol* sur lequel nous marchons. C'est un sol qui se dérobe sans cesse sous nos pas. Mais c'est à partir de son terreau que nous découvrirons l'enracinement de nos interrogations et recherches.

Il ne s'agira que d'une *simple évocation* par quelques touches et quelques rappels. Nous ne tentons ni un diagnostic, ni même une interprétation. Nous ne proposons qu'une description à grands traits, en dégagant les courants plus significatifs qui traversent *tout à la fois* l'Eglise et le monde.

Ces courants interfèrent sans cesse. Le Concile nous le rappelle ; « L'Eglise n'ignore pas tout ce qu'elle reçoit de l'histoire et de l'évolution du genre humain... » (1). Des connivences profondes relient monde et Eglise. Souvent l'évolution de l'Eglise n'est que l'écho en elle de l'évolution du monde. Ses crises en sont également ses reflets. Et, ensemble, elles manifestent une même tension, un même devenir et elles s'expriment par les mêmes contrastes.

## Quelques aspects du contexte actuel de crise

A la manière des cubes-gigognes, ces divers aspects s'emboîtent en quelque sorte les uns dans les autres. En évoquer un, c'est du même coup suggérer les autres.

En voici donc les principaux ;

- 1) Crise d'identité,
- 2) Crise des rapports entre les hommes et les organismes,
- 3) Crise du langage,
- 4) Crise des modèles,
- 5) Crise des institutions.

---

(1) *Gaudium et Spes*, n° 44,1.

## *Crise d'identité*

Comme les autres aspects de la même crise, celui-ci atteint tout à la fois le monde et l'Eglise, mais à leur niveau le plus radical. *L'homme et le chrétien recherchent ce qu'ils sont.*

*L'homme d'abord.* « L'homme, cet inconnu » ne serait aujourd'hui demeuré qu'une banalité d'humaniste si l'irruption des graffiti de Mai 68 ne nous avait jeté aux visages tant d'interrogations paresseusement latentes ou terrées en nous ! L'affiche de la Sorbonne : « je n'ai rien à dire, mais je le dis » manifeste ce cri de l'homme moderne, la recherche impossible de son visage. Elle trahit sa quête, violente ou voilée, du SENS. Les films de Jean-Luc Godard nous en ont livré l'illustration éclatante depuis une dizaine d'années.

*Le chrétien, le prêtre s'interrogent* aujourd'hui, eux aussi, et selon des formes qui surprendront peut-être nos historiens.

Tout y passe : l'Eglise, la mission, le prêtre, la foi, Dieu. Les interrogations se multiplient comme des réactions en chaîne et se resserrent, comme un étau, autour de ce qui hier était encore intouchable, autour du noyau lui-même : la foi, Dieu.

Le processus irréversible de la sécularisation et de la démythisation semble réduire, comme une peau de chagrin, le champ de la foi. Les bruyantes « théologies » de la mort de Dieu engendrent, comme par une implacable osmose, ce *doute fondamental* ensemencé au siècle dernier par les maîtres du soupçon : Marx, Nietzsche et Freud.

Les avalanches d'interrogations ne concernent plus le « comment être chrétien », mais le « pourquoi être chrétien » : « Qu'est-ce qu'être chrétien dans le monde moderne ? » — « Quelle différence entre un chrétien et un non-chrétien ? » — « Est-il possible de croire aujourd'hui ? » — « Qu'est-ce donc que la foi ? » — « Que mettre sous le mot de « Dieu » ? ».

L'Eglise n'échappe pas à ce raz-de-marée. Elle paraît au contraire toute première visée et la crise actuelle semble localisée sur elle. Le titre de ces quelques livres récents en est suggestif : « Au milieu des orages », du Père Congar — « Tempête sur l'Eglise », de Robert Serrou — « Eclatement d'une

**Crise  
des rapports  
entre  
les hommes  
et les organismes**

Eglise », de François Houtard — « Décomposition du catholicisme », du Père Bouyer.

Quant au prêtre, il demeure « à la une » ; il continue à « faire recette ». Témoin séculaire des repères traditionnels dans l'Eglise, voilà aujourd'hui que ses interrogations se font agressives et radicales. Mal à l'aise dans sa fonction, il remet en cause ce qu'il est. Du « comment » être prêtre aujourd'hui, il passe à la question désormais banale : « Qu'est-ce qu'un prêtre ? » et « pourquoi faire ? ».

Parmi bien d'autres indices, notons quelques traits plus cruels des contrastes actuels, et d'abord l'incommunicabilité croissante entre les hommes. Cette incommunicabilité semble en effet s'accroître en proportion même de la multiplication et des progrès des moyens de communication.

Et pourtant « dialogue », mot du jour, est au menu de toutes les rencontres humaines aujourd'hui, mais il exprime une attente et une aspiration. La solitude devient le pain quotidien et l'expérience fondamentale de beaucoup d'hommes et souvent des hommes rassemblés dans la « foule solitaire ».

Le passage des relations « face à face » aux relations fonctionnelles se fait mal et beaucoup se réfugient dans des relations sélectives. Nous vivons une crise de la communication.

Au niveau des organismes, même symptôme. Les cloisonnements se multiplient au fur et à mesure que naissent et se multiplient les organismes. La cause de la Paix, pour ne citer qu'un exemple, semble s'enliser dans l'incroyable quantité de structures nées pour la défendre. Le cas de l'O.N.U. est, hélas, typique !

*Dans l'Eglise*, les choses ne vont pas mieux.

Trois notes caractérisent la manière dont les rapports à l'intérieur du Peuple de Dieu peuvent se « gripper » ou même se dégrader :

- a) une accumulation de structures,
- b) un parallélisme entre elles, qui provoque leur incohérence,
- c) un cloisonnement des membres du Peuple de Dieu.

**a) Une accumulation croissante de structures dans l'Eglise.**

Il est aujourd'hui banal de dénoncer ce mal. Son diagnostic date déjà de quelques années. Il importe cependant de le situer comme un élément d'une situation globale.

Nous continuons d'assister en effet à une multiplication des structures. Le nombre de réunions, de secrétariats, de commissions, de sous-commissions croît sans cesse au plan local et national en passant par le secteur, les diocèses et les régions. Un jeune prêtre de l'agglomération lyonnaise me disait l'an dernier qu'il était invité à 32 types de réunions par mois ! C'est ainsi que pour résoudre un problème, trop vite peut-être qualifié de nouveau, on crée une structure nouvelle. Mais souvent sans tenir compte de ce qui existe déjà. Par ailleurs, ces rencontres ainsi multipliées mobilisent en fait toujours les mêmes et aboutissent à un contenu appauvri. Chacun ayant peu de temps pour préparer ces rencontres, la loi des « auberges espagnoles » est alors fatale. Les incessantes réunions de préparation et de compte rendu n'accumulent souvent que des répétitions fatigantes et débilitantes.

**b) Un parallélisme entre les structures qui provoque leur incohérence.**

Autre danger : ces rencontres multiples naissent et se développent parallèles les unes aux autres. Leur mitoyenneté se durcit d'autant plus que quelques-unes d'entre elles — à juste titre quelquefois — se déclarent prioritaires et normatives. Mais alors qui va garantir et manifester leur nécessaire complémentarité et cohérence ? « Les prêtres se trouvent de ce fait écartelés entre des références multiples. Pour leur fidélité personnelle, ils sont tentés de s'en remettre au fonctionnement des organisations. Ils sont ainsi menacés de renoncer à la liberté d'initiative indispensable à une recherche missionnaire » (2).

---

(2) Déclaration de la Mission de France à propos du Statut du Prêtre (décembre 1968).

c) **Un cloisonnement des membres du Peuple de Dieu.**

Episcopat — Presbytérat — Laïcat apparaissent souvent aujourd'hui comme des « corps constitués », juxtaposés, trop étanches — pour ne pas dire étrangers — les uns aux autres. Malgré de récents efforts pour reconstituer cette nécessaire unité « organique » du Peuple de Dieu, trop de cloisons demeurent ! « Les prêtres, les laïcs, les évêques, les religieux vivent dans des catégories et des couloirs séparés. Chaque catégorie « habite » un étage différent, et à l'intérieur du même étage, combien de couloirs parallèles sans communication ! » (3).

Cette convergence de difficultés crée aujourd'hui une impression de malaise et de lourdeur qui atteint tout le monde : autant les évêques, les laïcs, les religieux que les prêtres. Cette « énorme machine » risque d'étouffer les consciences chrétiennes. Elle risque de les aveugler sur le nécessaire discernement des graves enjeux actuels. Comment sauver et promouvoir, ce qui est si urgent dans l'Eglise d'aujourd'hui, l'invention et la créativité ?

Car l'Eglise est COMMUNION.

Cette communion manifeste et signifie son être le plus profond. Mais c'est justement là — en son cœur même — qu'elle risque aujourd'hui d'être atteinte par une insensible mais réelle asphyxie. Si la créativité en elle s'affaiblit et disparaît, du même coup la communion se rétrécit, car la créativité est condition de la communion.

*Crise  
du langage*

Si l'homme d'aujourd'hui s'ignore lui-même ; s'il recherche souvent en vain la communication avec autrui, c'est peut-être parce qu'il ne sait plus parler ni à lui-même ni aux autres. La crise du langage — le mot est actuellement en vogue — apparaît à la fois comme la cause et la conséquence de la crise d'identité évoquée plus haut.

Les mots sont malades : plus ils sont à la mode, moins ils expriment un contenu précis et universel. Les conféren-

(3) *L'AJC.*, n° 15, « Le Forum de Lyon ».

ciers le savent bien car beaucoup d'entre eux n'entreprennent leur discours qu'après une terminologie méticuleuse.

N'est-il pas significatif aussi que la « prise de parole » ait voulu être une des conquêtes les plus décisives de Mai 68 ?

La crise du langage et des mots se situe, on le devine, bien au delà d'une affaire de compréhension, de traduction et d'adaptation. Elle concerne le contenu et la réalité mêmes des choses.

*Du côté de l'Eglise, la crise du langage de la foi révèle une même remise en cause de l'essentiel.* Déjà on pressent quelque chose de cette crise dans les avatars mêmes du mot « mission ». Quel éventail de conceptions différentes données à ce mot depuis quelques décennies ! On est parti de la « conquête », puis du souci « d'apporter » quelque chose. On est passé ensuite au « témoignage personnel » et à la révélation aux hommes de ce qu'ils sont déjà. On arrive peut-être aujourd'hui à mieux entrevoir la notion de témoignage collectif et d'explicitation du Mystère du Christ à partir des interrogations des hommes.

De même, depuis l'origine de l'institution Mission de France, les hommes auxquels nous étions envoyés ont commencé par être les gens déchristianisés, ils sont devenus le monde païen, les non-chrétiens, les incroyants, pour en arriver maintenant à la sereine expression des « hommes d'aujourd'hui » !

Le mal est plus grave : les mots les plus simples, ceux mêmes de l'Evangile, les voilà eux aussi « habités par le soupçon » de sorte que « le croyable disponible » dont parle Ricoeur, se rétrécit considérablement.

Deux pistes pourtant paraissent se dessiner aujourd'hui, mais comme en pointillés encore bien légers :

**a) Une recherche de « re-formulation » de la foi**

La réponse de la Conférence épiscopale française au Cardinal Ottaviani en juillet 66 est éclairante, car elle situe bien la difficulté : « la philosophie moderne pose des problèmes

nouveaux : l'acception des mots comme « nature » et « personne » est aujourd'hui différente de ce qu'elle était au V<sup>e</sup> Siècle ou dans le thomisme. On se trouve là, devant une équivoque de langage qu'il faut absolument lever SI NOUS VOULONS NOUS FAIRE ENTENDRE DE NOTRE GÉNÉRATION ».

#### **b) Une compréhension renouvelée de la Foi**

C'est à partir des interrogations nouvelles des hommes de notre temps que la foi est invitée à s'explicitier. Enorme tâche à peine ébauchée ! Et pourtant les questions des hommes qui contestent le plus l'Eglise d'aujourd'hui sont peut-être celles aussi qui peuvent la régénérer le mieux. C'est sa loi de croissance, et la mission en est le lieu privilégié. Jacques Dourmes, avec ses Jorai, a constamment tenté de porter le témoignage à cette qualité-là.

#### **Crise des modèles**

On parle beaucoup aujourd'hui de la crise des modèles sociaux. On veut, semble-t-il, indiquer par là que les « rôles » sont souvent en réévaluation, que les statuts tant professionnels que sociaux sont en train de craquer. Cette situation nouvelle souligne la disparition ou l'évolution profonde de beaucoup de professions aujourd'hui... mais en même temps, on ne voit pas quel nouveau modèle il faudrait promouvoir. Il faut inventer, mais l'invention est difficile et lente, et les linéaments d'un avenir sont encore fragiles.

C'est à l'intérieur de ce contexte qu'il faut situer, entre autres, la crise du statut social du prêtre. Pourquoi s'étonner en effet de ce que cette séculaire institution presbytérale soit aujourd'hui mise en cause et invitée à d'urgentes et substantielles transformations ?

Mais la crise des modèles va plus loin. Elle se traduit notamment par un *vide* grandissant dans l'esprit de beaucoup de prêtres actuellement. Et ce vide augmente au fur et à mesure que se multiplient les prises de conscience. Les responsables de la Formation permanente du clergé le savent bien. Très souvent, ces prêtres ne retrouvent pas sur le terrain ce minimum de réalisations et de « modèles » capables de mettre en œuvre et de stimuler les exigences découvertes.

## **Crise institutionnelle**

Et pourtant cette impression de vide ne doit pas nous conduire à refaire des modèles anciens, ou à recopier ce qui existe déjà. On ne sortira de la crise que si les modèles nouveaux que l'on recherche ne sont pas le décalque des modèles d'hier. C'est peut-être une des lois actuelles : croire à la « fécondité » de la nuit !

C'est peut-être à ce niveau-là que se noue, de la manière la plus éclairante, l'ensemble des aspects de la crise.

Témoin, au plan politique, ces deux constats suivants :

Le premier concerne l'étonnante prolifération des « clubs » et des groupes d'affinité de toutes sortes. Cette prolifération manifeste avec éclat la désaffection à l'égard des grandes formations politiques traditionnelles. L'institution « officielle » des partis ne paraît plus le lieu de la créativité politique, pour beaucoup de jeunes notamment.

Le deuxième constat — et Mai 68 l'a mis en singulier relief — concerne la resurgence du « gauchisme » comme manifestation d'une suspicion grandissante contre tout ce qui aujourd'hui est classé sous le nom d'appareil. Les organisations au service de la révolution n'y échappent pas.

*Dans l'Eglise*, on assiste en même temps depuis quelques années à un *décalage croissant* entre l'Institution et les recherches qui se veulent nouvelles. Une tension grandissante se manifeste entre créativité et institution. La dialectique normale et saine entre prophétisme et structures paraît se casser.

L'« appareil », le Système, voilà l'ennemi !

Ces mots, brusquement chargés de tous les péchés d'Israël, provoquent distance, suspicion et agressivité. Et pourtant leur contenu réel demeure flou : s'agit-il de la sacramentalité de l'Eglise, du collège épiscopal, de l'exercice de l'autorité dans l'Eglise, ou de leurs caricatures ?

Quoi qu'il en soit, l'opposition devient maintenant classique entre l'informel et l'institutionnel, entre l'implicite et l'institutionnel, entre le « souterrain » et l'institutionnel.

Des recherches et des expériences sont tentées ici ou là, dont l'une des réalisations les plus typiques aux Etats-Unis nous est connue sous le nom « *d'Eglise souterraine* ». Mais aux Pays-Bas, en France et ailleurs, nous assistons à la naissance en flèche de « groupes informels de base ». Cette recherche porte des visages divers, mais elle est vécue un peu partout de manière sporadique, les « eucharisties domestiques » en sont une des manifestations les plus familières.

Où faut-il chercher le fondement de ce malaise et de cette recherche tant chez les prêtres que chez les laïcs ? Il semble que nous assistons à un phénomène de « rejet » des institutions à cause de leur insuffisance actuelle à porter une véritable liberté. Beaucoup d'entre elles manifestent en effet souvent une inaptitude réelle à promouvoir inventivité et initiative.

# L'originalité et l'objet de cette Assemblée générale

C'est sur ce fond de tableau, esquissé à grands traits, qu'il est possible maintenant de situer notre Assemblée dans son originalité,

- en indiquant son origine,
- en situant ses participants,
- en précisant son objet et en proposant sa dynamique.

## *Origine de cette Assemblée*

En mars dernier, comme signalé au début, le Conseil et les régionaux ont remis leur démission au Prélat et au Comité épiscopal. La gravité de cette décision n'a échappé à personne. Elle a provoqué une prise de conscience commune des motivations profondes de cet acte. C'est en rappelant ces motivations que nous découvrirons que notre assemblée ne pouvait pas être celle des seuls membres de la Mission de France.

Ce qui a motivé la démission du Conseil, ce n'est pas d'abord les difficultés qu'il a rencontrées dans sa tâche. C'est la conscience des ENJEUX, que beaucoup d'entre nous ont découverts et vécus, dans l'activité missionnaire de l'Eglise. Ces enjeux, les voici :

- Tous les membres de l'Eglise sont concernés par son activité missionnaire et les *prêtres le sont selon leur fonction propre.*
- Cette fonction propre dans la mission, les *prêtres ne peuvent pas l'exercer isolément*, chacun pour leur compte. Aussi divers qu'ils soient, ils co-opèrent au ministère de l'Eglise.
- Ce ministère engage *la responsabilité de l'Eglise proposant la Foi* et dont les évêques sont — en commun — les premiers dépositaires.

La Mission de France a permis à beaucoup la prise de conscience de ces enjeux et elle a donné les moyens pour les mettre en œuvre. Il est apparu que la fonction de l'institution Mission de France devait être clairement reconnue dans les faits et plus concrètement articulée à la responsabilité collégiale de l'Épiscopat. Est-ce majorer l'importance des questions d'institutions ? Il semble que non quand on sait les difficultés concrètes que rencontre la tâche missionnaire sur le terrain.

Et pourtant cette interrogation, nous nous la sommes tous posée un jour ou l'autre. Et il faut le dire clairement : beaucoup ici se la posent encore.

En fait, ces difficultés concrètes et objectives se sont manifestées à tout instant. Elles ont atteint de manière très directe l'institution Mission de France. Qu'il s'agisse de l'articulation entre organismes qui se réclament d'un comité ou d'une commission épiscopale, qu'il s'agisse de la mission des prêtres-ouvriers et des appartenances diverses dont relevaient ceux de la Mission de France, qu'il s'agisse de la création d'un séminaire national... Bref, la Mission de France se trouvait constamment en marge ou en parallèle de ce que l'Église mettait en place dans sa démarche missionnaire. Elle devenait ainsi de plus en plus un groupe particulier dans l'Église alors même qu'elle portait une requête fondamentale qui ne la concerne pas seule : témoigner de la responsabilité collective des prêtres en référence à la responsabilité collégiale des évêques dans l'activité missionnaire de l'Église.

Témoins de cette requête fondamentale et des difficultés à la satisfaire, Conseil et Régionaux ont pensé devoir démissionner. Ils ont voulu que leur acte ne soit pas seulement un constat, mais un appel. Appel à tous les membres de la Mission de France pour qu'ils déterminent, dans les difficultés actuelles, les orientations d'avenir. Mais appel aussi aux prêtres engagés dans la recherche missionnaire et concernés par cette même responsabilité collective.

Beaucoup de prêtres discernent en effet les mêmes enjeux et tentent de vivre les mêmes exigences requises par la mission. Mais combien de difficultés rencontrées sur cette

## *Les participants de notre Assemblée*

route encore neuve ! Ces difficultés sont notre lot commun. C'est ensemble que nous pourrions les cerner et les surmonter. C'est dans cette perspective qu'est née l'idée de cette Assemblée. Une Assemblée extraordinaire ouverte aux prêtres avec lesquels nous travaillons et qui tentent les mêmes recherches.

Nous sommes très nombreux aujourd'hui. Presque la moitié d'entre vous n'appartiennent pas à la Mission de France. Ce fait est neuf et riche.

Vivant des engagements et des ministères différents, nous arrivons tous ici porteurs de questions, d'aspirations et d'attentes. Celles-ci ne sont pas les mêmes pour tous. Notre Assemblée aura à les dévoiler et à les confronter.

Beaucoup *d'invités*, présents ici, espèrent que la mise en commun de recherches diverses permettra d'éclairer et de baliser une route difficile et bien souvent solitaire. Mais, comme plusieurs nous l'ont dit, non sans une pointe d'humour, « nous ne venons pas à Fontenay pour renflouer une institution en crise. Nous ne voulons pas être récupérés ni être utilisés ». L'objet même de notre Assemblée devra dissiper leur crainte...

Quant aux *prêtres des équipes engagées dans l'Association*, ils représentent parmi nous une nouveauté et une espérance qui dépasse, ils en sont conscients, leur réalisation encore récente. L'Association entre diocèses et avec la Mission de France permet en effet aux prêtres engagés dans l'effort missionnaire d'établir entre eux une référence mutuelle dont ils ont besoin dans l'exercice de leur mission. La Mission de France tente de rendre possible cette référence interdiocésaine, à partir d'engagements missionnaires réels et divers. Mais « cette fonction ne lui appartient pas... Il s'agit là, pour la Mission de France, d'un *service* qui dépasse le groupe de ses membres et qui constitue sa raison d'être fondamentale » (4).

Les prêtres des équipes engagées dans l'Association ont

(4) Note d'Information sur l'Association (décembre 1968).

pu craindre un moment que les événements de la Mission de France ne perturbent leur recherche trop nouvelle sur le terrain. Certains d'entre eux nous ont déclaré : « Ne vous sabbordez pas : on a besoin de vous ». Il est clair en effet que la recherche que nous amorçons aujourd'hui dans cette Assemblée ne saurait être étrangère au développement de l'Association. Les convergences sont manifestes.

Quant à nous, *prêtres de la Mission de France*, c'est la première fois que nous sommes réunis tous ensemble depuis la démission du Conseil. Nous savons les causes de cette démission, parce que nous les avons vécues. Voici en quels termes Mgr Gufflet, notre Prélat, s'adressait à nous le 30 juin dernier, pour nous inviter à cette Assemblée générale :

*« Vous avez réfléchi, dans vos diverses rencontres, aux causes de la situation actuelle. Ces causes concernent la place de la Mission de France dans l'Eglise. Mais elles tiennent aussi à la profonde évolution du monde et de l'Eglise. Elles nous invitent à une ouverture plus large et à un partage plus effectif de nos expériences entre nous et avec d'autres. La recherche missionnaire vécue, à laquelle nous sommes consacrés en France et dans le Tiers-Monde ne peut aboutir que si elle s'élargit et si des mises en commun se multiplient.*

*« Des prêtres, autour de nous, sont engagés dans le même effort missionnaire avec les laïcs. Ils tentent de répondre aux exigences essentielles de la mission, telles que l'insertion du prêtre dans le monde, la vie d'équipe, la confrontation, l'invention d'un langage nouveau de la foi... ».*

Mgr Gufflet ajoute encore :

*« Cette Assemblée générale nous convie à nous engager ensemble (Comité épiscopal, équipes des diocèses et de la Mission de France participant à l'Association, autres équipes sacerdotales, autres prêtres diocésains ou religieux) dans une même recherche à partir de notre connaissance de l'homme d'aujourd'hui et de l'appel qu'il adresse à notre Foi et à notre Sacerdoce ».*

Cette invitation de notre Prélat est claire. Nous devons être plus attachés au service de la *fonction missionnaire* qu'à

*l'institution* qui actuellement nous constitue comme groupe dans sa forme actuelle. L'institution n'a de sens que comme service de cette fonction. C'est pourquoi nous avons très conscience de n'avoir ni le monopole ni le privilège de cette fonction missionnaire. Bien d'autres chrétiens — qu'ils soient laïcs ou prêtres — partagent le même souci et tentent des recherches semblables et convergentes.

A travers 25 ans d'histoire, nous avons fait l'expérience du bien-fondé considérable d'un organisme de recherche sacerdotal — lié à l'épiscopat et en solidarité avec les laïcs — qui instaure une confrontation habituelle en équipe et entre équipes engagées dans des secteurs et des milieux très divers. Mais nous sommes prêts à promouvoir avec d'autres un renouvellement profond des structures existantes dans la mesure où la mission le requiert.

— **une autre ambiguïté à lever : celle de l'absence des laïcs.**

Nous nous sommes longuement interrogés sur *la portée* et la signification de la participation de laïcs à cette Assemblée générale.

Il est clair pour tous que c'est *le Peuple de Dieu tout entier* qui est engagé dans l'évangélisation. La tâche missionnaire ne saurait être le monopole des clercs, ni celui des laïcs. Elle est au contraire le fruit patient de leur responsabilité à la fois commune et complémentaire.

Sur le terrain, nous travaillons tous avec les laïcs. Nous apprenons ensemble, dans un coude-à-coude fraternel, à lire les signes de Dieu parmi les hommes et à construire un témoignage commun dans la diversité de nos fonctions au sein de la même mission.

Et pourtant les laïcs ne sont pas là aujourd'hui. Nous avons craint que leur présence soit plus ambiguë que leur absence. D'une part, nous voulions à tout prix éviter qu'il s'agisse de « nos laïcs » : l'invitation en effet de ceux avec qui nous travaillons habituellement aurait pu le laisser croire. D'autre part, quels laïcs inviter ? Etant donné la diversité des milieux où nous sommes engagés, quels pouvaient être

nos critères de choix ? Fallait-il en privilégier certains ? Et lesquels ? Eux-mêmes auraient-ils pu le dire ?

Nous nous trouvons là devant un *dilemme grave*. Un dilemme révélateur d'une situation ecclésiale appelée à un dépassement et à un progrès. Mais ce dilemme, nous aurons à l'éclairer pour aider à le résoudre.

Notre Assemblée sans laïcs garde cependant un sens aujourd'hui à la condition qu'à aucun moment nous ne perdions de vue cet horizon véritable du Peuple de Dieu.

Notre rôle sacerdotal dans la mission nous confère pourtant de toutes manières une exigence propre : vivre et signifier sans cesse, au sein même du Peuple de Dieu, notre participation à la responsabilité hiérarchique. C'est à ce titre que nous avons à nous confronter ensemble dans la foi à partir de nos engagements divers. Mais il est clair que cette nécessaire confrontation sacerdotale suppose et appelle en même temps que notre co-responsabilité prêtres-laïcs soit sans cesse mieux vécue et mieux manifestée.

### ***Son objet et sa dynamique***

Cette Assemblée n'est pas une Assemblée ordinaire de la Mission de France. Elle engage une recherche à partir d'*enjeux* communs qui dépassent l'institution actuelle M.D.F. Cette recherche concerne donc tous les participants.

Son objet ne peut pas non plus se réduire à une *simple session d'études* sur les problèmes missionnaires aujourd'hui, car ces enjeux appellent des expérimentations, des mises en route, des décisions. Et cependant, il ne peut s'agir — au cours de cette Assemblée — d'aboutir à la création d'un nouveau modèle institutionnel. Nous n'en avons ni le temps, ni les moyens, ni la compétence. Et tous les partenaires ne sont pas là.

Nous devons plus modestement tracer ensemble les premiers linéaments et repères des routes de demain, et manifester les exigences fondamentales qui les conditionnent.

Les ambiguïtés de départ étant ainsi levées, notre Assemblée se dévoile d'elle-même : ce qui pouvait tout-à-l'heure paraître obstacle devient chance et fécondité. La rencontre

de nos diversités — d'engagements, de sensibilités, de ministères et même d'interrogations face à cette Assemblée — est une *richesse*. Richesse aussi que la variété de nos points de départ et de nos cheminements dans le partage de la vie des hommes.

*L'originalité* profonde est donc constituée d'abord par le fait de notre rassemblement. Ce fait de cette assemblée est déjà un événement. Cet événement est un don de Dieu. Il provoque une processus *mobilisateur* pour une *véritable recherche commune*.

La Mission de France ne nous invite pas, en effet, à sa recherche : elle entreprend, avec d'autres, une recherche qui la concerne et la dépasse. Elle ne veut pas élargir les frontières de *son* groupe. Elle vise beaucoup plus en profondeur à inaugurer une nouvelle étape de son existence. Elle s'en explique elle-même dans le document du 12 juin issu de son Conseil presbytéral : « Cette étape nouvelle appelle une réelle ouverture de notre groupe dans sa forme historique (ouverture déjà commencée par l'Association) et une remise en cause de notre expression et de nos attitudes collectives ».

C'est au cœur même de cette loyale remise en cause que nous voulons situer l'avenir des 400 prêtres de la Mission de France et de leur institution.

Si telle est la nature de notre Assemblée, quelle en sera la dynamique ? Dans une *même démarche*, elle s'appliquera dans une recherche de foi et une recherche d'Eglise ; et cela en trois temps.

### **1<sup>er</sup> temps : les INTERROGATIONS**

A partir de nos engagements divers dans le partage de la vie des hommes, nous tenterons d'exprimer et de *nous rendre compte les uns aux autres* des questions majeures posées à la foi, à l'Eglise et au sacerdoce. Ces questions ainsi identifiées sont le terrain même de notre recherche missionnaire.

**2<sup>me</sup> temps : COMMENT VIVRE ENSEMBLE  
CETTE RECHERCHE ?**

Nous découvrirons les impératifs et exigences que comportent ces interrogations. C'est à partir de ces impératifs que nous tenterons de pressentir quel type d'organisation ecclésiale serait en mesure aujourd'hui d'assumer impératifs et exigences d'une manière efficace et significative.

**3<sup>me</sup> temps : L'AVENIR**

Nous dégagerons les repères de fidélité pour construire nos collaborations et nos solidarités pour l'avenir.

Nous ne sommes pas seuls dans cette tâche difficile.

Comme nous le rappelle Mgr Gufflet dans sa lettre d'invitation du 30 juin : « Vous pouvez compter sur mon engagement personnel et celui de tout le Comité épiscopal. Cette recherche est la nôtre à tous ».

Nous savons aussi que l'Assemblée plénière de l'épiscopat l'a mis à son programme de novembre prochain.

# L'esprit de cette Assemblée

Il est bon de nous rappeler l'esprit dans lequel nous vivrons ensemble cette Assemblée : réalisme - liberté - créativité et docilité à l'Esprit.

## *Réalisme*

Notre projet d'Assemblée est ambitieux. Nous avons à parcourir une trajectoire impressionnante en un peu plus de 48 h. Il importe de baliser notre route et de *serrer sans cesse l'objet précis de notre recherche*. Nous ne sommes pas tout et nous ne ferons pas tout. Notre Assemblée n'est pas un synode !

Nous devons aboutir à des *conclusions claires*, simples et mobilisatrices. Des conclusions dont nous soyons capables de *rendre compte* tant auprès de nos frères chrétiens que de ceux qui ne partagent pas notre foi.

Autre visage de notre réalisme : nous situer — sans rêver — devant le *contexte ecclésial tel qu'il est*. Ni politique du pire, ni optimisme béat ; mais un regard qui a le courage de sa lucidité. Nous avons en effet à réévaluer sans cesse, avec discernement, mais aussi avec espérance, les *obstacles objectifs* qui handicapent les progrès de la mission.

## *Liberté*

Notre Assemblée est un chantier ouvert. Son architecture n'a été tracée que pour soutenir notre recherche et la stimuler. Tous sont invités à s'exprimer, à participer activement. Nous avons à nous rendre compte de la richesse inédite du vécu et de tout le vécu.

Cette Assemblée permet donc à tous une expression égale ; les carrefours nous y aideront. Leur rôle sera décisif. Tout peut être dit à travers même des approximations, des tâtonnements. Pas de complexes ni autocensure. Il n'y a pas ceux qui savent parler, et les autres. Il n'y a pas les missionnaires et... les autres. Le proverbe arabe s'adresse à chacun de nous : « plus est en toi ».

## *Créativité*

La route n'est jamais tracée d'avance. L'esprit de recherche et d'invention est nécessaire pour dégager de nouveaux repères. Nous y serons provoqués par le choc fécond de nos sensibilités et de nos expériences diverses. Un climat d'écoute et d'interpellation mutuelle nous en donnera les conditions.

Trop souvent dans le passé nous avons dû mobiliser nos forces pour que soit reconnu le rôle missionnaire du prêtre. Il l'est généralement aujourd'hui, et beaucoup le vivent dans l'Eglise. Nous sommes donc au pied du mur : c'est *le contenu même* de la mission et de ses exigences qui nous appelle à l'invention. Nous ne pouvons pas échapper aux questions nouvelles et difficiles que nous nous posons dans notre volonté d'annoncer Jésus-Christ aux hommes de notre temps.

« Quelque chose se passera » au cours de notre Assemblée si nous manifestons ensemble cet esprit d'invention et de créativité.

L'Esprit Saint qui conduit le cours des temps et qui renove la face de la terre est présent à cette recherche. C'est « encore Lui, comme le dit le décret sur la vie et le ministère des prêtres, qui pousse l'Eglise à ouvrir des chemins nouveaux pour aller au devant du monde d'aujourd'hui » (P. O. 22).

*Norbert GUILLOT.*

# Avec les travailleurs étrangers

Ce qui me semble très important à noter d'abord, c'est que je ne rencontre qu'un tout petit nombre de ces hommes que nous essayons de comprendre. Je vis avec eux, je travaille avec eux, je dors avec eux ; nous faisons le même boulot, nous avons le même salaire. Et là, je me trouve à ma place. Je pense que la réciprocité est vraie, quand on parle entre nous, qu'eux ont la parole et que je suis avec eux, ils disent : « nous les étrangers ».

Cette minorité d'hommes avec qui je travaille, il y en a quelques centaines, mettons un millier ici et presque 3 millions en France. Le petit échantillon que je connais, je ne peux pas le prendre à témoin de l'ensemble, mais il m'en donne une idée. J'ai échangé, écouté, parfois dialogué avec beaucoup d'entre eux et noté quelques réflexions au fur et à mesure que les idées venaient. Encore une fois, il ne peut s'agir d'une photographie type de ce genre d'hommes.

## Que cherchent-ils ? Qui sont-ils ?

### Gagner de l'argent pour leur famille

Ce qui est le plus frappant quand on dialogue avec les camarades étrangers c'est que tous, à part quelques exceptions, en particulier parmi les jeunes d'Algérie, sont là pour gagner de l'argent. Ils sont venus pour ça et ils le disent. Ils sont venus en France parce que le « change »

était intéressant, avant la dévaluation, pour les Algériens, parce que la vie coûte beaucoup moins cher en Algérie et que les besoins sont beaucoup moins grands dans une famille algérienne que dans une famille française. Ces hommes, avec un peu de chance, espèrent gagner de l'argent et permettre à leurs enfants de faire des études. C'est une promotion formi-

dable pour les enfants. Un homme jeune qui lit et écrit correctement l'arabe et le français a d'avance une situation assurée dans son pays.

## La différence entre le « fric » et « l'argent »

J'avais fait cette distinction en essayant d'analyser le monde des travaux publics, qui n'est pas exactement celui des travailleurs étrangers en France. J'avais fait la différence entre le fric et l'argent parce que, dans l'esprit d'un ouvrier français, le fric, c'est la monnaie qui rentre toute seule, par exemple l'argent qu'on a gagné au tiercé, dans un « coup de pot » ou un héritage... On parle de fric à ce moment-là. Mais je n'ai jamais entendu le mot fric dans la bouche d'un camarade quand il s'agit de paye, ou de l'argent qu'il a gagné pendant l'année. Le « fric » du travail est *respectable* d'abord parce que c'est le fruit du travail et ensuite parce que c'est une nécessité pour pouvoir vivre et pour pouvoir faire vivre ceux qu'on aime. L'argent, ça coûte cher. Quand je me paye de la viande saignante une fois par semaine et que je donne 3 francs pour un morceau, je sais que ces 3 francs représentent presque une heure de travail. Ce qui explique très bien pourquoi mes camarades du cantonnement ne mangent presque jamais de viande, ils savent qu'un petit bout de viande c'est une heure de travail qui va disparaître très vite... Ils ne mangent jamais de viande, parce que, à la fin du mois, quand ils auront gagné 820 F, au maximum 1 000 avec

le travail des dimanches, il y en a 680, peut-être 700, qui vont partir dans la famille. Il ne leur restera que 200 - 300 F pour vivre le mois.

## Leur famille

Exactement, il n'y a pas un seul camarade que je connais, aussi bien parmi les Algériens que les Portugais (c'est encore plus flagrant quand il s'agit des Turcs), qui n'ait que sa femme avec deux ou trois enfants à entretenir. Ils ont tous au moins une maman, quelquefois le père et la mère, quelquefois une grand'mère impotente, un ou deux frères : le frère qui s'occupe des enfants, le frère qui a la responsabilité de l'ensemble de la famille. Certains n'écrivent jamais à leur femme, ils écrivent à leur frère et le frère transmet à la femme. Ils traînent derrière eux un minimum de 20 personnes. Quelquefois, dans les familles plus favorisées, il y a deux hommes de la famille en France, deux hommes pour vingt personnes, ça fait un homme pour dix...

## Leur situation en France

Il y a quelques semaines, j'ai fait ce dessin représentant un bonhomme dont les pieds ne reposent pas sur le sol, parce que la plupart de nos camarades ne savent pas où poser les pieds. Comme preuve : dans l'équipe avec qui je travaillais dans l'entreprise qui nous a envoyés en déplacement à St-Brieuc, à St-Nazaire et à Caen, ça leur était bien égal de partir. Ils n'avaient aucune raison de rester.

Il n'y avait personne à qui ils soient attachés, personne qui les ait reçus, ils étaient là vraiment comme des étrangers au sens étymologique du mot : des gens absents du sol sur lequel ils sont. *Ils n'ont aucune attache* ; J'insiste parce que cela explique profondément leur mentalité. Dans les banlieues autour de Paris, ça doit être à peu près pareil ; cependant dans les collectivités de Portugais, les femmes sont présentes ; c'est différent. Tandis qu'ici, il n'y a pas de femme, il n'y a pas d'enfants. Et, comme ils n'ont pas de moyens de locomotion qui les rapprocheraient d'un endroit où il y a des femmes et des enfants, ils n'en voient jamais. Moi je garde ma mobylette, je pourrais m'en séparer, mais cela me permet d'aller aux réunions, de dire la messe le soir... Ça me permet de croiser de temps en temps une femme et des enfants, d'adresser la parole à l'un ou l'autre ; il m'arrive quelquefois de m'asseoir dans un café, de prendre un journal pour savoir ce qui se passe un peu dans le monde. Je rencontre des gens, je rencontre des hommes qui me connaissent un peu ou avec qui on travaille. Je me rends compte de mon privilège.

J'ai la même peau que ceux avec qui je parle, je peux m'adresser aussi bien à un Algérien qu'à un Français, tandis que mes camarades Algériens, quand ils viennent au café avec moi, il ne leur vient même pas à l'esprit qu'ils pourraient adresser la parole à des camarades français qu'ils rencontrent pourtant habituellement au boulot dans USINOR. Ils sont vraiment d'une autre race. Je pense que

le complexe de supériorité d'être d'une autre race existe autant chez les Français que chez les Algériens. Mais c'est un fait et, à un certain moment, c'est dramatique. Le drame n'aura pas de solution avant des années, avant que les enfants des familles de Harkis qui sont implantées ici et qui vont à l'école avec les enfants d'ouvriers d'Usinor, fondent des foyers entre eux. Pour l'instant, je ne vois pas de solution. Il n'y a que des solutions d'attente comme celle que j'ai moi-même adoptée.

Ces hommes sont des hommes de nulle part. Ils sont là simplement pour l'entreprise.

### Leur mentalité

Dans ce qu'ils disent, deux réalités dominent : *le sexe et le travail*. Pour beaucoup, ceux qui ont une famille, qui ont leur femme et leurs enfants, il y a là un souci permanent : c'est le travail qui prime. Un de mes camarades était seul dans la chambre quand je suis arrivé un soir, un peu plus tôt que d'habitude. Il pouvait avoir une quarantaine d'années, je l'ai surpris allongé sur le lit avec les deux mains à 10 cm des yeux. Quand il m'a entendu, il a posé ses mains sur sa poitrine et quand il a vu que c'était moi, il a souri, il a déplacé ses mains de sa poitrine et il m'a montré ce qu'il avait dans les mains, il me l'a montré avec un grand sourire, un grand sourire d'émotion : c'était la photo de sa femme. Et je pense que pour la plus grande part de ces hommes, c'est la femme, ce sont les enfants

qui sont le plus grand souci. Quand ils se sont arrachés de leur pays pour venir travailler ici, ils ont laissé là-bas leur femme et leurs enfants. Ce sont des hommes qui sont exactement faits comme nous, ils ont un souci énorme de leur femme et de leurs enfants. Voici encore une petite histoire : le Ramadan était terminé, un de mes amis avait fait le Ramadan avec beaucoup de conviction ne mangeant qu'à 11 heures du soir et 4 heures du matin, passant la journée sans boire une goutte d'eau. Le Ramadan terminé, il continuait à jeûner. Respectant son jeûne, je ne lui posais aucune question : il jeûne durant 3 jours et il recommence à manger. Nous nous retrouvons tous les deux, je m'adresse à lui et lui dis : « Hamed pourquoi as-tu continué à jeûner, le Ramadan était terminé... ». Et il me dit, en me regardant dans les yeux : « parce que sur la dernière lettre que j'ai reçue de la famille, ils ne m'avaient pas nommé l'avant-dernier de mes enfants, alors pendant 3 jours j'ai demandé à Dieu qu'il guérisse, (il était malade) ».

Le sens de la famille les marque profondément. Ils ne sont là que pour ça. Ils ont quitté leur femme et leurs enfants sans aucun espoir de les faire venir un jour en France. Ils sont venus avec le souci principal de les servir. Quand on a la chance comme moi de rencontrer quelquefois des femmes et des enfants, une femme qui a le sourire, un enfant qui vous tend les bras, vous dit bonjour et vous raconte des histoires enfantines, amusantes, pleines de fraîcheur, on se rend compte à quel point c'est indispen-

sable à l'équilibre d'un homme. Ceci est le côté noble de la sexualité et j'affirme que beaucoup de mes camarades se tiennent à cette manière de vivre, c'est-à-dire dans une chasteté totale, absolue, pendant tout le temps où ils sont en France. Ils ne cherchent pas à s'évader de la situation de bagnards dans laquelle ils sont.

Mais il y a les autres, et c'est le côté moins noble de la sexualité. Ici nous nous trouvons tout proches d'un port. Il y reste des « boîtes » avec pas mal de femmes qui font le trottoir, il y a aussi tout proche de nous, dans une cité faite uniquement d'immeubles, des jeunes filles qui se manifestent avec des jupes « extra-mini » et les cils peints en noir, etc., etc. Les garçons qui sont ici sont naturellement excités par ces spectacles. Le dimanche, ils feraient n'importe quoi pour pouvoir aller dans des bals où il y a un peu d'obscurité ; où la musique est un peu fascinante et où des jeunes filles se laissent peloter. Ils y vont, et ils commentent leurs succès dans leur langue. Je ne comprends pas tout ce qu'ils disent, mais je le devine. Et je ne peux pas leur en vouloir, je ne leur en veux pas d'ailleurs, je les comprends bien. Il n'y a personne d'autre que ces femmes et ces filles pour les accueillir.

Dans un ensemble d'immeubles peuplés de familles dont le mari travaille à Usinor, il y a beaucoup de femmes qui sont seules pendant 2 postes de suite et des ménages qui marchent plus ou moins bien... Je ne veux pas défendre ces femmes et ces ménages, je ne dis pas que

c'est la majorité qui profite de ces histoires, mais il y en a.

Il y a ça, mais il y a quantité d'autres choses qui les fabriquent ces hommes, et qui sont la conséquence de la situation dans laquelle ils vivent. Je pense que la nourriture est importante, d'abord parce qu'ils se nourrissent assez bien, c'est nécessaire. On fait sa cuisine le soir quand on revient du travail. Et quand on a la chance de pouvoir faire quelques kilomètres, on va faire les courses dans un magasin collectif, c'est fascinant... On achète de l'épicerie, mais, quand on revient, le premier souci c'est de faire cuire, on met beaucoup d'huile parce que ça leur est nécessaire... En ce moment, on ne mange que des patates nouvelles : elles sont à 85 centimes le kilo, c'est presque le tiers d'une heure de boulot. On mange aussi des pois chiches, du couscous, de la volaille.

Sur cette nourriture, on pourrait donner pas mal de détails : par exemple, je ne bois plus du tout de vin, pour des raisons de santé et aussi parce que mes camarades n'en boivent pas du tout, c'est normal que je n'en boive pas non plus. Ils boivent des boissons sucrées, orangeade ou citronnade... sur lesquelles les petites épiceries font un bénéfice scandaleux... moi je trouve préférable de boire de l'eau du robinet, elle n'est pas mauvaise. Le soir, on se fait donc une gamelle de patates avec quelquefois un peu d'harissa, du poivre, de la tomate quand c'est pas trop cher. On partage en deux, on met la moitié dans la gamelle pour le lendemain et on mange l'autre moitié le soir même.

On en garde quelquefois quand il y a trop, mais comme on n'a rien pour conserver les aliments, il arrive que ce soit blanc dessus le lendemain, alors on retire le blanc, on fait réchauffer, on met un peu plus de poivre et ça marche.

### **Les loisirs, l'évasion...**

Ils n'ont pas de loisir, à moins de dépenser de l'argent pour cela. Il n'y a pas moyen de s'en aller, il faut faire 10 km à pied pour aller jusqu'à la mer et c'est un des endroits les plus inhospitaliers de la côte : rien que du sable, des dunes, pour y arriver, etc. Il faut faire 5 km pour aller au cinéma le plus proche, dans une petite salle où on tourne des films de troisième zone, des films cochons, sans intérêt. Ce cinéma est le rendez-vous des jeunes marlous, des petites putains... une salle désagréable, laide, malpropre ; en fait, les gars n'y vont pas.

Alors le dimanche les jeunes vont au bal. Ils vont au bal dans un village voisin, le seul qui fait bal le dimanche sans augmenter le prix des consommations. Ils prennent une voiture et ils montent à 12 dedans, 12 dans une vedette, une 403. C'est parfois dramatique. Des jeunes Français viennent avec des filles du coin, et ça fait des bagarres. Le lendemain dans les journaux on voit en 3<sup>e</sup> page « des Algériens qui étaient au bal à Petit-Port, Port-Philippe, ont déclenché une bagarre... », alors que moi, je sais très bien que ce n'est pas vrai. Des gars sont jaloux de voir des Algériens bien habillés qui risquent de leur faucher leur petite amie et

la bagarre démarre à partir de là, bien souvent. Malgré tout, on vit des espoirs pour dimanche prochain, ou des commentaires sur le dimanche passé.

Les plus vieux, qui ne savent pas lire les français, cherchent dans les journaux les bandes d'images, par exemple dans France-Dimanche, Ici-Paris, des canards de ce genre. Ils cherchent les horoscopes, les pronostics du tiercé, ils palabrent là-dessus. Ils veulent absolument s'évader, ils rêvent de gagner un jour de l'argent... certains jouent au tiercé, pas tous, et quand ils ont un cheval dans la combinaison, c'est la chance qui leur a un peu souri... « Peut-être qu'un jour on aura les 3 ».

Ils ont aussi un jeu, une sorte de loto. Je pourrais raconter sur ce jeu de loto des histoires sordides. Le bonhomme qui a acheté le jeu de loto prend 20 % des recettes de chaque jour ; c'est-à-dire que depuis 6 mois maintenant que le jeu de loto est en service, il a dû probablement gagner plus de cent mille anciens francs. Et si on fait partir cet homme, les gars qui n'ont pas le droit légalement d'être dans le cantonnement n'auront plus droit à leur plumard. C'est lui qui les fait payer directement et il met très probablement l'argent dans sa poche. L'argent, il n'a pas à le donner à son patron puisque le patron ne veut pas qu'ils soient là. Tout ça construit une atmosphère, une atmosphère où le rêve, l'horoscope, le tiercé sont des espèces d'évasion.

## Les différentes collectivités

Les collectivités se fabriquent un jour et se défont le lendemain quand il y a un déplacement de chantier. Chez les Portugais il y a un sentiment de peur, chez les Algériens il y a une haine secrète, il y a un espoir et il y a un respect.

### Les Portugais

La grande partie des Portugais qui sont là sont arrivés *jeunes* en France. Rares sont parmi eux ceux qui ont fait leur service militaire, ils ont 25, 27 ans, sont en France depuis l'âge de 18 ans, ils ont franchi la frontière sans papiers, grâce à des passeurs qui leur ont fait payer des sommes énormes. Ils ont régularisé leur situation à l'ambassade portugaise en Belgique. Ils ne sont pas en France légalement, alors ils ont fait un voyage en Belgique, se sont déclarés là-bas et sont revenus en France pour travailler. Mais arrivés jeunes, ne sachant pas un mot de français, ils vivent dans la peur.

Peur de retourner au Portugal (ils voudraient bien retourner, mais s'ils retournent là-bas, ils vont être pris pour le service militaire et on les enverra en Angola) et s'ils restent ici en France, en usine, ils ne reverront pas leur famille : femme, enfants, mère..., peur de se faire coincer par la police française si jamais elle apprenait... Ils sont bons ouvriers pour la plupart, bons coffreurs, bons serruriers, bons maçons... et les entreprises ont extrêmement besoin d'eux.

## Les Algériens

Pour mes amis Algériens, je note trois points : *respect*, *haine secrète* et *espoir*. Les Algériens sont des gens qui ont réussi à reconquérir leur pays. Ils sont en train de le bâtir eux-mêmes. Avant ils étaient chargés de tâches pour les colons, mais depuis la révolution, ils savent bien que c'est à eux de bâtir. La plupart veulent gagner de l'argent pour y retourner. D'autres, les Harkis, ont ramené leurs femmes et leurs enfants et ne peuvent que rester sur place. Mais ils ont le respect de la nation française, qui a réussi à se créer elle-même, à bâtir des écoles, etc... ils estiment qu'elle n'a pas eu besoin des autres. Oui, quoi qu'on puisse en penser, ils respectent la France.

Nous avons parlé du respect, il y a aussi la haine secrète des jeunes Algériens, ils ont presque tous été torturés par l'armée française. Ils faisaient tous partie de familles algériennes. Tous les soirs, pour éviter les bombardements, les razzias, venant tant de l'armée française que du côté Fellagas, ils allaient dormir dans les bois. Quand la troupe française arrivait et voyait des Algériens dans les bois, elle pensait tout de suite qu'il s'agissait de Fellagas... De nombreux Algériens m'ont raconté qu'ils ont été suspendus par les bras et qu'on leur avait passé des électrodes dans les doigts de pieds et dans les testicules, sur la langue, jusqu'à ce qu'ils parlent ; comme ils ne pouvaient pas parler avec les électrodes sur la langue, on les battait à coup de nerfs de bœufs, etc... Quand ils en avaient assez, on les déta-

chait, on les laissait rentrer chez eux. Ils fuyaient comme ils pouvaient et veillaient à ne pas être repris.

Eh bien, ce qui est assez extraordinaire, c'est que cette haine secrète dont je parlais n'est pas adressée à des Français, ni à l'armée française. Quand ils m'ont raconté ça, ils m'ont expliqué que ça ne pouvait pas être des Français qui se conduisaient ainsi, que ça ne pouvait pas être des officiers français qui les avaient suspendus par les bras, ou les avaient fait suspendre, que ça ne pouvait pas être des officiers français qui avaient fait déshabiller leur mère pour leur faire subir le même sort en attachant les électrodes à leur sexe et à leurs tétons, ça ne pouvait pas être des Français, mais certainement des étrangers à qui on avait mis l'uniforme français pour venir faire la guerre. Et je leur demandais pourquoi ça ne pouvait pas être des Français ? Ils me disaient : « parce que toi, tu es Français »... Moi j'espérais être pour eux le témoin du Christ, et non le témoin de la France...

Ils ont aussi un *espoir*, c'est de gagner de l'argent pour pouvoir rentrer chez eux, pour avoir une situation stable. Ceux qui ne sont pas mariés — et ils sont nombreux — ont un grand espoir de se marier, d'acheter une épicerie, d'avoir un commerce, de rentrer dans une des usines qui se construisent aussi bien à Hassi-Messaoud qu'ailleurs, de pouvoir gagner en Algérie le même salaire qu'en France pour faire vivre normalement leur femme et leurs enfants... Avec cet argent rapporté de France, ils veulent tout de suite faire construire ou construire eux-mêmes

un logement. Ils ont conscience d'être une génération sacrifiée pour que leurs enfants, un jour, aient du travail et qu'ils puissent, eux, faire vivre leur famille. Je ne suis pas un bonhomme extrêmement sensible, ça devait faire quelques dizaines d'années que je n'avais pas pleuré, et pourtant ça m'est arrivé ici après avoir entendu les confidences de camarades. Il m'arrive alors de partir à quelques centaines de mètres de là pour mettre ma tête dans les mains et pour prier. Ils racontent ça avec calme, avec beaucoup d'humour quelquefois. Cet espoir, ils le vivent, ils veulent arriver un jour à s'en sortir. Ils sont menacés par le percepteur français. Il faut qu'ils trouvent un endroit où le percepteur les aura oubliés et ils

vivent dans l'anxiété de ne plus être repérés comme travailleurs célibataires. On ne les reconnaîtra jamais comme soutien de famille, jamais ils n'auront de procès pour cela, mais ils ont besoin d'entretenir les leurs. Si le percepteur leur demande de 250 à 400 F, ils doivent les prendre sur leur nourriture. Ils ne peuvent pas diminuer l'argent qu'ils envoient chez eux. Ils ne sont pas imposés parce qu'ils ont fait eux-mêmes une déclaration, mais à cause des déclarations de leur entreprise. La filière s'étend, on finit par les reconnaître. On sait que telle ou telle entreprise, qui a tant de bonshommes, travaille pour Usinor sur le grand Dunkerque. Alors quand il leur faut par trimestre payer de 250 à 400 F...

## La vie au cantonnement et au travail

### Promiscuité

Nous sommes forcés, par les circonstances, à vivre avec l'autre. Cela suppose proximité et promiscuité. Nous n'allons pas entrer dans les détails de mœurs, parce que ce n'est pas un problème général. Mais, vivre avec l'autre, cela suppose énormément de « liant », on ne peut pas employer un autre mot : si on veut que la vie soit possible avec l'autre, quand on est

quatre par chambre, après un travail qui est souvent rude, qu'on se retrouve dans la même pièce pour faire tous ensemble notre cuisine, qu'on se frotte les uns aux autres, qu'on dort la fenêtre fermée à cause des égouts qui sont survolés par une foule de moustiques... Alors quatre bonshommes à transpirer, à suer dans la même pièce la fenêtre fermée... Il ne faut pas sortir une fois dans la nuit et rentrer : il y a une drôle d'atmosphère là-dedans...

Enfin, à la vérité, ça marche très bien. Mais cette promiscuité est à certains moments pas ordinaire, et les systèmes nerveux sont un peu à bout. C'est le problème de l'autre, des autres, qu'on peut analyser, tant sur le plan humain que sur le plan collectif, et sur le plan religieux.

Il faudrait arriver à faire prendre conscience à ces hommes de la valeur de l'autre, de l'autre avec un A majuscule ou un a minuscule. C'est très joli pour un homme qui est tout le temps chez lui, qui a sa voiture, un poste de télévision, une table, qui peut s'asseoir avec sa femme et ses enfants, ou qui est célibataire et peut rencontrer des copains. C'est très joli de parler des autres quand on n'est pas forcé de vivre avec l'autre, mais quand tous les soirs on se cogne, on s'envoie de l'eau de vaisselle (il n'y a que 2 éviers pour 40), quand les épluchures de l'autre bouchent la vidange de l'évier, quand on est obligé de ramasser la merde des autres... quand les urinoirs sont bouchés et que ça vous tombe sur les pieds... Certains sont coupables, d'autres las, d'autres viennent pour se laver ou faire la lessive, d'autres puent... Bon, parler des autres sur le plan religieux, demander aux gens de se supporter, de vivre avec délicatesse... moi, je ne me sens plus la force de faire un sermon là-dessus. On le fait, on se supporte avec beaucoup de délicatesse, mais on n'en parle pas... ça, c'est de l'ascèse. Et il y a des jours où ce n'est pas simple du tout.

## Le racisme

Oui, il y a du racisme entre eux ! Par exemple, il n'y a que les Algériens qui jouent ensemble au Loto. Il n'y a que les Portugais qui entre eux jouent à d'autres jeux. Ils ont un jeu qui ressemble à un jeu de cartes françaises, un genre de belotte, mais c'est plus de la bataille que de la belotte.

J'ai cherché, avec un a priori très favorable, à rentrer en relation avec des groupes de Portugais, aussi bien qu'avec des groupes d'Algériens. Je peux me permettre de dire que je les connais tous individuellement, mais je n'en ai jamais rencontrés en groupe. Quand ils sont en groupe, ils parlent arabe ou portugais, et ils n'abordent pas les problèmes qui sont sous-jacents à leur existence ici en France. Je voudrais bien qu'ils arrivent à en prendre conscience, à trouver les moyens de s'en libérer, par exemple adhérer à un syndicat commun, afin qu'il puisse prendre un peu leur existence au sérieux, mais il est très difficile de les persuader par groupe, surtout les Portugais.

Les Algériens ont beaucoup de mal à supporter les Portugais parce que les Portugais font la guerre en Angola et — on le sait ou on ne le sait pas — cette guerre est extrêmement brutale, elle dure depuis 30 ans, c'est une guerre coloniale... Alors les Algériens se sentent solidaires des Angolais et ont beaucoup de mal à supporter les Portugais. D'autre part les Portugais ont beaucoup de mal à supporter les Algériens parce qu'ils sont musulmans : les musulmans ont envahi le Portugal, com-

me l'Espagne d'ailleurs. C'est une part de leur histoire et ils leur en veulent à mort à cause de cela. Alors ils se supportent, ils vivent dans des baraquements voisins, mais habituellement les Algériens n'adressent pas la parole aux Portugais et réciproquement. Leurs aspirations sont les mêmes, mais ils ne se retrouvent pas, pas du tout. Quand je réfléchis à certaines questions claires qui se posent à eux, que ce soient aussi bien les problèmes familiaux que les questions argent, salaire, etc... je m'aperçois que les soubassements de leur intelligence collective sur le monde d'aujourd'hui viennent de leur histoire et que cela marque terriblement leur mentalité actuelle. Ce que je ne comprends pas : c'est qu'ils devraient avoir la même réaction, les uns et les autres, au moins les Algériens, à l'égard des Français. Mais cela n'existe pas. De même que nous, nous avons été marqués aussi bien par la révolution de 89, que par Louis XIV, ou Napoléon... S'il n'y avait pas eu de Gaulle, on ne serait pas exactement ce qu'on est aujourd'hui et, maintenant que de Gaulle est parti, on en porte la cicatrice, qu'on le veuille ou non. L'histoire ne se reproduit jamais, mais elle existe. Et si dans les très humbles perspectives (j'ai une ambition énorme, mais probablement impossible) je rêve de tolérance entre les Algériens et les Portugais et entre eux et les Français, je me rends compte que ce n'est qu'un rêve. On peut prendre une comparaison. J'imagine qu'un camarade marié sait qu'il est cocu par un de ses bons camarades, bien que ces deux hommes travail-

lent ensemble, que ces 2 hommes aient fait leur service militaire ensemble, ils auront beaucoup de mal à se serrer la main. La communauté algérienne et la communauté portugaise sont dans la même situation, bien que mes camarades du cantonnement disent « nous les étrangers » en parlant de moi comme d'eux. Mais quand un Algérien dit « nous les étrangers », il parle des Algériens et quand un Portugais le dit, il parle des Portugais. Ils ne parlent pas de l'ensemble. Alors mon rêve, c'est de créer des liens entre ceux-là comme entre les Français et les deux groupes, de faire naître l'amitié. Et je sais bien que ça ne passera probablement que par des gestes spectaculaires, que je redoute, par exemple par une révolte contre leur condition d'exploités.

## **Le travail et leur condition d'exploités**

Il n'est pas tolérable d'avoir aujourd'hui un salaire tel que celui que j'ai, ce n'est pas normal : si tu veux envoyer chez toi 80 000 F par mois et que tu en gagnes 72 000, ça ne colle pas. Quand on sait que le travail que l'on fait est un travail dégueulasse et épuisant : on est tout le temps couché à plat ventre dans du sable gras bourré d'acide, quand on en ressort, on n'a pas bu et on est complètement saoul, on tousse et on crache pendant une heure... Quand on sait que ce travail a été payé 2 000 F de l'heure par Usinor au patron et que nous touchons 3,25 F ou 3,45 F de l'heure. Il y a injus-

tice, atteinte portée à la morale collective. D'où une espèce de révolte, de colère... Je ne prends pas parti pour ceux qui sont Kriviniens et qui veulent cette révolte pour demain, mais je ne leur en veux pas. Je tolère leur baratin, bien que ce baratin vienne de petits Français qui gagnent davantage d'argent que les autres, je les entends avec complaisance et je trouve normal qu'ils soient dans une situation de révolte, de révolte quelquefois brutale. Je vais essayer de donner un exemple : j'ai travaillé pendant quelques semaines en nacelle, un plancher de 2 m. de long, 80 cm de large, suspendu à deux câbles, avec une barrière de sécurité à la hauteur des reins. Dans cette nacelle, que nous montons nous-mêmes avec des treuils (ce qui est très fatiguant et très douloureux) nous faisons tomber au marteau piqueur 2 cm de ciment sur les poteaux de soutè-

nement de la toiture. Quand on a fait ce travail toute la journée et que le chef de chantier, un jeune merdeux de 25 ans, vient s'assurer du travail en fin de journée et nous dire : « il me semble, messieurs, que vous avez oublié le haut », alors que nous savons très bien que le travail est terminé (on a passé la jauge tout le long)... on a envie de lui flanquer les pointes du marteau piqueur dans les tibias. Il y a un lourd climat d'exaspération à certains moments. On peut donc trouver ici les conditions qui pourraient permettre, peut-être, un jour, un soulèvement, une révolte qui ne mènera à rien, qui sera tout de suite arrêtée par la police. Mais un jour, l'exaspération arrivera et les jeunes prendront conscience de leur situation et en arriveront peut-être à la violence. Mais à qui en sera la faute ?

# Leurs espérances, leurs raisons de vivre, ma présence de prêtre au milieu d'eux

Là, je prends une expression des camarades d'Amérique Latine qui font la différence entre misère physique et pauvreté pensante, pensante dans la mesure où, à l'intérieur de leur misère, ces gens-là prennent conscience d'une raison de vivre, du sens de leur histoire. Même si ce n'est pas véhiculé par des arguments bien raisonnés, il n'empêche que ça donne quand même à ces hommes une possibilité. Je lisais récemment un gros bouquin de O. Lewis, un anthropologue, qui a vécu dans les bidonvilles d'Amérique Latine. Il disait : « J'ai visité Cuba avant la révolution. J'y suis retourné depuis, dans les mêmes lieux. Les conditions de vie sont sensiblement les mêmes, mais, parce qu'il y a eu la révolution, parce qu'il s'est passé quelque chose, je me suis rendu compte que les gens n'étaient plus dans le désespoir ». *Alors je me demande si l'espérance ne fait pas partie de l'homme, qu'elle s'exprime dans l'humanisme ou la révolution.*

Ces hommes-là ont donné un sens à leur vie. Et je dis ça pour tous, aussi bien pour les Portugais qui ont quitté le

Portugal pour ne pas aller en Angola que pour les Algériens qui, tout en gardant une haine secrète, ont un espoir profond : celui de construire un jour un monde nouveau et de voir leurs enfants vivre en sécurité chez eux. Dans leur subconscient existe cet espoir, mais ce serait extrêmement mesquin de vouloir le formuler auprès d'eux qui m'écoutent avec bienveillance. Oui, ces hommes ont des raisons de vivre, ils ont l'espoir de sortir de leur subordination, de l'esclavage dans lequel ils vivent. Ils veulent arriver à s'en sortir, à gagner de l'argent, à voir leur maman heureuse... Ils savent que pour eux, être là c'est une espèce de possibilité de s'en sortir. Mais tous n'ont pas cette maturité. Ceux qui peuvent découvrir ça, c'est ceux de notre âge et aussi quelques jeunes.

## Ma présence de prêtre

Leur aspiration ici, en France, c'est de trouver une société dans laquelle ils pourront s'épanouir, s'épanouir apparemment. Ils veulent trouver la possibilité de res-

pirer en homme. Pour cela, il faut créer des liens, de mon point de vue, c'est le problème. J'en ai eu l'occasion il y a 4 ans, au cours d'une conférence sur le racisme au théâtre de Dunkerque. J'avais fait une intervention dans ce sens. J'avais affaire à de braves gens et quelques personnes se sont déclarées prêtes à recevoir des étrangers chez eux, à rencontrer ces hommes. Ces hommes se sont sentis moins seuls. Il y avait quelqu'un dans la société française qui les prenait en considération, qui les aidait dans leur démarche. Certains les ont invités à manger, ont créé des liens humains. Parmi ces personnes, un est libre-penseur, ouvrier, un autre est notaire, un troisième est chrétien peut-être. Un autre est chef de fabrication dans une usine, un autre chef du personnel dans une autre usine. Il y a eu là une rencontre très bénéfique pour quelques uns, mais il est difficile de trouver ces hommes.

Hier, pour la première fois, dans un café où je vais quelquefois, j'ai rencontré 4 Portugais qui m'ont reconnu, je n'en connaissais qu'un par son prénom. Je suis allé m'asseoir à côté d'eux. Ils ont démarré comme ça : « Bernard, est-ce que c'est vrai que tu es prêtre ? On a vécu pendant deux ans au cantonnement ensemble, au début on a entendu dire que tu étais prêtre, mais est-ce que c'est vrai ? ». Alors, je leur explique comme je peux ma situation. Il s'avère que les 4 sont catholiques. Depuis qu'ils sont en France, jamais ils ne sont allés à la messe, alors qu'ils sont pratiquants dans leur

pays. Ensuite, ils m'ont demandé : « Mais alors, quelle est ta situation, quelle est ta place ? ». Ils ne me l'ont pas demandé dans ces termes-là, mais leurs questions avaient ce sens : « A quoi tu sers ? »... Alors je leur ai parlé comme j'ai pu, j'ai comparé avec leur propre famille. Je leur ai dit : si tu es marié et que tu coures avec toutes les filles en France, ton mariage n'a pas beaucoup de valeur, et tu pourras me raconter tout ce que tu veux sur ta femme et tes enfants, je saurai... Ce n'est pas le baratin que je peux faire sur Jésus-Christ qui compte... puisque tu m'as vu vivre pendant deux ans, est-ce que tu penses que ma vie est le reflet du Seigneur que je sers ? J'ai pris des exemples dans le travail pour leur montrer. Alors là, 3 sur 4 m'ont fait des confidences (le 4<sup>e</sup> est parti) me disant que, dans leur famille, lorsqu'ils sont chez eux, souvent, quand leur maman vient les visiter ils disent le chapelet le soir ensemble avant de se coucher. Ils ont un climat religieux qui les aide. Ils m'ont dit ça avec beaucoup de sérieux.

Ces gars-là m'ont parlé, sans fausse pudeur, de leurs femmes et de leurs enfants, conversation que je rêvais d'avoir un jour avec eux depuis que je suis au cantonnement. Ils m'en ont parlé avec beaucoup de simplicité et presque de tendresse. Je pense que cette conversation est l'aboutissement de 2 ans de présence parmi eux. Il y en a un qui m'a dit : « merci qu'on ait pu te dire ça », à la fin. Ils n'en parlent jamais entre eux, parce qu'il y a des choses qu'on n'aborde pas. On parle du fils, mais jamais de la femme. Ça leur man-

que et ils le savent très bien. Ils m'ont dit hier que s'ils rencontrent un aumônier, un prêtre, on parle de chapelet, du mois de Marie, de l'occasion de poser des actes religieux, mais pas de la femme et des enfants. Cela nous paraît un peu scandaleux, on est habitués à un autre climat de prière, à d'autres conversations avec les Français, mais pour eux ce n'est pas naturel du tout de pouvoir exprimer ce qu'on a sur le cœur. Leur situation de déracinés explique bien cette réserve dans leur conversation.

Il serait très orgueilleux de ma part de dire que ma présence donne un sens à

leur vie. Mais j'ai la possibilité de dire que je ne suis là que parce que je les considère comme mes frères et que leur vie, je la trouve belle et que je veux la partager. Pour eux c'est un réconfort. Je me souviens d'un jeune qui a perdu son père pendant qu'il était au cantonnement. Il est tombé dans mes bras quand il a reçu la lettre qui annonçait cette mort. Il m'a dit des choses qu'il ne me redira jamais, moitié en français, moitié en portugais, mais je comprenais très bien... Je pense que tout ce qu'il m'a dit, il ne pouvait pas le dire à un autre. Je pense, en fait, pouvoir dire que nous nous aimons tous beaucoup.

# Rencontre des hommes dans leurs loisirs

---

## Visage de l'homme rencontré dans son "loisir vacances"

Je ne voudrais pas tirer de conclusions générales trop rapides. Je dis ce que j'ai vu, à partir de ce que j'ai vécu, chaque été, avec des gens en vacances, à l'intérieur de divers campings, et ceci depuis 1957.

Le temps des congés est évidemment un temps de loisir privilégié. Il m'apparaît qu'à l'intérieur de ce temps privilégié de loisirs, les gens expriment et vivent de façon beaucoup plus profonde, plus réelle et donc plus tangible, ce qui peut représenter le loisir dans leur existence.

### Qu'expriment-ils ?

Avant tout, la joie de la certitude d'être des hommes libres pendant le temps des congés. Ils sont libres, ou du moins ils ont l'impression d'être libres par rapport à ce

qu'ils vivent habituellement, par rapport aux contraintes de l'horaire fixe du boulot, de la vitesse avec laquelle il faut vivre, du milieu social aussi. Ils ont l'impression qu'ils vont avoir l'initiative de ce qu'ils vont faire pendant ces quatre semaines. *Ils ont l'impression de se trouver davantage eux-mêmes.* Ils ont l'impression de pouvoir enfin vivre.

Je dis, impression, car de fait, si on fuit avec allégresse les contraintes habituelles, on retombe très vite sous le joug d'autres contraintes, ne serait-ce que celles de la mode (comme tout le monde on va à la mer... ou en Espagne), ou de l'habitude (on revient dans le même coin : on était si bien), ou encore de la publicité.

Mais du moins, ces contraintes nouvelles, on se les choisit. Et c'est déjà

beaucoup... Et j'affirme que tous ces gens que j'ai ainsi rencontrés, depuis douze ans, dans les conditions où je les ai rencontrés, respirent tout de même une réelle liberté qui leur permet de vivre chaque fois quelque chose d'assez neuf et d'assez épanouissant par rapport à leur vie habituelle.

## **Que vivent-ils donc ?**

Il y a plusieurs plans...

### **Au plan familial.**

Il n'y a pas de moments pendant l'année, étant donnés les horaires de l'école et du travail, où se vivent autant de richesses familiales, de rencontres, d'échanges entre mari et femme, entre parents et enfants. Il y a un amour familial vécu, parce qu'il a le temps de se vivre.

Il y a une reconstitution, je dirais même une restructuration de la cellule familiale qui se fait pendant ce temps des vacances.

### **Au plan collectif.**

Il y a des rencontres entre gens qui, du jour au lendemain font connaissance, venant d'horizons géographiques différents, de milieux sociaux différents, de tendances politiques et religieuses très diverses. Mais on n'en parle pas au début. On discute de pluie et de beau temps. On se prête ses affaires. On joue à la pétanque. On s'invite à l'apéritif. Tout com-

mence comme cela. Et cela revêt un caractère facile et assez superficiel.

Même des militants très engagés, sauf exceptions, ont peu envie d'aborder les grands problèmes. Tout le monde a besoin de se détendre.

Et pourtant il est vrai qu'à partir de ces rencontres si banales, de véritables amitiés se créent et durent. Il est vrai aussi qu'il suffit de peu de choses pour que des militants expriment ce qu'ils sont fondamentalement et retrouvent un certain engagement. Il est même vrai que tel ou tel campeur pris au jeu des responsabilités qu'il a accepté d'assumer autour de quelques activités à l'intérieur du camp, devient conscient des responsabilités qu'il devrait assumer aussi dans sa vie habituelle et en particulier dans sa vie de travail.

### **Au plan de la mentalité.**

Je reste chaque année très frappé par l'atmosphère, le climat général qui se dégage dans un camping, surtout si on aide un tout petit peu, comme on le verra plus loin, ce climat à prendre davantage corps. C'est un certain climat de vie de village. Quant je vois les gens côte à côte, se retrouvant aux points d'eau, à la vaisselle, aux commissions, dialoguant ou papotant sur les derniers événements du coin, j'ai souvent eu l'impression de retrouver un village d'autrefois.

Et je suis persuadé que dans une société devenue de plus en plus anonyme, entre autres au plan de l'habitat, *il reste*

*au cœur des individus le besoin à la fois très instinctif et très profond d'une communauté de base, de relations et de vie.*

Dans la mesure où ce besoin trouve un commencement de réponse parce que la collectivité s'organise et tend à devenir de plus en plus communauté, alors on n'en finit pas d'entendre des réflexions de ce genre : « Ce camp, c'est formidable. Je n'ai jamais rien vu de pareil ».

C'est la joie du partage qui s'exprime. Ça se répercute même dans les camps voisins d'où l'on vient voir « ce qui se passe ici ».

### **Qu'est-ce que tout cela signifie ?**

Restructuration de la cellule familiale... Ouverture, dialogue, création de liens pouvant aller d'un superficiel facile à du très sérieux. Partage, désir et mise en route de communauté... Que signifie tout cela par rapport à la vie habituelle ?

S'agit-il d'une reprise sérieuse pour re-

commencer mieux la vie ordinaire ? S'agit-il au contraire d'une fuite, d'une évasion ? S'agit-il d'une nouvelle manière d'être ? Pour employer de grands mots, va-t-on vers une « Civilisation du Loisir » qui serait en réaction et en opposition avec ce que l'on a appelé la « Civilisation du Travail » ?

Je pense qu'il est bien difficile de répondre de façon catégorique. Tout ce que j'ai pu lire jusque là appuyant sur l'une ou l'autre des hypothèses, ne m'a jamais satisfait. J'ai toujours eu l'impression que dans l'un comme dans l'autre cas, on parlait d'une théorie pré-établie qu'il fallait défendre à tout prix.

Je dirai seulement pour ma part : « Je suis sûr que dans tout cela il se passe quelque chose ». Mais, pour éviter de faire à mon tour de la théorie pré-établie, je voudrais simplement essayer de pousser plus loin l'analyse de ce qui se passe lorsqu'une collectivité de vacances tend à devenir une communauté, et dire les questions que cela me pose.

## **Communauté et épanouissement humain**

C'est un fait... Dans tous les campings où j'ai vécu, il s'est toujours fait de vastes rencontres, sous la forme de veillées. J'en ai toujours été l'initiateur, mais avec le

souci permanent que cela devienne l'affaire des gens, ce qui se fait d'ailleurs assez vite. Veillées sans prétention. On chante, on rit. On écoute chanter un co-

pain ou une équipe de jeunes accompagnés par des apprentis guitaristes... Mais c'est extraordinaire de voir comment *les gens sont heureux de se trouver ensemble de faire quelque chose ensemble et quelque chose de sympathique et fraternel.* Lorsque quelqu'un exprime que ce que l'on vit ensemble dans ce camping est formidable, ou lorsqu'un chant exprime, de façon sérieuse ou humoristique, cette vie vécue ensemble dans la simplicité et le partage, tout le monde applaudit très fort. Il y a communion.

A partir de là, il est facile de susciter des initiatives de toutes sortes. Et voilà que se créent des activités communes prises en charge par les uns et les autres : concours de pétanque se terminant par l'apéritif collectif, volley-ball, etc. Initiatives nombreuses qui peuvent aller par exemple jusqu'à la création d'une « Amicale des Campeurs », ayant pour but et l'animation des loisirs du camp, et l'organisation du camp en relation avec la direction, et la défense du terrain, dans la mesure où l'aménagement du littoral pose question aux campeurs sur l'avenir du camping dans le coin.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que *dès qu'il y a réalisation communautaire quelconque les gens deviennent autres.* Le lendemain d'une veillée, par exemple, on se retrouve avec une joie nouvelle. On le sent. On se le dit. On a partagé quelque chose : on se sent encore davantage en relation de simplicité et de fraternité.

Tout cela se réalise parce que d'abord on est en partage de vie... sur le même

pied d'égalité. Tout cela prend corps parce qu'on part de cette réalité de vie vécue ensemble et qu'ensemble on essaye de lui donner son maximum d'intensité.

C'est là, à mon avis, qu'intervient le problème « culturel ». Je suis convaincu que les gens, d'une manière générale, auraient possibilité de se développer intellectuellement, moralement, spirituellement, si les moyens leur en étaient donnés.

Malheureusement, trop souvent, ce qui se fait ou s'entreprind en direction d'une culture dite « populaire », part complètement à faux. Les « Maisons de la Culture », n'en parlons pas. Mais même les « Maisons de Jeunes et de la Culture » n'arrivent pas, me semble-t-il, à mettre réellement en route, au niveau culturel, de véritables collectivités, soit de jeunes, soit d'adultes. Pourquoi ? Parce que les activités culturelles proposées dans ces organisations sont préfabriquées et ont toujours tendance à partir d'en haut. Elles profitent alors à quelques individus qui relèvent déjà d'un minimum de culture et d'une certaine forme de culture intellectuelle... elles ne profitent pas à la collectivité.

Pour qu'une collectivité puisse vraiment être mise en route en tant que collectivité par un effort culturel, deux conditions s'imposent. La première, c'est *cette démarche qui demeure essentielle,* et qui consiste à *accepter, avant tout, d'être en partage de vie avec ceux auxquels on prétend apporter un développement culturel.* La deuxième c'est qu'étant

en *partage de vue avec eux*, on puisse, à partir d'eux, à partir de ce qu'ils sont et vivent, et avec eux *se mettre en route vers quelque chose qui va être un développement*. Et moi je dis qu'une veillée ou une partie de pétanque organisée dans un camping par les gens eux-mêmes, grâce à une toute petite initiative à la base, ça, c'est déjà de la culture populaire, à condition que ça reste bien l'affaire des gens eux-mêmes et que ça reste bien vécu dans un climat de rencontre, de partage et de fraternité.

En effet, dans la mesure où des gens ont l'occasion de vivre une réalité de ce genre, si petite soit-elle, je pense que ces gens-là sont entraînés d'apprendre à vivre leur vie de loisirs, je dirais même leur vie tout court. Demain lorsqu'ils retrouveront leurs tâches habituelles, ils les reprendront avec quelque chose de neuf dans leur être. Le loisir ainsi vécu peut devenir apprentissage d'une prise en main de toute l'existence, de façon active et personnalisante. Le dilemme « Civilisation du Travail » ou « Civilisation du Loisir » s'évapore, au bénéfice d'une « Ci-

vilisation de l'Homme » cherchant à se construire et à s'épanouir dans tous les compartiments de son existence.

Si le Loisir peut revêtir cette richesse — et je suis convaincu qu'il le peut — il représente un enjeu qui en vaut la peine. Par le fait même, il présente un appel urgent à tous les hommes de bonne volonté, mais spécialement aux chrétiens, donc à l'Eglise. En effet, toute la démarche nécessaire dont je parlais tout à l'heure — partage de vie au ras de terre, mis en route progressive d'une collectivité — ne doit-elle pas être la démarche essentielle des chrétiens ? Or les militants chrétiens engagés sur le plan culturel et des loisirs, où les trouve-t-on le plus souvent pendant cette période des congés ? Dans des Maisons familiales de Vacances, Villages de Vacances ou organisations similaires, où il se fait certes un excellent travail. Les gens qui sont là « avancent ». Mais déjà ils étaient en route, relevant d'un certain niveau culturel, voire même social. Pendant ce temps, les collectivités de masse sont ailleurs...

## Fraternité : “ Signe du Royaume ” ?

Passer près de deux mois en camping, dans les conditions où je les vis, ça n'est pas toujours de tout repos. Et pourtant, apparemment, que de temps passé à ne rien faire... Temps perdu ? Je ne pense

pas. Valeur du temps perdu, quand il devient temps d'écoute et de partage, temps de remise en cause aussi. Les questions se posent...

Il y a ces gens qui sont là, qui vivent...

Qui vivent un épanouissement humain parfois magnifique et qui ont l'air heureux. Je suis sûr que ce qu'ils vivent dans cette situation de vacances, ça vaut la peine. Et moi aussi je suis heureux d'être au milieu d'eux, parce que j'aime rencontrer des gens qui vivent simplement, qui ont envie de partager quelque chose, de fraterniser « au ras de terre ».

Plus je vis cela, et plus je prends conscience que *cette fraternité a quelque chose à voir — avec toutes ses insuffisances — avec le Royaume de Dieu*. Quand je partage quelque chose avec des gens : rire, « tailler bavette », me faire du souci avec eux, etc., je suis parfaitement heureux, parce que je crois fondamentalement que la « pauvreté évangélique » — ou l'« enfance spirituelle » — peut être vécue dans cette simplicité de vie. Le fait du partage me semble avoir une résonance évangélique essentielle.

Mais comment permettre aux gens, chrétiens ou non, de réaliser que cette richesse humaine vécue par eux n'est pas indifférente au Royaume de Dieu, *mais qu'au contraire, c'est bien ce à quoi Dieu nous appelle. Cela vécu de façon de plus en plus vraie, avec LUI, en Lui... présent, au milieu de nous... avec nous ?*

J'aide les chrétiens à en prendre conscience, soit par conversations personnelles, soit par proclamation collective dans l'Eucharistie. Et ce n'est pas rien de voir parfois des chrétiens prendre subitement conscience d'une dimension nouvelle et enfin réelle de leur Foi.

Les non-chrétiens... Tel ou tel m'a dit :

« Tout ce que vous affirmez de Dieu, je le remplace par amour des autres, et cela suffit ». Comment faire saisir l'amplitude, la profondeur et la valeur d'éternité que donne à l'amour vécu la réalité du Dieu vivant, du Dieu Amour ?

A la suite de conversations loyales et fraternelles où je n'étais pas parvenu à expliciter clairement ni pourquoi je croyais, ni ce que, de fait, la Foi apportait de neuf, d'autre, à tout ce que je vis, je me suis senti plusieurs fois très bousculé. J'ai même eu peur, parfois, de n'être finalement, dans ce que j'appelle ma Foi, que le jouet d'un mythe. Et pourtant je sais bien que la Foi anime mon existence, et qu'elle donne à toute existence sa raison d'être, sa vérité. Mais comment, diable, le saisir plus clairement moi-même, et comment, par-dessus le marché, le dire à d'autres qui ont tellement l'air de pouvoir se passer de tout ça, ce qui ne les empêche pas de vivre quelque chose de très grand et de très fort ?

Par ailleurs, je suis sûr que le fait de me savoir prêtre et aussi de voir agir quelques chrétiens sérieux au milieu d'eux, pose question aux non-chrétiens. On m'a dit souvent : « L'Eglise comme ça : j'en veux bien. Mais ton Evêque est-il d'accord avec ce que tu fais ? ». Et c'est alors une autre question pour moi : « Comment se fait-il que l'Eglise n'arrive pas à donner un visage authentique d'elle-même aussi facilement que le donnent, dans un camping, quelques pauvres types » ?

*Il y a une nécessité de simplicité vécue par l'Eglise sur tous les plans, qui devrait*

*être première dans nos préoccupations.* Je sais bien que pour tout le monde, autre est la vie pendant les vacances et autre pendant le reste de l'année. Mais quand je pense à la multiplicité des choses que je dois accomplir dans la vie courante, y compris la préparation de l'Assemblée Générale, et tout l'arsenal de Pastorale par lequel il me faut passer, je me demande : « Reste-t-il place pour du temps perdu, pour du gratuit » ? Ne sommes-nous pas encore trop des technocrates ?

Je me demande aussi : comment ce besoin de liens, de communauté, qui s'exprime si fort et parvient à se réaliser si facilement pendant le temps des vacances, pourrait aussi se réaliser mieux dans le cours ordinaire de l'existence, à partir de toutes les dimensions de la vie concrète ? Comment permettre à une masse de devenir un peuple ? Il y a certes déjà beaucoup d'efforts entrepris dans ce sens. Mais il ne faudrait pas trop vite prendre nos désirs pour des réalités, ce qui aurait

entre autres, comme inconvenients, de tarir les recherches et les sources d'invention.

## **Conclusion**

J'ai parfaitement conscience que le domaine du loisir couvre une superficie autrement vaste que celle toute petite que j'ai pu explorer. Ce qui me porte d'autant plus à penser à l'importance qu'il a déjà et qu'il risque d'avoir de plus en plus, dans la perspective d'une « Civilisation de l'Homme ».

D'autres, sans doute, à partir d'une expérience similaire, et à plus forte raison à partir d'expériences vécues dans d'autres conditions de Loisir pourraient poser bien d'autres questions et apporter des points de vue différents. Il ne me reste qu'à souhaiter que ces questions et ces points de vue s'expriment davantage pour nous permettre de nous éclairer mutuellement.

# Les affrontements de mentalités provoqués par la mutation du monde rural : Comment réfléchir et proposer la Foi ?

---

## L'affrontement des mentalités

*Je suis prêtre depuis 12 ans. L'évolution générale du monde a des répercussions pesantes sur cette région. Un monde et un type d'homme disparaissent, quelque chose d'autre naît douloureusement. C'est une part de moi-même qui meurt et qui se cherche, et ma foi est prise dans ce mouvement, elle ne peut s'exprimer que par des questions. Ce sont ces questions que je voudrais préciser.*

**« Sagesse » d'un monde passé,  
contraintes de la société moderne :  
les difficultés auxquelles  
nous sommes affrontés.**

Les gens de cette région menaient une vie simple, pauvre et souvent dure, mais où la joie n'était pas exclue. On savait prendre le temps de vivre, de se rencontrer, le temps de se dépanner mutuel-

lement, de s'entraider, le temps de partager les joies et les deuils des autres. Le passage d'une économie de subsistance à une économie d'échange a rompu cet équilibre. Attirés par les salaires de la ville, dans l'impossibilité de vivre au rythme de la vie actuelle en restant au pays, la plupart ont quitté leur village. Parmi ceux que nous rencontrons, beaucoup sont restés, parce que attachés à l'ancien mode de vie. Nous les jugeons malheu-

reux parce que pauvres, en dehors de la vie moderne comme peuvent l'être des clochards. Comme eux, ils refusent la société actuelle et organisent leur vie en dehors d'elle, indépendamment de son mouvement. Mais les clochards sont-ils malheureux ? Il y a tellement de richesses humaines dans leur mode de vie que je me prends à regretter ce monde qui meurt. Toutes ces richesses d'accueil, de partage, d'entraide, de fidélité au rythme naturel, de simplicité, de sens du sacré, sont si proches de notre compréhension de l'Evangile ! Nous avons si vite fait de les baptiser valeurs évangéliques ! Peut-on sans crainte tourner la page ? Tout cela correspond tellement à une certaine dimension de l'homme !

Nous qui recevons de plus en plus de « vacanciers », nous les voyons redécouvrir ces composantes de l'homme : simplicité de vie et de contacts sur un terrain de camping, besoin de calme et de lenteur au contact de la nature, admiration quasi sacrée devant la beauté et la grandeur des sites..., etc. Et nous constatons les déformations aliénantes qui surgissent dans notre monde lorsque ces besoins de l'homme cherchent à s'exprimer : profusion des sectes, liturgie autour des vedettes, astrologie...

Bien sûr, techniciens, économistes souriront devant cette évocation. Ce monde passé est mort. Il n'est plus économiquement possible. Un monde nouveau est déjà né, et toute une jeunesse en est déjà, si je puis dire, le produit... Je suis frappé de retrouver parmi elle un grand nombre de ce que j'appellerai encore des clo-

chards, ces hippies et beatnicks refusant de s'intégrer à cette société et en même temps recherchant entre eux ces mêmes valeurs qu'ils vivent de manière exhubérante : retour à la nature, simplicité, petits groupes vivant fraternellement dans le partage.

Comment pouvoir retrouver tout cela dans une fidélité aux lois économiques ? Comment faire revivre l'homme dans toutes ses dimensions à l'intérieur d'une économie moderne ? Et nous ajoutons dans une réflexion d'équipe :

Que peut nous dire l'Evangile sur cette question ?

L'Evangile a-t-il quelque chose à dire en ce domaine ?

La question se précise en réfléchissant avec une autre partie de la population, population minoritaire sans doute mais porteuse de l'avenir de la région. Nous rencontrons quelques agriculteurs qui sont sortis des habitudes ancestrales pour créer des exploitations valables, quelques hommes compétents pensant l'avenir de la région dans une vaste forêt, quelques autres engagés municipaux ou, pensant l'avenir touristique au Syndicat d'Initiative. Nous rencontrons des responsables d'organismes d'études et d'interventions qui essaient de donner un autre visage à cette région.

Chacun poursuit sa propre réflexion dans le cadre de son option, mais au fond chacun est en but aux mêmes difficultés, il faudrait presque dire à la même difficulté : le frein d'une mentalité d'une autre époque, d'une mentalité qui refuse de se laisser entraîner dans un autre monde.

n refusant de mourir, ce vieux monde enterre le pays. Le foncier est figé, l'étranger n'est pas intégré, l'homme qui réussit devient un « gros » et il finit par se couper du milieu, s'il n'a pas des qualités humaines exceptionnelles. Tout novateur est voué à la solitude, voire à l'échec.

Comment rompre ce carcan ? Comment faire éclater cette mentalité pour que germe quelque chose de nouveau ? Faut-il prendre des décisions d'autorité qui vont libérer les hommes les plus entreprenants mais écraser les autres en détruisant tout ce qui faisait leur vie ? Peut-on même bâtir quelque chose contre la mentalité générale d'un pays ? Dans d'autres circonstances j'ai entendu cette réaction bien typique. « On veut tout nous enlever, mais il nous reste une force, la force d'inertie, et nous saurons nous en servir ».

Ou bien il faut faire évoluer cette mentalité, faire prendre conscience que le monde ancien est mort et qu'il faut laisser à d'autres le soin d'inventer, de recréer, aider à situer les problèmes locaux dans une évolution plus générale ; et en même temps il faut permettre à cette population de pouvoir finir leur vie dignement.

### **Notre situation et notre choix.**

Certains hommes cherchant à créer cette évolution se tournent vers nous, prêtres, pour nous dire : « Vous pouvez nous aider dans cette tâche ; pour ouvrir les mentalités. Nous avons besoin de vous ».

Et cela nous pose plus à fond la question formulée plus haut. Non seulement « que nous dit l'Evangile ? » mais « comment l'Eglise doit elle vivre cet Evangile au cœur de ces problèmes ? ».

L'Eglise jusqu'à présent a fait corps avec ce monde qui est en train de s'écrouler. Elle s'était si bien moulée dans ce monde qu'elle a du mal à s'en libérer. Les anciens journaux paroissiaux d'avant la dernière guerre luttèrent avec énergie contre les idées nouvelles. En luttant contre les exagérations qu'elles pouvaient véhiculer, l'Evangile s'est enfermé dans le passé.

Nous avons pris une autre voie : par le choix de notre engagement au travail, par ce que nous écrivons dans notre publication locale, par nos contacts personnels et nos conversations, nous sommes liés avec les novateurs, nous cherchons avec eux et nous le disons, et pourtant nous ne voudrions pas nous couper de l'ensemble. C'est peut-être pour cela que nous ne travaillons qu'à mi-temps (dans une exploitation agricole valable, dans la reforestation), afin de pouvoir maintenir un contact personnel avec des gens plus traditionnels, les « gaulois » comme certains les appellent, n'hésitant pas à travailler parfois pour un coup de main chez eux. Nous voudrions par cette attitude pouvoir incarner une Eglise porteuse d'une espérance humaine. Nous avons songé, en ce sens, à nous engager plus à fond en créant notre propre entreprise agricole afin de témoigner de cette espérance, et de pouvoir dialoguer plus concrètement avec ceux qui cherchent l'ave-

nir de cette région. Cela n'aurait-il pas masqué l'originalité de l'Eglise et du prêtre ? nous a-t-on répondu... C'est possible.

### **Les novateurs et les « gaulois » : l'affrontement des mentalités.**

Actuellement ce dialogue avec les novateurs se poursuit à l'occasion du travail, mais surtout de contacts personnels, et nous découvrons la distance croissante qui existe entre ces novateurs et les « gaulois ». Un nouveau type d'homme semble se dessiner dans cette région. Un type d'homme que l'on rencontre un peu partout maintenant dans le monde agricole : une homme qui ne se définit plus par ses relations de voisinage, mais qui est intégré à des réseaux de relations très divers au niveau de sa profession et même parfois d'une spécialité dans sa profession, au niveau de sa vie familiale et de l'éducation de ses enfants, au niveau de son engagement politique. Cet homme peut être un inconnu dans le petit monde des gens traditionnels vivant surtout au niveau local — c'est un homme également qui se sait intégré à des ensembles plus vastes et donc qui accepte d'être dépendant de centres de décisions extérieures à son entreprise, mais qui par contre accepte d'élaborer d'autres décisions qui débordent le cadre de son entreprise. Tout ce travail de groupe en C U M A , groupements de producteurs, etc... transforme peu à peu sa mentalité. Il me semble important qu'un membre de notre équipe essaie de s'intégrer à ces circuits. Là aussi c'est un élément nouveau. L'homme

ancien voulait et veut encore rester maître chez lui, et il suivra son produit jusqu'à pouvoir débattre lui-même de son prix. Les meilleurs exploitants ont agi longtemps de la même manière malgré une productivité accrue ; actuellement ils sentent que c'est dépassé et dans les groupements de producteurs le prix de la bête est fixé par une commission d'experts acceptés par tous. Un dernier aspect souligne le changement de mentalité, c'est la recherche d'une amélioration continue de la production. Un jeune agriculteur possède un des plus grands troupeaux bovins de la région, et il cherche à créer une étable d'engraissement. Parlant de ce projet, un homme âgé me dit : « il faut qu'il soit bien gourmand pour ne pas se contenter du troupeau qu'il a », il réagissait encore dans une mentalité d'économie de subsistance. Cette recherche du plus grand rendement possible est neuve pour la mentalité du pays. On améliore facilement ses conditions de travail en se mécanisant, mais la mentalité ne suit pas forcément.

### **Notre foi au carrefour de ces mentalités.**

Un homme différent est donc en train de se forger, un homme qui a rompu le cadre local de ses relations pour vivre à un plan régional, national ou même européen ; un homme qui essaie de se rendre maître non seulement de la nature, mais également de son produit, un homme qui calcule, organise, prévoit et cherche à rester maître de sa vie, sans se

laisser enfermer dans sa seule profession. Mais malgré l'aspect rationnel de sa vie, et l'élargissement du champ de sa conscience, cet homme garde souvent en lui un domaine qui sent le vieux, c'est le domaine de sa « croyance », de sa foi. Il cherche parfois à l'évacuer, ou cela disparaît sans bruit ; certains refusent d'y réfléchir : « on y perdrait la foi » ; d'autres le situent dans l'ordre du merveilleux, ou de cet inexplicable qu'est l'occultisme. Cette foi n'étant plus utile à leur vie, ou bien ils s'en débarrassent ou bien ils la cloisonnent dans l'irrationnel, du moins semble-t-il.

Le père Jolif disait que dans la conscience de l'homme se sont déposées au cours des âges, comme des couches de sédiments, vestiges des civilisations successives. Il n'est pas étonnant de retrouver cela dans la conscience des hommes en cette époque de mutation. Nous sommes de ces hommes, nous prêtres ; j'en suis.

Ma foi a été modelée d'abord dans un univers de chrétienté, j'étais et je suis encore pour une part un Gaulois christianisé, et je le serai sans doute davantage, si je n'avais fait mon séminaire à la Mission, et je crois même que je le serai redevenu si je n'avais été constamment provoqué par les copains de la Mission, par les Sessions et autres rencontres. Actuellement je ne peux plus me satisfaire

de langage traditionnel de l'Eglise. Certaines prières, certaines publications, certaines interventions de l'Eglise ou d'évêques me sont insupportables. Je trouverai encore des mots pour exprimer la foi dans le langage d'hier. Les mots viendraient sur les lèvres, mais le cœur n'y serait pas. Il me faut chercher autre chose. Plus loin que la maladresse des mots, c'est ce que je veux exprimer qui n'est pas clair. Beaucoup d'hommes évolués ont évacué la foi, ou l'ont cloisonnée parce qu'elle n'est plus utile à leur vie. Pour moi, la foi au Christ me semble l'axe de ma vie : quel sens aurait-elle sans cette réponse quotidienne et trébuchante à l'amour du Père ? Et pourtant je ne sais le dire. Comment est-ce vrai ? et même, est-ce bien vrai ?

Je m'aperçois que je suis parti de questions très larges posées à l'Eglise et à son engagement dans la situation concrète de cette région pour aboutir à une question plus personnelle sur le sens de la foi dans ma vie. Cela correspond, au fond, à la façon dont j'essaie de vivre mon Sacerdoce. Ma tâche me semble être de comprendre et d'exprimer la Parole de Dieu dans le langage et pour les hommes d'aujourd'hui. Ma tâche me semble être de rassembler les hommes conscients de l'importance de cette Parole et de la nécessité d'en témoigner au cœur de la recherche des hommes d'aujourd'hui ».

# Questions posées à la Foi

Dans un pays aussi marqué par ses difficultés, comment sont vécues les questions posées à la foi, à notre foi ?

On peut commencer par citer cette réflexion d'un jeune agriculteur, célibataire : « Moi, qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Toi, tu as au moins l'Eglise à construire ». Cette réflexion situe bien le problème : sans avenir humain défini dans l'immédiat, qui pourrait polariser toutes les forces, que peut signifier la foi en Jésus-Christ aujourd'hui ?

## L'attitude religieuse traditionnelle.

Ainsi vivons-nous notre propre foi en contradiction avec l'attitude religieuse traditionnelle de ce pays qui est essentiellement attachées au passé.

S'il y a des athées, la majorité des gens se réfèrent dans leur vie à un absolu qu'ils nomment Dieu. Et beaucoup ne se posent aucun problème au sujet de leur appartenance et au Parti Communiste et à leur religion. Ainsi un secrétaire de mairie, appartenant au Parti : « Tu sais qui je suis, mais ça ne m'empêche pas d'être croyant et de faire baptiser mes enfants ». On se démarque bien mieux dans un « pour » ou dans un « contre » l'Eglise. « Moi, quand j'ai besoin du curé, je le paie ».

De l'extérieur cette religion apparaît attachée au rite, au passé :

— **Attachement au rite** : le plus visible bien sûr c'est l'enterrement. Ne pas sonner la cloche, oublier le drap, voilà quelque chose de grave surtout si l'idée vous prend de modifier la cérémonie pour en faire une provocation à la prière. Alors on change les habitudes et du coup l'enterrement n'est pas valable.

— **Aspect folklorique de la religion** : deux chrétiens viennent nous trouver à l'occasion d'une fête hippique, pour réclamer une messe de plein air avec la présence des chevaux. Comme disait le maire de la commune, non-chrétien : « Ça n'a aucune importance. Ceux qui vont d'habitude à la messe ne seront pas gênés et les autres pourront toujours aller y voir ». C'est le spectacle folklorique.

— **Attitude moralisante.**

Etre religieux, c'est avoir une morale qui se résume à l'honnêteté, ne pas tuer, ne pas voler, ne pas se mêler des affaires des autres : « Les voisins, je ne m'en occupe pas ». Et les prêtres ce sont ceux qui doivent enseigner cette morale. « Si ça va mal, si les jeunes se conduisent si mal, c'est parce que vous prêtres, vous n'enseignez plus la morale. Vous ne les tenez pas ».

— **Attachement au passé** :

Tout cela enraciné dans un bon conservatisme qui exclut la plus large part de la responsabilité personnelle. Quand il

arrive de poser la question de l'engagement propre des parents pour le baptême, c'est le silence. Pour deux jeunes qui reconnaissent n'avoir aucune relation avec l'Eglise, n'avoir rien à faire avec Jésus-Christ : le mariage à l'Eglise c'est plus beau et il est impensable d'aller contre la tradition.

— **Chacun a sa croyance...  
qui est du domaine du privé.**

Si « chacun est libre de faire et de penser ce qu'il veut », il est impensable d'aller contre la tradition. Quelque choix que l'on ait pris dans l'orientation de sa vie, il existe quelque chose de figé qui ne peut pas, qui ne doit pas être remis en cause. C'est peut-être là un des aspects les plus nets des contradictions que nous avons envisagés : le refus du changement.

## **Divorce entre la religion et la vie des hommes.**

Nous trouvons-nous plus en accord avec ceux qui sont entrés dans l'évolution et dont nous disions que le décalage entre eux et l'homme traditionnel du pays allait croissant ?

Du côté des chrétiens qui se reconnaissent comme tels, on entend la réflexion : « Moi, je refuse de chercher à comprendre, j'y perdrais la foi », ou « Vous nous entraînez trop loin ». Si l'on change quelque chose dans sa vie, on ne change pas toujours quelque chose à sa foi. La foi ne serait-elle pas le meilleur moyen d'intégrer dans une vie de plus en plus exi-

geante par sa rationalité un peu de « merveilleux » ?

Pour d'autres hommes, la foi en un Absolu n'est-elle pas transférée dans un monde infra-rationnel ? Un technicien chargé d'une enquête sur trois communes du canton, nous avait entraîné avec lui dans une longue discussion sur l'avenir du pays et ceci à plusieurs reprises. Engageant la conversation sur une autre piste il disait son refus de l'Eglise traditionnelle et son interrogation plus que dubitative sur la manière dont nous remplissons encore nos tâches habituelles : « Le catéchisme, vous ne pouvez pas y croire » ; ou sur la manière dont nous vivons « le célibat... ». Et pourtant il s'intéressait aux transmissions de pensée, aux influences astrologiques, etc. Il ne s'expliquait pas l'inexpliqué et il ne parvenait pas à garder une attitude critique suffisamment rationnelle.

## **Il nous est facile de dénoncer les manières déficientes ou perverses de vivre la foi. Il est plus difficile de préciser un aspect positif :**

- a) **De la révolte à l'espérance :**  
**la difficulté de discerner le terrain  
où la foi s'enracine.**  
**Avec eux dans la difficulté.**

Nous pensons bien que notre foi nous engage à vivre aussi profondément que possible ce que vivent les hommes qui aujourd'hui sont dans cette région, recon-

naissant d'ailleurs les limites du partage que nous pouvons en faire. Mais avec eux, nous sommes en pleine interrogation, désespérant parfois, et même souvent, d'aboutir, de définir un avenir. Avec eux nous pouvons devenir accusateurs d'une société qui se préoccupe de technique mais qui ne permet pas à l'homme de vivre, tout particulièrement à celui qui n'a pas de défense. Après le plan Mansholt sur l'agriculture, n'y a-t-il pas le plan Vedel ? Mais devenir simplement accusateurs sans aucune autre perspective, ce serait tomber dans ce fatalisme, dans cette désespérance qui mène parfois à la révolte. Et nous savons combien cela peut être déshumanisant quand il n'y a pas d'issue.

« Avec eux pour changer ».

Notre foi nous engage donc à percevoir tout le changement d'une société qui trouve son centre de gravité autour de la ville. Elle nous engage à percevoir que la possibilité d'évoluer, de changer, définit l'homme et que tous les hommes ont droit à cette évolution, à ce changement et qu'ils ont, à la mesure de leurs moyens, le devoir de l'assumer. Il ne peut y avoir pour nous de sous-hommes : des hommes qui, techniquement, humainement, seraient finis, des hommes qui seraient réduits à n'être qu'une masse de manœuvre pour la révolte.

**Avec eux vers un but.**

Notre foi veut être dans la vie, engagée dans une solidarité effective avec ces hommes, une solidarité tournée vers la

définition d'un but à proposer, d'un dessein à construire. Notre foi nous engage à élaborer une réponse à la question de l'homme d'ici : qui nous aimera ?

Ce ne peut pas être une réponse d'individu, ni un témoignage personnel : « Si l'Eglise a toujours dit de changer son cœur, ne faut-il pas aussi, le cœur changé, changer les structures ? ». Ne pourrait-on retourner cette citation : pour que le cœur des hommes puisse changer, ne faut-il pas changer aussi les structures ? Ainsi notre foi nous engage-t-elle à porter attention à tout ce qui, aux yeux de gens de l'extérieur, peut apparaître comme pauvrement vivant, ridiculement vivant, soit à un niveau personnel, soit, surtout, à un niveau collectif.

**b) Tout homme a droit à Jésus-Christ.**

Mais notre foi ne peut seulement nous engager à définir un avenir pour l'homme de ce pays. Dans ce pays où il n'y a rien pour nous aider, ni ressorts humains, ni forces d'Eglise, le pourquoi de notre présence ne saurait uniquement s'expliquer, se définir par la simple volonté de sortir les hommes de leurs difficultés, pour les mener à de meilleures conditions de vie, à un épanouissement humain plus conséquent. Elle nous amène à affirmer qu'il y a un avenir possible pour tout homme, quel qu'il soit, le plus défavorisé soit-il, parce qu'à tout homme le salut est annoncé. Notre foi nous engage du coup à reconnaître que l'avenir de l'homme nous dépasse, que le dynamisme de notre foi,

qui se veut en permanence engagée dans la vie, vient d'ailleurs, de bien plus loin que nous-mêmes.

Nous sommes ainsi conduits à redécouvrir plus profondément que si notre foi a un retentissement sur l'avenir humain c'est qu'elle a sa source et son aboutis-

sement en Jésus-Christ lui-même. Nous ne pouvons nous enfermer ni dans nos contatations ni dans nos prévisions. Une autre espérance est à dire et cette espérance ne cesse de nous ouvrir à la possibilité d'un avenir pour ce pays et ces hommes.

# Accompagner les hommes dans leur existence : d'une ouverture à la vie des gens à une existence de partage

---

## Étapes et perspectives

### Étapes de la vie de l'équipe

Au point de départ : trois paroisses ouvrières, mais sans liens spéciaux, confiées, d'un côté à deux prêtres diocésains, de l'autre à une équipe de quatre Jésuites.

Devant le renouvellement de l'équipe jésuite, la question se pose d'un travail coordonné et en harmonie totale. Volonté affirmée des deux côtés qui aboutit à la mise en place d'un secteur pastoral comprenant deux diocésains et trois Jésuites, dont un Frère.

● **Dès le début** : travail d'équipe systématique, repas communs, matinée de réflexion et de prière hebdomadaire, prédication par roulement dans toutes les paroisses, répartition des responsabilités d'aumônerie de mouvements, unification des principaux actes pastoraux.

● **Deuxième étape** : extension du secteur par rattachement d'un groupe de paroisses non-voisines, avec deux nouveaux diocésains. Seul point commun : une même homogénéité ouvrière.

Cet agrandissement du secteur sera complété par une dernière extension à deux paroisses à majorité ouvrière, mais baignant dans un contexte de petite commune issue du rural. Un autre prêtre s'adjoindra à l'équipe.

● **Troisième étape :** projet d'association avec la Mission. Le passage régulier du Vicaire Général de la Mission, conjointement avec le Supérieur de la Mission Ouvrière de la Province du Nord, nous aide puissamment à dégager les priorités.

Ceci renforce la conscience vive que nous avons depuis le début : notre visée pastorale n'a de sens que si elle rejoint la réalité collective, très sensible sur le secteur.

### **Une réalité collective ouvrière semblable à bien d'autres**

Ce secteur est d'abord marqué par une majorité de cheminots qui donne le sentiment d'une grande uniformité. Mais au-delà du fait « cheminot », l'ensemble du monde ouvrier qui constitue la presque totalité du secteur nous est apparu comme un donné qui réclamait une pastorale collective. Ce n'était pas une théorie, mais la constatation permanente d'un fait qui surgissait à chacune de nos rencontres, lorsque nous essayions de discerner les événements qui marquaient le secteur. Force nous a donc été de *réfléchir notre projet d'évangélisation en référence constante à ce collectif*, que venait, d'ailleurs, renforcer l'influence de municipalités marxistes, fortement implantées sur une

grande portion de notre territoire. Les réalités collectives perçues n'ont rien de sensationnel par rapport à ce que tout prêtre en milieu ouvrier perçoit : conditions de travail, pression du quartier, influence marxiste, pesanteur de la vie économique sur des budgets étroits, soucis de scolarisation, abandon des personnes âgées, isolement des étrangers, difficultés des jeunes à trouver leur place au travail, etc...

### **Accompagner les hommes dans toutes leurs démarches.**

Le projet fondamental était et reste que la foi ne soit pas vécue en vase clos, mais comme un dynamisme qui pousse ceux qui en vivent et en sont porteurs à rester constamment au contact des hommes, dans les activités collectives qui marquent la vie du pays. Cela s'est traduit dans notre travail pastoral :

— D'abord, en négatif, par l'élimination de tout ce qui pouvait faire apparaître l'Eglise comme une organisation concurrente dans la cité ou un groupe de pression, faisant contrepoids aux institutions ou activités locales : mise en sommeil d'une Association d'Education Populaire qui recouvrait des activités de loisir (belotte) ou de ramassage d'argent en vue de mettre sur pied une Maison de Jeunes « chrétienne » ; fermeture d'une Garderie qui renforçait l'idée que l'Eglise s'occupe d'abord des enfants et créait une certaine ségrégation dans une concurrence de fait entre la Garderie S.N.

C.F. et celle des Sœurs. Contre les apparences, également, nous avons jugé utile de supprimer les aubes de Communion Solennelle.

- En positif, tous ces changements au point de départ — évidemment mal acceptés par les « habitués » — ont été expliqués comme une invitation aux chrétiens à sortir de leur ghetto et à prendre largement leur place dans les structures locales : Associations de parents d'élèves, groupement de commerçants, fête des fleurs, syndicalisme... chacun selon ses possibilités et ses aspirations.

L'équipe sacerdotale pour sa part, s'est efforcée de trouver pour ses membres des pistes de participation qui puissent *exprimer concrètement le projet de l'Eglise d'accompagner les hommes dans toutes leurs démarches communes, et de montrer que la Bonne Nouvelle de l'Amour de Dieu passe par toutes les aspirations à la Justice et à la Paix.*

## **Participer à la vie de la cité et des gens**

Concrètement nous avons participé à ce qui se présentait d'accessible et nous permettait de nous *mêler à la vie et à l'activité locale* dans ce sens : mise sur pied, avec le Mouvement de la Paix de plusieurs manifestations pour la Paix au Vietnam ; démarrage et animation d'un groupe local de Papillons Blancs ; entrée dans une Société musicale ; contacts fréquents et présence aux manifestations des Vieux de France ; présence à une semai-

ne de la Pensée Marxiste. Les événements de Mai ont renforcé cette attention à la dimension collective de la vie ouvrière : l'un de nous a pu prendre part à des débats à la Maison de la Culture. Nous nous sommes pourtant refusés à participer aux défilés organisés par les Centrales Syndicales, trop conscients que nous étions de notre absence habituelle de la vie de travail des ouvriers. Les militants nous ont encouragés vivement dans cette abstention.

Mais nous sentions de plus en plus la difficulté insurmontable d'annoncer correctement Jésus-Christ au monde ouvrier, tant que nous resterions étrangers à l'essentiel : *sa vie de travail*. Restant une équipe pastorale, nous n'avons pas envisagé le travail de P.O. pour nous. Nous en sentons la nécessité, mais dans notre activité en paroisse nous pensons qu'il faut que se transforme de l'intérieur notre langage et notre mode de vie. Nous avons donc opté lucidement pour le travail à temps partiel — sans exclusion des évolutions postérieures vis-à-vis du travail à plein temps pour l'un ou l'autre. Deux membres de l'équipe sont actuellement au travail à mi-temps et un troisième s'apprête à y partir.

## **Plus que jamais, la distance...**

A travers leur regard, leur partage de la vie de travail, nous percevons plus que jamais *la distance* qu'il y a entre la façon dont l'Eglise propose Jésus-Christ et les possibilités d'accueil des travailleurs. En particulier, la croissance de l'homme que

poursuit le Mouvement Ouvrier nous apparaît comme une dimension de l'Amour et de l'Action de Dieu, qui n'a pas encore été prise au sérieux par l'ensemble de l'Eglise. Notre premier souci reste donc de rendre visible une Eglise qui vive à plein et essentiellement les dimensions d'unité et d'amour fraternel ; cela :

- par la proximité avec les ouvriers au travail,
- par le partage des soucis concrets des personnes rencontrées en quartier,
- par la cohésion avec les militants chrétiens,
- par le souci de trouver les moyens d'aider les autres prêtres d'Amiens à rejoindre les exigences de l'évangélisation,
- par le témoignage que nous essayons de donner en vivant fraternellement en équipe.

### **L'équipe, lieu de découvertes et de recherches**

L'équipe nous est apparue, à l'expérience, comme la cheville ouvrière de toutes nos découvertes et de toutes nos remises en cause.

Pour voir clair, pour faire des choix et pour les mettre en œuvre avec persévérance — malgré les résistances que l'on rencontre inévitablement — l'équipe s'est montrée absolument indispensable. De plus, nous avons toujours pensé que l'équipe témoignait pour l'Eglise comme Communauté fraternelle. Une difficulté

peut apparaître pourtant, que nous avons ressentie : celle de verser dans l'auto-suffisance, vis-à-vis du clergé d'alentour, vis-à-vis des laïcs qui se sentent en état d'infériorité s'ils ne sont pas consultés en tant que délégués d'un Mouvement sur lequel ils peuvent s'appuyer, vis-à-vis d'une communauté chrétienne qui s'es-souffle vite. Nous n'avons sans doute pas échappé à un certain cléricalisme. Mais nous avons aussi constaté que la complémentarité des points de vue et des exigences pouvait efficacement compenser ce risque, à condition que chacun s'efforce de donner son avis sans complexe tout en acceptant de ne pas l'imposer. Ce qui suppose, bien entendu, que chacun soit d'accord sur les options fondamentales et que celles-ci ne soient pas remises en cause à tout bout de champ.

C'est la vie d'équipe, par ses rencontres hebdomadaires, qui nous a permis d'assurer le choix des priorités par l'examen de la réalité du secteur ; c'est l'équipe qui nous a permis d'avancer dans la prise de conscience des conditions de l'Évangélisation d'un secteur où le collectif est une dimension capitale. C'est l'équipe qui a rendu possible l'exigence et la réalisation des différents essais en cours, de partage de vie, sans trop de risque de se laisser aller à un pur besoin d'équilibre personnel. En particulier, le travail à temps partiel n'a de sens et n'est possible qu'au sein d'une équipe. Dans la remise en cause permanente, c'est l'équipe qui nous paraît seule capable de nous faire découvrir les moyens de mieux incarner la foi, même si parfois, elle a pu

paraître à l'un ou l'autre d'entre nous une limite abusive à la liberté personnelle. Enfin, il nous semble bien aussi que le

dialogue avec les laïcs chrétiens bénéficie de l'expérience diverse partagée en équipe.

## Comment je suis passé, avec l'équipe, d'une recherche d'ouverture à un partage de vie, par le travail

### Evangeliser

80 % de ceux dont nous avons la charge sont des travailleurs manuels. Lorsque nous dépassons le niveau des contacts d'information ou, des échanges sur des réalités qui ont des points communs dans tous les milieux (éducation des enfants, harmonie conjugale...) nous percevons bien que nos interlocuteurs vivent une réalité ouvrière qui commande leur sensibilité et leurs réactions. Si je reprends des dialogues prolongés avec quelques catéchumènes ouvriers, je remarque que j'ai pu percevoir avec eux la valeur de telle ou telle expérience humaine (puisque j'aime ma fiancée, ça me rend heureux : « c'est normal que je sois plus chic avec les autres » ou encore : « ce qui fait vivre, ce n'est pas la justice, mais c'est l'amour »). — Et pourtant, chez les mêmes, j'ai relevé cette réflexion : « Quand on est ici ensemble, c'est bien, mais, ailleurs, on entend le contraire d'ici ». Au

bout d'un certain temps, on s'aperçoit qu'on a pu peut-être faire se comprendre sur l'un ou l'autre point, mais on se rend bien compte qu'on n'a pas CONSTRUIT selon les cheminements de la sensibilité et de la pensée ouvrière... pire, on découvre que des questions essentielles n'ont jamais été abordées : d'où ce constat fondamental : ON NE PEUT PAS EVANGELISER CE QU'ON NE CONNAÎT PAS.

### Evangeliser le réel collectif

Nous côtoyons un monde marqué par la vie de travail. Le poids ou le soutien du collectif commande souvent inconsciemment les réactions des personnes. Etranger à ce monde, nous n'arrivons pas à discerner entre ce qui est important, ce qui marque ou ce qui reste sans écho. Par exemple, dans nos réunions d'équipe sacerdotale, nous réfléchissons en partant des événements vécus par les hommes

qui nous entourent. Pour nous qui ne sommes pas « prêtres au travail », c'est une conversation saisie au vol, ou ce sont les nouvelles du journal, de la télé ou — au mieux — des échanges en réunion d'Action Catholique qui nous font réagir : dans ce contexte, il nous arrive assez souvent de tomber à côté de ce qui a marqué le monde ouvrier qui nous entoure. Peu à peu, presque irrésistiblement, nous nous voyons « à côté de la plaque ». Faute de coller au réel, nous sentons alors que notre ministère tourne à vide.

Si par ailleurs, nous situons notre tâche à partir de l'Eglise, nous constatons que nous sommes sous employés par rapport au nombre imposant de nos paroissiens.

Une autre perspective s'impose alors à nous : passer de l'autre côté de la barrière : PARTAGER la condition ouvrière par le travail.

## **Evangéliser le réel collectif du monde ouvrier**

Finalement, c'est l'approfondissement de notre « mission » qui commande notre désir d'un partage plus étroit de la vie ouvrière.

Il faut se « naturaliser » avec ceux dont on est responsable. Personnellement, je constate que 9 ans de séjour en Afrique avec étude de la langue m'ont permis une certaine naturalisation africaine dont je perçois les effets lorsque je me retrouve au contact d'africains résidant en France... cela m'incite à faire un réel effort de naturalisation ouvrière par le travail.

Par ailleurs, le monde ouvrier, même lorsqu'il accepte Dieu, Jésus-Christ ou l'Evangile, rejette habituellement le projet de l'Eglise telle qu'elle vit actuellement ou telle que nous la lui présentons : nous le constatons et notons, parallèlement, la minceur de nos contacts avec les incroyants. Un partage dans une vie de travail tend à changer les données du problème ne serait-ce qu'en permettant des rapports plus vrais, plus spontanés... et les militants chrétiens s'en réjouissent et ils pressentent que le travail du prêtre l'amène à mieux « qualifier » tout le reste de son ministère.

En équipe ACO, quelques militants ont constaté très humblement qu'ils sont loin de la masse ouvrière ; ces militants se veulent solidaires du monde ouvrier, mais ils savent qu'ils ne sont pas présents en bien des secteurs de la vie ouvrière : *la présence de prêtres au travail leur paraît complémentaire de leur projet. C'est ce qui leur a fait apprécier que Paul, notre responsable travaille comme manœuvre dans le bâtiment et qu'Hervé soit manutentionnaire dans un grand entrepôt d'alimentation. Pour moi, en tenant compte de mes possibilités physiques et professionnelles et avec l'avantage d'un travail partiel tout à fait naturel et normal dans la corporation des chauffeurs, je dois faire du transport en commun d'ouvriers (souvent main-d'œuvre à tout faire) au service d'une société qui emploie 160 chauffeurs souvent en changement d'employeurs parce que mal rétribués.*

## **Évangéliser le réel collectif du monde ouvrier et l'Église**

Tout en témoignant au monde ouvrier de l'ouverture fraternelle voulue par l'Église, notre vie de travail nous amène à un changement de style personnel. Nous ne pouvons plus apparaître comme des hommes exerçant une « profession libérale » et disposant de leur temps avec une totale liberté (ou avec fantaisie ?). C'est un peu ce que m'a exprimé un maçon lorsque je lui ai annoncé ma prochaine entrée au travail « je ne voudrais pas vous vexer... mais je crois que c'est bon que les curés puissent comprendre ce que c'est qu'être commandé et travailler par tous les temps ».

Par cette pauvreté du travail et cette dépossession de soi-même, c'est tout le style de vie du prêtre qui est appelé à se transformer. Certes le travail à temps plein permet un partage plus radical de la condition ouvrière, mais le travail à temps partiel nous semble très indiqué pour stimuler la transformation interne de l'Église et de sa pastorale.

Nous croyons en effet que l'Église ne peut se renouveler et se développer que par un effort missionnaire adapté aux hommes de ce temps et par l'évangélisation des pauvres. Comme prêtres-ouvriers, avec les militants laïcs, nous devons aider toute l'Église à mieux se situer par rapport au 60 % d'ouvriers qui peuplent la ville.

# Lien entre notre vie de tous les jours et notre manière d'être dans l'Eglise

---

Cette intervention est faite au nom d'une dizaine de prêtres. Nous sommes dans des situations très diverses.

Ce qui nous réunit et ce qui fonde notre intervention, ce n'est donc ni une réflexion commune sur un milieu de vie donné, ni une insertion identique dans l'Eglise (certains parmi nous sont vicaires, d'autres dans des équipes de prêtres au travail, nous avons même, en magasin, un permanent des services !...).

Si nous avons travaillé ensemble c'est parce que, à travers notre travail, nos engagements politiques ou syndicaux, à travers notre participation aux événements de Mai 68, nous vivons finalement un même cheminement : *Ce que nous vivons a transformé notre regard sur le*

*monde, mais aussi notre regard sur l'Eglise et la foi, notre manière d'être membres de l'Eglise et ministres de cette Eglise.*

*Ce qui nous a réunis finalement, c'est une certaine manière de lier notre manière d'être aujourd'hui dans l'Eglise à ce que nous vivons au jour le jour dans notre travail et nos engagements.*

Pour être plus clair, le plus simple est de reprendre ici ce qu'a dit l'un ou l'autre d'entre nous au cours de nos échanges.

C'est à travers ces cheminements que nous avons essayé de voir ce en quoi ils nous engageaient collectivement et de préciser ce qui en découlait dans notre manière de vivre la Foi et d'être prêtre dans l'Eglise.

# Des faits qui nous interrogent et qui nous engagent parce qu'ils nous ont transformés

A/ Deux d'entre nous ont fait le constat des changements qui se sont opérés en eux depuis qu'ils travaillent.

\* Michel est frappé par la manière dont le phénomène de sécularisation qui marque son milieu est devenu aussi une réalité pour lui, qui le fait participer « de l'intérieur » aux questions de l'incroyance ; au point de se demander — constatant le « nettoyage par le vide » qu'il vit — si lui aussi n'est pas l'un de ces incroyants.

Un des signes majeurs de cette évolution étant l'impossibilité de continuer à exprimer le sens objectif du christianisme de la même manière que précédemment.

Or, face à cette transformation, la réaction de Michel est faite non d'inquiétude mais du sentiment d'arriver ainsi aux vraies questions et d'avoir ainsi accompli, par rapport à sa foi personnelle, par rapport à sa conception de l'Eglise, un véritable travail de désaliénation, de libération.

\* Ce constat de libération rejoint l'analyse de Pierre :

« Depuis que je suis au boulot, ce qui

me frappe c'est de voir à quel point les gens sont conditionnés par leur culture et leur formation : ils projettent sur la réalité ce qu'ils ont dans le crâne, et c'est ça qui motive leur action.

Sur ce qui se passe autour d'eux, les gens ne disent finalement... que ce qu'ils sont !

Or pour moi le principal apport du boulot, c'est d'abord de me mettre à nu, de me forcer à un effort d'objectivité. Et tout cela se répercute directement sur ma manière de regarder l'Eglise où le conditionnement est total, érigé en système, en « religion ».

Le regard que, chrétiens, nous portons sur la réalité humaine n'est-il pas le plus souvent filtré par une pseudo-théologie ? C'est-à-dire par tout ce qu'on a reçu, en fonction de quoi on lit ou on analyse une réalité humaine, en fonction de quoi finalement on agit.

Le fait de travailler m'a obligé à me désencombrer de beaucoup de choses, et en particulier de ce regard a priori qui dispense de toute analyse, de toute objectivité, parce qu'il donne les réponses avant même qu'on ait eu le temps de discerner les questions ! ».

B/ *Une bonne part de la réflexion de Jo est sous-tendue par sa situation de membre d'une Eglise de riches face aux pays du Tiers-Monde.*

« Huit ans de présence dans le Maghreb, plusieurs années de nombreuses relations avec des hommes de tous les continents, deux ans d'études et de réflexion sur le sous-développement m'ont appris :

- que les pays en voie de sous-développement sous l'agression de l'Occident riche, n'ont pas de *modèle* qui soit réellement opératoire pour franchir le cap du développement et entrer dans la croissance ;
- que la seule issue pour eux réside dans la violence et l'imagination : *la violence* pour détruire l'agression permanente ; *l'imagination* pour créer un monde autre ;
- que l'Eglise officielle — celle que l'on voit en entend — constitue sur le plan d'une stratégie mondiale de révolution, un puissant appui pour les forces de la « réaction » ;
- que la foi des Chrétiens est malade jusque dans sa racine, car ils ne savent plus, ils ne peuvent plus *dire l'Evangile en Eglise* ; or il n'est pas de chrétien sans Eglise, pas plus qu'il n'est d'homme sans communauté.

Ces années de situations, de solidarités actives dans des engagements précis, aux côtés d'hommes croyants ou non en l'Evangile, m'ont conduit à penser que la foi et l'Eglise seraient passées au crible par les événements et les situations de cette partie du monde appelée Tiers, et

qui constitue le plus puissant révélateur des contradictions et des violences de nos sociétés.

Car l'homme écrasé — révolté ou pas — est toujours signe prophétique qui accuse et qui juge.

Ces années m'ont appris que la foi et l'Eglise de Jésus-Christ — certes données — sont sans cesse à redécouvrir, à faire naître et renaître, et qu'elles sont œuvre de violence et d'imagination :

*violence* pour dénoncer et abattre toutes les contrefaçons de l'Evangile, en nous *personnellement* comme en nous *ecclésiatement*,

*imagination* pour discerner et inventer l'Eglise dans la vie des hommes d'aujourd'hui, car Jésus est, aujourd'hui comme hier, pour le monde et le monde pour lui ».

C/ Olivier, au sujet de la crise que traverse l'audio-visuel, est amené à une double analyse :

« Cette crise est chronique au niveau de la production, où elle entraîne un chômage supérieur à 50 % ; elle est aussi très présente au niveau de l'expression, car la remise en cause du langage et de la culture y sont ressenties plus profondément qu'ailleurs.

Je suis amené, par ces problèmes, à une réflexion qui est en fait une « analyse de type politique » (1), puisque les solutions

(1) Par « analyse politique » nous entendons : l'analyse qui vise à dévoiler ce que sont les motivations et les choix qui s'expriment dans les actes collectifs posés, dans les structures mises en place et qui ne se contentent pas des intentions ou des paroles proclamées.

Nous employons donc le terme « politique » dans un sens large qui ne se réduit pas à une équation avec « telle ou telle politique ».

de ces problèmes sont de nature politique (au sens où il n'y a pas de possibilités de solution sans une profonde mise en cause de la société où nous vivons).

Actuellement le cinéma, la télévision... sont l'expression même du « système » où nous vivons — ou alors, s'ils ne le sont pas, ils sont condamnés à une diffusion quasi-inexistante.

Finalement, on leur refuse ce qui devrait pouvoir être un de leur rôles majeurs : le rappel permanent du devenir de l'homme, le refus de tout ce qui risque de tronquer son existence..., finalement la contestation permanente de l'ordre établi...

« Comment veut-on qu'ils puissent honorer cette fonction « prophétique ». Le capitalisme qui détient les rênes de la production et de la distribution n'a pas manifesté jusqu'ici un goût très prononcé pour le suicide !

Or face à cela, quelle est l'attitude de l'Eglise ? Globalement, elle me semble faite :

*de moralisme* : pour résoudre ce qui est un problème de culture (la « valeur » des films) l'Eglise fait abstraction du système dans lequel les films sont produits et distribués ; elle fait appel aux bons sentiments des gens, à leur sens éthique, à leur bonne volonté...

*d'individualisme* : la seule analyse à laquelle on se livre, est celle de la valeur de chaque « produit » pris isolément des autres.

Aucune réflexion n'est menée sur le problème politique et économique des conditions de production et de distribution des produits audio-visuels ; c'est pourtant bien cela qui conditionne l'existence d'une culture de masse qui soit vraiment à la mesure de l'homme : source de désaliénation et de promotion véritable...

(Il y a une certaine manière de ne s'occuper que du « cinéma d'auteur » qui est très significative de cette absence de réflexion politique).

*Or cette attitude de l'Eglise vis-à-vis des moyens de communication sociale, me semble bien exemplaire de la manière dont l'Eglise très généralement se situe par rapport au monde (par ex. vis-à-vis des problèmes économiques et sociaux, où l'on retrouve les mêmes appels à la bonne volonté et aux bons sentiments).*

- Pourquoi l'Eglise manifeste-t-elle une telle méconnaissance de la dimension politique de ces problèmes ? A quoi cela est-il dû ?
- Si son regard sur les réalités culturelles est si tronqué, comment parviendra-t-elle à avoir un regard critique sur elle-même, sur le contenu culturel qu'elle véhicule, sur ce poids culturel qu'elle a dans le monde d'aujourd'hui ?  
N'y aurait-il pas un lien de cause à effet entre les deux ?
- Ne serait-ce pas que la dimension politique est absente de toute la réflexion que nous menons sur l'Eglise ?

D/ *A propos de l'Eglise et du Monde ouvrier*, Jean-Jacques :

« Ce travail en usine m'a fait percevoir combien l'Eglise pouvait être loin non seulement des ouvriers mais aussi du mouvement ouvrier...

L'industrie métallurgique à laquelle j'appartiens est marquée par la lutte des classes : on appartient à la classe ouvrière ou on n'y appartient pas... La chose est d'autant plus claire que c'est le milieu qui décide et pas soi-même.

Or ce qui est sûr c'est que l'Eglise — de par ses richesses, de par son attitude, de par son langage, de par ses silences — est vue comme du côté des possédants, donc opposée à la classe ouvrière.

« C'est pourquoi je suis obligé de faire un lien entre l'annonce de Jésus-Christ et la situation politique de l'Eglise dans le monde, puisque l'Eglise telle qu'elle

est perçue m'apparaît comme un obstacle à la foi dans le monde ouvrier, à cause de ses positions idéologiques et pratiques.

L'Eglise est-elle du côté des humbles, des opprimés, des salariés, autrement que par quelques délégués — prêtres ou laïcs — autrement qu'en paroles ?

A-t-elle fait ce choix, *avec les conséquences politiques* que cela implique ? (à commencer par une analyse de type politique du « système » Eglise, de la situation de ce système dans le monde, et une reconnaissance dans les faits de la situation réelle).

Faute de répondre positivement à ces questions, je continuerai à faire de la pêche à la ligne, et il n'y aura pas vraiment d'annonce collective de Jésus-Christ dans le Monde ouvrier, et celui-ci n'aura pas les points de repères ecclésiaux pour vivre sa foi... ».

# Face à ces questions, nous voulant fidèles à l'Évangile, nous nous interrogeons sur l'Église

Bien sûr, à travers tout ce qui vient d'être évoqué, des questions très diverses surgissent... Nous n'avons pu ni voulu en débattre.

Ce que nous avons voulu mettre au jour, c'est la question finale à laquelle nous aboutissions tous : il y a un lien entre ce que nous vivons et notre manière de vivre la foi *en Église*.

Ce lien, quel est-il ? Quelle est sa nature ? Le subissons-nous ? Comment en tenir compte et au nom de quoi ?...

Autant d'interrogations qui tournent autour d'une seule et même question, mais qu'il nous semble absolument nécessaire de réfléchir en tant que groupe de prêtres vivant une même démarche missionnaire.

Il nous semble en effet particulièrement urgent que nous tous ici présents nous nous attachions à mettre au clair le lien que nous faisons entre notre regard sur le monde, notre lecture politique du monde et notre attitude dans l'Église.

Nous avons tous eu conscience de devenir autre humainement : quelle cohérence y a-t-il entre notre comportement quotidien — dans le travail, dans nos engagements — et notre manière d'être dans l'Église ?

La foi n'est pas une abstraction, pas

plus qu'un savoir : elle s'enracine dans les implications concrètes de l'existence ; devenir autre humainement et rester le même dans l'expression de la foi et sa relation à l'Église ne serait-ce pas le constat pur et simple que la foi n'était finalement pas aussi vivante en nous, aussi imbriquée dans l'humain qu'on souhaitait pouvoir le dire ?

Amenés par notre situation humaine à prendre position contre les formes aliénantes et dégradantes de la société où nous vivons, quelle doit être notre manière de vivre dans l'Église :

— alors que précisément nous constatons combien le visage sociologique de cette Église est calqué sur celui de la société où nous vivons ?

— alors que nous constatons une dichotomie entre ce que l'Église affirme par la parole au sujet d'elle-même, et ce qu'elle vit, entre sa présence au monde telle qu'elle dit la vouloir et telle qu'elle la met en œuvre ?

— alors qu'à la M.D.F. nous constatons un décalage entre ce que nous vivons individuellement dans le travail et dans nos engagements d'un côté, et ce que nous exprimons collectivement dans l'Église, sur elle-même et son rapport au monde ?...

# Les conséquences qui s'imposent à nous pour ne pas en rester à un "discours"

1) Dans notre monde, tout est mêlé : domaine social, économique, culturel, politique... Il n'est pas possible, dans une réflexion sur l'homme, d'ignorer cela et de se soustraire à des analyses de type politique pour comprendre la profondeur des motivations qui traversent notre société, lieu de l'annonce de Jésus-Christ...

La tâche missionnaire suppose de telles analyses pour ne pas n'être que de « la pêche, à la ligne », mais pour aboutir à ce que des signes, cohérents avec notre foi, soient posés par chacun et par l'Eglise tout entière.

Ainsi la Mission de France a voulu et vécu deux exigences :

**la priorité au monde ouvrier  
et la présence dans le Tiers-Monde.**

Aujourd'hui, alors que nous sommes nombreux à travailler dans le monde ouvrier, ou au Tiers-Monde, n'est-il pas temps de se demander ce que la fidélité à ces deux exigences réclame dans nos comportements collectifs comme remise en cause de nous-mêmes et de l'Eglise ?

2) *Dans un monde en mutation, traversé par des interrogations de toutes sortes, l'annonce de Jésus-Christ doit être :*

*En actes* : c'est d'abord par sa vie que le Christ a témoigné de la « Bonne Nouvelle », la parole ne venant que pour expliquer ce qu'il vivait.

Notre tendance dans l'Eglise est de suivre l'ordre inverse : nous devons refuser de parler de ce que collectivement nous ne mettons pas en œuvre.

*Collective* : Le visage de l'Eglise tel que les incroyants le perçoivent n'est pas formé de la somme de nos témoignages individuels.

Or si individuellement nos choix sont clairs et se traduisent souvent par des prises de position, collectivement la Mission de France se tait sur de nombreux problèmes ayant des conséquences directes sur le signe que donne l'Eglise.

Pourquoi ? Est-ce normal ? Est-ce la conséquence d'une certaine stratégie ? Serions-nous affligés d'un mutisme collectif ?

N'y a-t-il pas une certaine dichotomie entre ce que nous vivons personnellement et ce que nous exprimons collectivement ?

*Prophétique* : L'Eglise l'est : la Foi nous le dit...

Dans le monde où nous vivons, cette dimension nous paraît particulièrement importante (comme étant le rappel permanent des questions qui se posent à l'homme, le refus de tout ce qui risque de le « tronquer », de le réduire à un système quelconque, finalement le dévoilement de ce à quoi Dieu nous appelle).

Il nous semble que tout groupe qui, dans le monde, veut vivre cette dimension prophétique ne pourra pas le faire en vérité s'il ne vit pas, à l'intérieur de lui-même, cette remise en cause permanente.

A l'heure actuelle, la contestation est présente dans l'Eglise, mais elle est rejetée aux franges, aux portes de l'institution.

Au nom même de notre foi, il nous semble essentiel à la vie, au renouvellement de l'Eglise, à sa fidélité à l'Evangile, que cette dimension prophétique soit reconnue, prise en compte dans l'Eglise autrement que comme un moyen de pression.

N'avons-nous pas un rôle à jouer en ce sens ? (et d'abord en voyant si cette dimension existe parmi nous) et ce de manière collective ?

3) *Notre manière d'exprimer la foi semble inadéquate pour la dire aux incroyants.*

L'expression de la foi dans des termes compréhensibles aux hommes d'aujourd'hui

d'hui suppose une modification profonde de l'Eglise dans sa manière d'être et dans ses choix. Cela implique aussi un nouveau type de relations à l'intérieur de l'Eglise : ce travail est celui de toute l'Eglise ; il a une particulière importance pour nous tous, mais il ne peut être la propriété des clercs !

Aussi nous pensons indispensable que la Mission de France ne fasse plus de rencontres à quelque échelon que ce soit sans que des laïcs y participent.

Dans cette assemblée, alors que nous nous interrogeons sur les questions des hommes d'aujourd'hui, les laïcs sont absents. Bien que compréhensible, ce fait n'en est pas moins intolérable et ne doit pas se reproduire.

4) *Face à toutes les questions rencontrées dans nos milieux de travail, face à ce fait qu'est l'incroyance, face aussi à l'incompréhension massive de ce qu'est l'Eglise, il ne nous est pas possible de conduire nos vies en fonction de tactiques ecclésiastiques qui nous empêcheraient de vivre dans l'Eglise ce que nous voulons pour les autres dans le monde. Nous savons bien que toute tactique a comme motivation positive le souci de rendre l'Eglise plus significative de Jésus-Christ, mais il s'agit toujours de travailler pour des « lendemains meilleurs ». Or si l'Eglise est signe de Jésus-Christ, ce n'est pas demain qu'elle doit l'être, mais d'abord aujourd'hui : il y va de la vérité de notre foi.*

Aussi, laissant l'épiscopat dans la crise actuelle prendre ses responsabilités quant

à l'avenir de la Mission de France et refusant, quant à nous, de courir après une définition ou d'être talonnés par une échéance, il nous paraît indispensable que tout ce qui concerne de nouvelles formes de vie collective soit mis en place, avec le souci d'être réellement au service

- de la réflexion à faire,
- des actes à poser,

dans une volonté clairement affirmée d'ouverture (aux autres prêtres — aux laïcs).

Ce qui suppose :

- que chacun prenne ses responsabilités dans la vie de la mission, sans se décharger sur les permanents des options qui déterminent sa vie collective,
- que tout ce qui est mis en place promeuve une réelle liberté d'expression

et de recherche, sans exclusive de question (par ex. célibat, autorité, engagement politique, doctrine, nouvelles formes de communauté chrétienne, etc...).

Ces différents points sont l'expression de notre volonté de faire le lien entre notre manière d'être dans le monde et notre manière de vivre dans l'Eglise...

Il est bien évident qu'à tout cela nous ne pourrions répondre collectivement que si aujourd'hui nous nous donnons, pour l'année qui vient, les *moyens* de mener à bien cette recherche et si nous exprimons ensemble notre volonté d'aboutir à des actes.

Il nous semble que l'enjeu en vaut la peine, car il y va de la *cohérence* du signe ecclésial dont nous avons à témoigner dans nos milieux respectifs.

# La Martinique

## Contexte

Celui qui débarque à Fort-de-France se croit d'abord dans une ville de province française. Un mois lui suffit pour découvrir la « différence » : « Arrivé en Martinique depuis bientôt deux ans, je dois avouer que je pense être toujours en terre étrangère ».

Le langage « créole », celui de la conversation courante pour la masse n'est pas seulement un patois », il exprime la mentalité d'une population qui en est à son « quatrième siècle » d'histoire antillaise. L'esclavage date d'à peine un peu plus d'un siècle (4 générations) et l'Eglise ne jouit d'une liberté relative (fondation d'un évêché) que depuis la même époque environ (1848-1850).

— Ce qui frappe tout d'abord, c'est d'une part, la mentalité d'« assistés » qui règne à tous les échelons de la vie politique, économique et sociale, d'autre part la « religiosité » qui affleure partout, même chez ceux qui font profession d'athéisme.

— Terre « coloniale » et pays de « chrétienté » depuis toujours la Martinique apparaît aujourd'hui comme un des coins du monde où l'homme est le plus aliéné. La fameuse « sensibilité » antillaise, l'ins-

tabilité foncière du martiniquais et son insécurité profonde appellent sourdement la véritable libération qui n'est pas encore venue. Mais déjà existe un nouveau type d'homme conscient et capable de prendre des responsabilités, pour qui « la révolte s'impose comme un devoir premier, comme la tâche humaine la plus féconde, non point seulement comme un préalable, mais comme le lieu où s'affirme la conscience nouvelle en train de naître ».

— Inscrite dans la « civilisation des plantations », qui va du Brésil à la Louisiane, la Martinique participe à sa manière à la pauvreté du Tiers-Monde. Mais elle est marquée tragiquement par l'insularité et l'exiguïté de ses dimensions. Entre un passé qu'il a peur de regarder en face et un avenir apparemment bouché, le martiniquais est condamné au désespoir ou à la démission s'il n'apprend pas à construire patiemment dans le présent les conditions d'un futur qui lui soit propre.

## Situation de l'Eglise

Le chrétien martiniquais n'est pas adulte dans sa foi. Transplanté dans le christianisme, en même temps qu'il était arra-

ché à la terre ancestrale « il a reçu, à l'origine, une teinture chrétienne qui, pour l'immense masse, lui a donné de passer des dévotions païennes aux dévotions chrétiennes, en intensifiant la sacralisation ». Dans ces conditions l'Eglise risque d'être l'obstacle majeur à la libération de l'homme. On aurait tendance à faire « dégorger » ce peuple, en le libérant de gestes qui ont sans doute valeur religieuse, mais qui sont incapables de faire participer à la mort-résurrection du Seigneur et de faire face à la vague montante de l'athéisme pratique.

— L'Eglise apparaît à beaucoup comme le symbole du passé. Ceux qui sont tournés vers l'avenir ne la respectent que parce qu'elle est encore le support du sentiment religieux des masses. Mais sur ce terrain même, elle commence à être remise en question par l'apparition de sectes multiples : évangélistes, adventistes, témoins de Jéhova. « L'Eglise catholique est en perte de vitesse », telle est la constatation habituelle des gens.

#### **Quelles sont les causes principales de cet « éclatement » ?**

— D'abord la réaction contre le cléricalisme traditionnel. Le Martiniquais veut être pris au sérieux. Témoin ces réflexions quand il rencontre un autre visage du prêtre : « C'est nouveau... les autres venaient pour leurs œuvres, leur mouvement, mais pas pour être avec nous... vous êtes venus pour nous et non pour vous renseigner sur nous ».

— Réaction aussi contre le juridisme et le moralisme coupés de la vie réelle :

« Ce qui fait la vie et la préoccupation de l'Eglise est pour eux bien étranger à ce qui fait le sérieux de leur vie ». « Je n'ai pas souvenir d'avoir rencontré dans le milieu de travail habituel, des hommes qui se sentent responsables de l'Eglise et du visage qu'elle donne. Dans les meilleurs cas, ils se considèrent comme pratiquants du seuil, tout en s'affirmant bons catholiques ».

— Dans certains milieux dynamiques, être catholique aujourd'hui en Martinique est un signe inquiétant de débilité mentale. C'est en tout cas un handicap sérieux pour participer à la construction de l'avenir du pays. Le christianisme apparaît, en effet, comme une fixation dans l'individualisme et l'infantilisme, en opposition avec le sentiment collectif et la volonté de promotion humaine qui sont en train de naître. Dieu était, et est encore souvent, « celui qu'on mobilise » pour échapper aux diverses calamités. L'individualisme religieux se révèle actuellement comme un ferment privilégié pour la croissance d'un arrivisme forcené à base de débrouillardise : chacun pour soi, Dieu pour tous ».

### **Les aspirations de l'homme martiniquais**

L'homme martiniquais a un immense besoin d'être révélé à lui-même. L'histoire lui a appris plutôt à copier les modèles étrangers. Il a pris l'habitude d'attendre des autres la solution de ses problèmes. Il n'a pas confiance en lui-même

et dans ses compatriotes. Et cependant aujourd'hui se font jour des aspirations qui, pour le moment, ne sont conscientes que chez un petit nombre, et qui sont même combattues par la plupart.

*Aspiration à la dignité* — dans un pays où règne le racisme sous sa forme la plus pernicieuse peut-être, celle du préjugé de classe. Ce n'est pas seulement, en effet, entre les quelques trois mille « békés » (blancs créoles) ou les quelque cinq mille blancs métropolitains et le reste « coloré » de la population (330 mille) qu'existe cette discrimination « sociale », elle passe à travers toutes les nuances de la population de couleur elle-même. Sans doute la « négritude » a été mise en valeur depuis quelques décennies, par un Césaire en particulier, mais cette action n'a pas encore pénétré la masse. Elle s'est faite d'ailleurs sur la base d'une « africanité » encore aliénante pour le martiniquais. Aujourd'hui elle évolue vers une « antillanité » (Glissant) plus adaptée à la réalité humaine du pays. Mais c'est encore un sujet tabou dans la plupart des milieux.

*Aspiration à vivre un amour humain et une vie familiale authentiques.* Les habitudes du temps de l'esclavage ont pesé lourd. L'âge du mariage est élevé (32 ans pour les hommes, 29 pour les femmes) ; les célibataires de plus de 20 ans représentent 44 % de la population (métropole : 15 à 20 %) ; on compte 32 % de foyers « matrifocaux », c'est-à-dire dont le chef de ménage est féminin.

Les interdits religieux se révèlent im-

puissants à faire évoluer une telle situation, quand ils ne servent pas à la camoufler. Il y faut une éducation humaine de base et ce n'est pas la scolarisation massive qui le fera. Avec l'augmentation rapide de la population et l'accroissement des jeunes (plus de 50 % de moins de 20 ans) le besoin d'une véritable éducation de base se fait sentir tragiquement.

*Aspiration à plus de justice sociale* — Derrière une façade de consommation accélérée entretenue par une publicité importante, on découvre que la plupart des familles vivent d'expédients. Le chômage est considérable, surtout chez les jeunes (29 % pour les garçons de 16 à 24 ans)(1). L'insécurité de l'emploi est telle qu'il est pratiquement impossible de développer l'action syndicale, en dehors de certains secteurs bien organisés (bâtiment par ex.). La fermeture progressive des usines à sucre (il n'en reste que 5 sur 12) a fait prendre conscience à beaucoup du caractère précaire de leur situation.

*Aspiration à un avenir politique « propre »* — Il n'est plus possible d'envisager la réalité martiniquaise sans faire une certaine analyse politique. C'est un fait que, paradoxalement, la « départementalisation » a fait prendre conscience à nombre de martiniquais qu'ils n'étaient pas français « à part entière ». Le développement économique se faisant en fonction de l'« assistance » de la métropole, aboutit à une hypertrophie du secteur tertiaire (commerce et secteur public) qui

(1) 44 % pour les filles (Métropole 2 % et 4 %).

approche de la saturation sans résoudre les problèmes.

Entre une métropole lointaine et quasiment inaccessible à ses questions réelles, un ensemble caraïbe morcelé et culturellement divisé, un continent américain dominé par la toute puissance des Etats-Unis, le martiniquais s'interroge avec angoisse.

## Conclusion

Plus qu'ailleurs sans doute, il importe de modifier profondément le visage de l'Eglise pour qu'elle puisse témoigner d'une véritable espérance pour l'homme martiniquais. Certains prêtres, laïcs et religieuses le comprennent. Ils sentent le

besoin pour ce faire, d'être en liaison vivante avec d'autres Eglises. Il faut être présent de manière nouvelle, efficace et fraternelle, aux hommes qui vivent le drame actuel de la Martinique ; et, en même temps rester solidaire de l'Eglise martiniquaise, en collaborant au maximum avec tous ceux qui ne le refusent pas. Il faut lutter contre une « insularité » qui tend sans cesse à tout niveler, comme la mer efface toute trace sur le sable. La Mission de France essaie d'être ce lien vivant avec l'Eglise de France, tout en poussant à en créer d'autres avec les îles voisines de la Caraïbe. Sa présence est ressentie par beaucoup comme une espérance, qui dépasse largement les possibilités personnelles des membres de l'équipe.

# Amérique Latine

## La situation actuelle en Amérique Latine

Parlant de l'Amérique Latine au nom des petits copains qui y sont, je crois qu'il faut noter, dès le départ, la différence qui peut exister entre l'Argentine et le Brésil. L'équipe d'Avellaneda le précise d'ailleurs. Le standing de vie argentin est supérieur à celui de l'ensemble des pays d'Amérique Latine et pourtant il y a là aussi un décalage énorme entre riches et pauvres. Un petit patron de 30 ouvriers

gagne 800 000 pesos pendant qu'un de leurs ouvriers en gagne 35 000, ce qui est une moyenne bien supérieure à l'ensemble. La pauvreté apparaît pourtant encore plus massive au Brésil. Les pauvres : c'est-à-dire des milliers de familles (90 % de la population) non intégrées à la vie politique, sans accès aux moyens de culture, dont l'univers social est la famille, les voisins, la rue, le quartier.

Des pauvres oui, mais des gens qui ont d'étonnantes qualités humaines. *Le Brésilien* a généralement pour sa part un bon

réseau de solidarités superficielles, une grande simplicité, des capacités étonnantes d'intelligence, une certaine innocence devant le monde actuel, une immense bonne volonté, même au sujet de la foi. Il est handicapé par l'univers à l'horizon limité dans lequel il vit et où l'irrationnel tient une place importante. Il n'a pas de lignes directrices, ne fait pas de prévisions à long terme, même pour la vie familiale et dans beaucoup d'imprécision. Il est condamné à la constance (qui ne peut être dite fidélité) parce que déterminé par le poids permanent de sa situation, de l'instabilité de l'emploi, de l'insistance des lendemains, par des maux sans remède, la souffrance, la faim.

*L'Argentin* paraît, d'après ce que nous en disent les copains, avoir un tempérament plus complexe mais aussi admirablement doué (nous sommes obligés de schématiser évidemment). C'est un malin, un « vivo » qui cherche à faire son chemin dans la vie. Le « vivo » est maître de la société. Il croit à lui-même. Sans profession, il tâchera de s'en tirer toujours. En économie, il gagne de l'argent. En politique, il cherche des privilèges et au plan intellectuel, le prestige. C'est un homme fier. Les chiliens disent qu'il est « sobrador », hautain et supérieur. Il a une peur bleue du ridicule. Il ne doit jamais passer pour un imbécile, mais en fait cela cache une certaine timidité, un certain sentiment d'infériorité qui le rend instable. De ce fait, il n'aime pas être regardé, il aime charrier les autres, spécialement l'immigrant et l'étranger, il fait de l'humour qui ne veut ni blesser

ni critiquer, mais qui permet de ne pas reconnaître ses ennuis ou son erreur et de rejeter la faute sur les autres. Il est un sentimental, un émotif souvent inconséquent, euphorique et sombre à la fois. Un homme qui a le sens de l'amitié, même s'il ne la donne pas facilement.

Parmi ces hommes, il semble y en avoir un certain nombre qui ont la possibilité de prendre davantage conscience d'eux-mêmes et de leur devenir. Ce sont les ouvriers à Buenos-Aires par exemple qui, depuis Peron, ont pris une conscience de classe. Le Peronisme est un fait massif, un courant très profond. Peron, c'était l'âge d'or : salaires améliorés, industrialisation, congés payés, maisons de vacances appartenant aux syndicats. « Nous avions droit à sortir dans la rue, nous avions retrouvé le sens de la dignité ». C'était aussi une révolution nationaliste. Et aujourd'hui c'est un vide, une frustration depuis 14 ans, le découragement — « On ne peut rien » —, la division du syndicalisme entre une tendance réformiste (plus ou moins « anchlussée » par le gouvernement) et une tendance rebelle (mélange de chrétiens de gauche, de marxistes de toutes tendances sauf moscovites ; les plus représentatifs de cette tendance dont Ongaro sont en prison).

C'est aussi une dépendance qui se fait plus lourde par rapport à l'étranger : USA (Ford, Dodge), Allemagne (Mercedes), France (Peugeot, Renault, Citroën) et par rapport au système néo-capitaliste (heures supplémentaires, rythme de travail, rendement), une insécurité plus grande (renvoi, chasse aux activistes, pri-

son pour les dirigeants). C'est le piston qui resurgit, ainsi que la suspicion, la peur de se mouiller, le jeu et l'aliénation religieuse (providentialisme).

D'autres ont aussi conscience de devenir agents du développement au Brésil. Passionnés, car ayant conscience de forger un nouveau Brésil ils obtiennent de bonnes réponses dans le peuple aux efforts fournis. Ils se rendent compte des potentialités énormes des hommes et des ressources du pays, mais ils sont craintifs devant les caprices d'une politique instable qui subitement change d'orientation, d'option, qui finance mal, qui provoque des mutations fréquentes.

### **Les questions que pose cette situation**

*Au milieu de toute cette richesse des hommes, et dans ce monde difficile, que sont devenus les copains, et quels sont leurs problèmes majeurs ?*

C'est d'abord le sentiment d'un vide, d'une foi nue. « Je vis une Pauvreté et une Aliénation dont les autres sont victimes, sans l'avoir cherché. Et alors, dit l'un d'eux... sentiment d'une solitude ; mon impression est que toutes les équipes du T.M. et les « isolés » vivent en régime provisoire ».

Le devenir du pays pose question — Actuellement pèse sur les épaules du peuple un poids énorme, poids injuste et non senti comme tel, fruit de complicités internationales et nationales. Les vrais problèmes sont peu sentis : emploi, culture,

éducation et intégration sociale, maturation et participation politique. Et pourtant une aspiration se fait jour, un désir de libération plus entrevu à un niveau de développement ou à un niveau politique qu'à un niveau religieux. Une préoccupation grandissante pour le problème « éducation » s'exprime par des pressions au niveau des Etats pour y consacrer une part plus importante du budget. On voit au Brésil naître des groupes clandestins nombreux qui privilégient la formation, l'éducation politique longue.

D'autres questions majeures touchent à la situation de l'Eglise dans ces pays. Elle a une mentalité d'assistée et de colonisée. Elle dépend de Rome, du Nonce et du haut clergé. Elle est monolithique, verticale, autoritariste et intransigeante. Elle n'analyse pas correctement, ne reconnaît pas la situation pour la dénoncer. Il y a des déclarations mais le moment venu de passer aux actes, la hiérarchie se dérobe. Elle est construite à côté des hommes et des institutions de développement. Les affaires sont « prospères ». L'Archevêché de Buenos-Aires est accusé d'être l'un des premiers prêteurs du pays. A part quelques exceptions, elle apparaît comme un soutien de la politique actuelle des gouvernants.

### **Les essais de réponse du croyant et du prêtre**

Tout ceci provoque une transformation des hommes et de leurs options. La présence n'est plus la prétention de s'identifier aux pauvres et de partager leurs

conditions de vie, mais ce qui permet de raviver la décision de lutter, selon ses dons, là où on peut être le plus efficace, dans une forme concrète qui est le travail professionnel. Encore reste-t-il la question de savoir dans quel sens on travaille. Même en ayant la préoccupation du développement au service de l'homme, ne va-t-on pas produire un sous-développement spirituel ? Le développement portera-t-il en lui un ferment suffisamment fort pour assumer l'avenir spirituel des hommes et des communautés humaines ? Quelle place faut-il avoir dans la politique, dans la révolution ? Comment assumer la dimension politique de son existence puisque ceci paraît être un appel certain de ce monde ?

Leur sens de l'Eglise change aussi. La mission fondamentale reste celle-là : l'édification de l'Eglise. Mais faut-il continuer la coexistence pacifique avec l'Eglise actuelle qui ne donne presque aucun signe prophétique ? Faut-il travailler à la constitution de nouvelles communautés de base avec des non-chrétiens, ou au contraire des communautés réunies au nom de la foi en Jésus-Christ, s'édifiant par échange de la foi vécue dans les engagements de vie familiale, professionnelle et politique. On constate en effet que les communautés paroissiales ne fécondent pas la foi et n'engendrent pas d'autres communautés. Comment faire exis-

ter ces communautés nouvelles non pas à côté, mais au sein de la communauté humaine ?

Et le prêtre ? Il n'est pas évangéliste automatiquement. Le travail met au pied du mur, mais il lui faut retrouver la visée du Christ sur la vie humaine, la traduire dans la vie, par les mots. Comment doit-il participer à l'élaboration de l'histoire, de l'avenir spirituel de ce peuple, et travailler à une plus grande communion entre les hommes d'ici, et entre peuples ? Comment doit-il jouer la contestation à l'intérieur des structures (Eglise et pouvoir), puisque les effets de la révolution industrielle, de la civilisation technique n'ont pas été analysés et échappent à l'ensemble des « pasteurs » ? Etre contestataire c'est plus vite « subversif » qu'en Europe ! Le rôle du prêtre est aussi de dénoncer par fidélité à l'Evangile et à l'Esprit créateur.

Voilà, un certain nombre de questions auxquelles les copains essayent d'apporter une réponse au long des jours et des années. Ce n'est pas facile, d'y voir clair toujours et ils aspirent à ce que la confrontation demeure entre nous. Ils désirent qu'elle s'établisse à un niveau suffisamment profond et essentiel pour qu'elle soit une aide pour eux, mais aussi qu'elle nous aide à sortir des petits problèmes de l'hexagone.

# Afrique Noire

## 1° L'Africain

L'homme que nous rencontrons, s'il est notre semblable, est aussi bien différent.

La couleur de sa peau, sa langue, son vocabulaire, la structure même de la phrase et la progression de sa pensée lui sont particuliers.

### Communie à la vie

Profondément attaché à la terre dont il est pétri, il est en lien vital avec les végétaux, les animaux comme avec les « esprits ». Toute sa vie est une longue initiation à découvrir et respecter ce *qui est vivant* pour y communier et en tirer le meilleur parti possible selon l'ordre immuable voulu par le Créateur. L'équilibre un moment rompu par l'action d'un membre de la communauté, sera rétabli par la « palabre » qui est recherche, longue et souvent difficile, de l'attitude juste qu'on doit prendre.

### Est structuré par la société familiale

Moment particulier d'une longue histoire qui, par les ancêtres remonte jusqu'à Dieu et par les descendants se prolonge jusqu'à l'infini, cet homme vit dans la famille, structure fondamentale et globale de son existence.

C'est la famille qui donne « le nom »,

c'est en elle que s'établit la propriété des biens et la solidarité des personnes, que se rythme et se divise le travail, que se codifient les coutumes minutieuses du mariage, de la naissance et de la mort, de l'héritage, du droit des chefs, et du devoir de l'hospitalité. C'est d'elle qu'il reçoit sa nourriture et son honneur et c'est à elle qu'il rend compte de son action.

### A été agressé

Cet homme a été agressé par un étranger à ses mœurs. On a voulu le domestiquer dans la colonisation après l'avoir vendu comme esclave pendant près de 300 ans, au mépris de la personne, sans respect de sa manière de vivre et sous le couvert d'une civilisation chrétienne.

L'étranger lui a imposé son « étalon » comme règle de vie sociale, son « école » pour transformer ses enfants et sa technique finalement pour le piller. « Maintenant tout s'achète : la femme, le café, la justice, le travail et même la nourriture ».

### Se révolte, collabore

Cet homme s'est d'abord révolté, il a fui dans la « brousse », boudé les écoles, refusé de se soumettre (ce devoir de la violence). Il s'est aussi coulé dans le monde qu'on lui proposait, il a affronté cette force étrangère, prenant les armes ;

et même collaboré avec elle, avec le secret espoir de la vaincre sur son propre terrain.

### **Séduit**

Il a encore été séduit par les possibilités qu'offrent les techniques modernes, qu'il ne pouvait même pas soupçonner.

### **Désemparé**

Mais cet homme est toujours *désemparé*. Happé par la vie moderne, il ne peut pas l'intégrer à son ordre traditionnel, il est comme désintégré. Désireux de prendre sa place au nouveau soleil du monde, il n'est pas admis à l'égalité de droits et devoirs internationaux.

Craignant de n'être pas « reconnu », il cherche à s'affirmer non pas forcément dans le dialogue, mais dans l'opposition à certains courants occidentaux, à certaines formes de société moderne, comme à l'Eglise et à Dieu lui-même.

**Il fait appel** (il se veut « homme debout »)

Redécouvrant ses valeurs et le patrimoine de ses ancêtres, porté par un passé qui a eu ses richesses et qu'on a trop profané, il n'accepte pas d'être enfermé dans un vocabulaire européen ni d'être jugé d'après notre échelle de valeurs.

**Il fait appel**, en stricte justice :

- 1) « *pour être reconnu pour ce qu'il est, comme un homme à part entière, même s'il est pauvre* ».

D'autant plus que s'entreprind de di-

vers côtés, en Afrique, un effort pour maîtriser la situation (chez des hommes politiques, des étudiants, des gouvernants ou des syndicalistes) ;

- 2) *pour la liberté de recherche* des formes de son présent et de son avenir ;
- 3) *pour qu'on lui laisse le temps et la paix*.

## **2° Ce que nous devenons**

### **Ainsi provoqués**

La rencontre avec cet homme tellement « autre » provoque une remise en cause de tout ce que nous sommes et oblige à des révisions fondamentales.

### **Nous prenons conscience de notre étrangeté**

Il s'agit d'abord d'accepter *d'être dépaycé*, de ne plus se sentir à l'aise dans ses manières de penser, de parler, d'ironiser, d'abstraire et de comparer.

C'est accepter la condition d'étranger exclu, naturellement, des soucis et des joies de ce peuple à côté duquel nous vivons et qui n'aurait pas même l'idée de nous les faire partager.

Accepter de ne pas avoir, pendant de longues années, d'ami véritable, d'être réduit au silence politique, ne pas pouvoir « intervenir » dans la vie économique à part entière.

### **De notre impérialisme**

Il s'agit ensuite de se reconnaître « impérialiste » parce que solidaire « par cou-

leur de peau » de ceux qui ont été colonisateurs et de ceux qui aujourd'hui encore imposent la dure loi des échanges internationaux (économie locale, cours internationaux du café à New-York, détérioration des termes de l'échange, etc.).

« Il est comme nous »  
dit le blanc

Contraint à reconnaître que nous voulons « assimiler » cet homme et son pays pour qu'il entre dans nos cadres et notre mouvement et que nous l'obligeons à vivre avec nos codes civil et criminel, notre administration, nos passions et nos goûts.

#### Religion occidentale

Nous découvrons aussi que notre manière de vivre le christianisme, tant sur le plan de son expression liturgique que sur celui du comportement moral et du langage théologique, se réfère à une structure « occidentale » spécifique mais particulière et qui n'est pas de soi universelle, et qu'il est impossible pour les africains de ne pas lier, confondre, commerce, administration, et religion... des blancs, avec ce qui est étranger.

« Se marier à l'Eglise » = se marier comme les blancs.

### 3° Découvertes

Originalité  
de l'acte de foi au Christ

Puis on fait concrètement et douloureusement la découverte que *la foi en Jésus-*

*Christ* est originale, spécifique, purement une adhésion à une personne vivante et que tout le reste est relatif à un lieu, à un temps et à une structure de vie, et que la « conversion » à Jésus-Christ est rupture avec les fétiches « gris-gris pour l'africain », médaille ou technique audiovisuelle pour le blanc ; en tout cas dépassement de formes religieuses particulières.

#### Sens de l'homme

Redécouverte de la *Valeur de l'homme* si divers, si plein de possibilités qui ne sont pas reconnues, admises et mises en œuvre.

C'est vouloir le rencontrer, partager sa vie, ses colères, ses espoirs, sa lutte pour conquérir la dignité, pour réussir. Et cela pour le compte des plus petits, des moins favorisés.

#### Développement et foi

On vit dans la crainte que le « développement » ne soit pas nécessairement un épanouissement total de toute la population ni de tout l'homme et qu'il soit tenté de faire l'économie de la rencontre avec Jésus-Christ Sauveur.

### 4° Membres de l'Eglise

En Afrique noire l'Eglise a au plus 100 ans, et souvent beaucoup moins.

Elle est puissamment tenue en main — malgré des efforts pour africaniser — par des étrangers (2/3 des évêques, 3/4

des prêtres — structures d'Action Catholique — Argent — Nonciatures).

Elle compte relativement peu de chrétiens baptisés (10 % en Côte d'Ivoire, 20 % au Cameroun, 30 % au Congo Kinshasa).

Il est évident que nous sommes devant une Eglise naissante et pourtant elle est déjà trop structurée à la méthode occidentale et compte déjà beaucoup de « vieux chrétiens ».

#### « Le 2<sup>e</sup> souffle »

Elle n'a pas pris son vrai visage qui permettrait aux africains d'y reconnaître le visage du Seigneur.

Nous sommes profondément interpellés à mesurer les déficiences actuelles et à agir pour les combler.

Nous nous interrogeons sur nos possibilités de mettre en route une autre présence de l'Eglise (situation hors paroisse, effort de catéchèse renouvelée, travail professionnel au service de la formation professionnelle et du développement). Nous cherchons le contact avec les prêtres locaux pour être avec eux, réfléchir avec

eux et vivre proches d'eux en étant nous-mêmes et en respectant ce qu'ils sont. Ils sont pour nous les partenaires privilégiés du dialogue puisque nous partageons en profondeur la même foi et le même Seigneur. Mais ce sont eux — et pas nous — qui pourront donner sa forme significative à l'Eglise dans leur pays.

### En Conclusion

Les prêtres vivant à Kinshasa, Douala, Abidjan,

- ont conscience d'être situés en un lieu privilégié où se forme aussi l'homme de l'avenir, pour lui annoncer Jésus-Christ ;
- s'interrogent sur les multiples questions que la vie leur pose sur la foi, la signification et l'avenir de l'Eglise ;
- souhaitent pouvoir continuer et amplifier cette recherche avec d'autres chrétiens ou d'autres hommes diversement engagés ;
- espèrent qu'un minimum de structure puisse soutenir et prolonger leur réflexion et leur effort de vie.

# Afrique du Nord

## 1° L'homme maghrébin

### Il apporte une culture

Façonné dans sa mentalité par des siècles de civilisation islamique, l'homme maghrébin vit dans un autre univers mental que l'homme d'Occident, ce qui rend plus difficile la rencontre, et permet de penser que son évolution future, au contact du monde moderne, en restera marquée.

Pénétré au plus profond de sa conscience par le sens d'un Dieu transcendant, seul Absolu, à qui nul ne peut demander de comptes, le musulman, même si le sens de ce Dieu s'est un peu émoussé chez lui, garde par contre-coup, le *sens de la relativité* de toute la création : relativité de la nature et de ses lois ; un certain pessimisme de la connaissance, puisque le seul qui mériterait d'être connu est inconnaissable ; relativité et petitesse de l'homme qui n'est rien devant Dieu ; difficultés de concevoir la valeur du temps et la créativité humaine à la mode occidentale ; sens profond de l'égalité de tous les hommes qui ne sont rien devant Dieu quels que soient leurs titres ; sentiment de ne devenir quelque chose que dans la mesure où il est « considéré » par Dieu, dans la mesure où il est entré dans la société des croyants musulmans : « Il n'y a d'être humain valable que le croyant musulman ; les autres êtres sont des êtres de seconde zone. De

même la seule société véritable est la société des croyants, la cité musulmane, « l'umma » ».

Lorsqu'il est devenu athée, l'homme musulman transpose ces données dans son athéisme. « L'Athéisme occidental consiste pour une large part à souligner la réalité de l'homme et de l'efficacité humaine aux dépens de la réalité de Dieu ». « Pour devenir athée, à la façon occidentale, le musulman devrait renoncer à l'idée de la relativité de l'homme. Or c'est chez lui une conviction ineffaçable ».

### Il est tendu vers l'avenir

C'est avec cette structure de pensée que le maghrébin se trouve situé dans le monde moderne et entend ses appels. Depuis que les pays du Maghreb ont conquis leur indépendance, les peuples, ayant pris en main leur destin, cherchent à construire leur avenir : l'homme maghrébin est un *homme qui se cherche*. Il se cherche, dans le désir de voir le monde arabe et musulman trouver sa place au soleil (engagement avec les Palestiniens, Conférence de Rabat) ; dans l'attrait pour des mystiques ou des systèmes qui sont nés hors de son monde (marxisme), avec la volonté de les traduire dans la réalité arabe ; dans la hantise du pays à bâtir, la foi dans l'avenir et parfois l'enthousiasme ; dans l'effort d'industrialisation qui apparaît nécessaire et dont on pressent cepen-

dant les bouleversements qu'elle opérera dans les mentalités ; dans la recherche d'un certain type de socialisme malgré les difficultés de sa mise en place ; dans l'aspiration très profonde des familles à ce que leurs enfants accèdent à l'instruction qui ouvre les portes des métiers... et en même temps les portes d'un monde redoutable ; dans la prise de conscience de l'importance de la vie politique, non seulement à l'intérieur du pays, mais sur un plan international : volonté d'être « non alignés », soutien à tous les mouvements de libération, sentiment d'une communauté de destin avec tous les peuples du T.M. victimes de l'injustice ; désir d'être partie prenante dans l'unification de l'Afrique (O.U.A.) etc...

L'humain se cherche aussi dans l'évolution de la femme, l'aspiration des jeunes filles à un authentique et épanouissant mariage, le désir de former des couples d'un genre nouveau et assortis.

#### **...avec l'humanité toute entière**

Cette recherche de l'homme maghrébin, avec ses données propres, rejoint celle d'une multitude d'hommes à travers le monde, recherche de la construction d'un certain « type d'homme » ; ici et partout, on retrouve la revendication fondamentale : le besoin de voir reconnue la dignité humaine des personnes, des groupes et des nations. « C'est dans sa participation effective, non seulement à la marche de son entreprise, de sa cité, mais de sa nation et de toute la société des hommes, que l'homme veut s'identifier en tant qu'homme. Il ne veut plus que l'élabora-

tion de l'histoire de l'humanité soit la « chasse gardée » de quelques-uns, super riches ou super-grands, mais soit effectivement le fait de tous les hommes. D'où la question fondamentale qui se pose : quel type d'homme cherche à se promouvoir, soit d'une manière générale dans le monde, soit plus particulièrement dans le contexte arabo-musulman ?

## **2° Les appels que nous percevons**

### **La question de l'Homme**

Cette interpellation fondamentale qui pose avant tout la question de l'Homme, s'adresse d'abord à tous les hommes, où qu'ils soient, et quoi qu'ils pensent. Elle peut s'exprimer ainsi : « Il y a un déséquilibre profond entre les possibilités humaines (développement scientifique et technique) et la manière dont nous les utilisons (développement de l'homme). On peut parler d'un déséquilibre entre le *savoir-faire* et le *savoir-être*. C'est vraiment là, dans les temps modernes, que se joue la réussite de « l'aventure humaine ». Or « ce déséquilibre se manifeste principalement, à l'échelle du monde, dans la division entre peuples riches et peuples démunis... ». D'où l'importance d'être présents là où ce déséquilibre est le plus aigu, et met le plus en cause la réussite de l'homme ; être présent, non pas tant pour apporter une vérité, que pour chercher avec tous ce qu'est cette réussite de l'homme.

Dans cette perspective, il apparaît donc que la tâche première pour un homme,

un chrétien, ou un prêtre, c'est « de participer à l'élaboration de l'histoire avec tous ses frères les hommes, en cherchant avec eux, tâtonnant avec eux, s'engageant avec eux, y compris quand il y a des risques ». Tout ceci peut se traduire par : « *Une option radicale* pour cet homme en train de naître ». Cette option devrait se retrouver au niveau de l'Eglise, car elle intéresse le Salut des hommes en Jésus-Christ. L'Eglise pourrait être une « force de progrès dans la conscience des hommes ». La question est posée : « Apparaît-elle dans ses structures, ses préoccupations, sa hiérarchie, la majorité de ses membres, comme engagée dans cette genèse de l'Homme, comme hantée par un monde nouveau qu'il appartient à l'homme de faire exister ? ».

#### **Invitation à des attitudes de Présence**

Il faut d'abord « travailler à établir des rapports fraternels avec l'Islam... ». « Une osmose entre chrétiens et musulmans, les uns et les autres restant eux-mêmes, pourra leur permettre de réfléchir ensemble aux problèmes posés par le monde moderne ».

Ceci suppose comme première condition « *d'être avec* », au milieu des hommes, « solidaires de leurs recherches, dans une situation permettant de sentir le pays, de percevoir tout un monde d'interrogations latentes inexprimées, les espoirs et les découragements », dans une situation de partage de vie et de recherche commune.

#### **de Collaboration**

Il apparaît que cette recherche ne peut pas être faite par les prêtres tout seuls, mais en liaison intime avec les laïcs. « Si on ne part pas de notre commune situation par rapport aux non-chrétiens et des problèmes que posent à la foi les pays du Tiers-Monde et la situation d'aujourd'hui, on ne voit pas comment avancer ». « Ce sont les échanges à la base qui doivent fournir la matière de la réflexion collective et déterminer les orientations ». Ce qu'on pourra traduire en termes concis : « Inventer avec les gens d'en-bas ».

#### **Un approfondissement de la Foi**

Parmi les interpellations que pose l'homme en devenir, qu'il soit maghrébin ou non, une question émerge : qu'est-ce que Dieu ? Qu'est-ce qu'il peut bien signifier pour l'homme qui refuse tout ce qui est « étranger à lui-même » ? Qu'est-ce que Dieu qui sauve alors que c'est l'homme qui veut s'en sortir ? Qu'est-ce que la foi pour l'homme engagé dans cette genèse de lui-même ?

« Je constate que l'Islam, avec ses représentations religieuses, n'arrive pas à avoir d'impact sur le monde musulman en pleine évolution... or l'Eglise n'a pas amorcé elle-même la réflexion sur ce problème... ». « Nous restons dans nos paroles et notre conception du monde, dans un mode, une visée religieuse, faite de certitudes et d'affirmations qui n'ont plus de prise sur la vie et qui aboutissent à des conclusions qui ne signifient plus rien... ». « Trop souvent on a repeint la

maison, mais on n'est pas sorti de catégories religieuses anciennes que les gens ne comprennent plus.

C'est pourquoi le problème majeur pour l'Eglise d'aujourd'hui c'est « la redécouverte des réalités vivantes que recouvrent les mots Dieu et Jésus-Christ... ». « Nous pressentons, peut-être mieux qu'avant, que les souffrances de ceux qui nous entourent ont quelque chose à voir avec la croix du Christ. Nous pressentons que le travail de tous, les efforts de tous, les bribes de succès, ont quelque chose à voir avec le mystère pascal de Jésus-Christ. Nous pressentons que le grand espoir de promotion des jeunes, des femmes, la soif de promotion humaine sous toutes ses formes, a quelque chose à voir avec l'espérance en Jésus-Christ. Nous pressentons que notre foi, notre espérance, doivent passer par cela, si elles sont foi et espérance en Jésus-Christ. Et nous savons en même temps que ce n'est pas que cela... Et nous nous sentons dramatiquement incapables de trouver le mot qui pourrait annoncer la bonne nouvelle, c'est-à-dire le lien entre notre vie et Jésus-Christ ».

#### **La manière d'être de l'Eglise**

Tout cela suppose que l'Eglise prenne l'homme au sérieux, sans tricher... non comme un étranger à qui nous avons tout à apprendre... mais comme un frère dont nous avons beaucoup à recevoir. Cela suppose aussi qu'elle « change ses priorités » : c'est la mission auprès des non-chrétiens qui fait l'Eglise. D'où la nécessité aussi de changer son propre mode de

vie, « de refuser fondamentalement toute position de triomphalisme, de refuser une Eglise puissante qui s'affirmerait par des structures importantes », nécessité de renoncer à tout privilège ou à toute puissance financière ou politique, de se désolidariser des peuples riches au profit des peuples en voie de développement. « C'est croire en une Eglise qui tient toute sa force, ni de sa puissance, ni de la solidité de ses structures, mais de sa capacité de foi, et de sa capacité d'aimer. C'est croire en une Eglise qui serait susceptible d'être le terrain d'accueil, de rencontre, de confrontation, de tous ceux qui ont adhéré à Jésus-Christ ou qui le cherchent dans le tâtonnement de leur foi ou de leur incroyance ».

#### **En conclusion**

Il apparaît aux équipes d'Afrique du Nord que les caractéristiques essentielles de la Mission de France se situent ainsi :

— « Il nous semble que ce qui nous caractérise c'est, avant tout, le type de questions dont nous venons de parler et sur lesquelles nous tentons d'établir une confrontation ».

Nous ne sommes pas seuls à les poser, et nous ne les posons pas pour nous, mais il y a une manière d'aborder ces questions, de les poser, de les approfondir, qui semble nous être propre.

— D'autre part, nous ne posons pas ces questions en théorie, mais à partir de l'expérience vécue au contact des hommes, dans des cultures et des pays diffé-

rents, de telle sorte que la confrontation que nous tentons d'établir entre nous saisisse davantage les aspects divers et les appels de l'homme en train de naître partout dans le monde, à la fois le même et différent.

— « Si l'Eglise n'y prend garde, ce qui s'est passé en Occident au 19<sup>e</sup> siècle risque de se produire dans le T.M. à bref délai. Par le fait conjugué de la révolte des pauvres et de la confiance accrue dans la puissance de la science et de la technique, ce sont les grandes masses humai-

nes qui lanceront leur défi : le salut de l'homme est en l'homme seul et non en Dieu.

Le souci originel de la M.D.F., identifiant confusément « monde des pauvres » et « monde païen » était plus vrai et plus universel qu'on ne le croyait à l'époque. Peut-être est-ce là qu'il faut chercher son *caractère spécifique*. Si elle ne peut en avoir le monopole, peut-être est-il exigé d'elle qu'elle soit, plus que d'autre, soucieuse d'aller jusqu'au bout des exigences d'une telle prise de conscience ».

# Appartenance à une commune marxiste : découvertes et interrogations

## Portée et limites de cette réflexion

*L'itinéraire spirituel qui va être décrit n'est qu'un itinéraire parmi d'autres : ce chemin parcouru par notre équipe depuis 13 ans devrait être confronté à des expériences vécues en d'autres villes.*

*Pour pouvoir comprendre et situer ce qui a été vécu ici par un certain nombre de chrétiens, prêtres et laïcs, il est nécessaire d'évaluer rapidement les dimensions de notre ville.*

*Avec ses 45 000 habitants, notre commune n'est que la 121<sup>e</sup> ville de France. Pourtant, un certain nombre de traits spécifiques doivent être relevés :*

- *Pour une ville de taille moyenne, une forte concentration ouvrière. 3 600 ouvriers aux chantiers navals, avec un mouvement ouvrier puissant marqué en profondeur par la C.G.T.*
- *Un monde scolaire nombreux, puisque 25 % de la population est scola-*

*risée et que le lycée compte près de 4 000 élèves.*

- *Une municipalité communiste depuis 22 ans, dynamique dans ses réalisations sociales.*

*Une image peut résumer une des originalités de notre cité : dans un cercle de moins de 300 mètres de rayon, se trouvent concentrés les principaux centres de la vie collective, à savoir les chantiers, la mairie, le lycée et l'église. Cette proximité explique les multiples recoupements qui se font entre le mouvement ouvrier, la vie municipale et le monde enseignant.*

*Nombreuses sont les réalités collectives qui interpellent ici l'Eglise. Sans oublier leur importance, nous ne parlerons que du monde marxiste : voulant apporter une réponse globale aux questions posées à l'homme d'aujourd'hui, les communistes luttent pour réaliser une transformation radicale de la société. Nous nous efforcerons de dire comment la rencontre habituelle du « monde marxiste » bouleverse notre manière de comprendre l'homme, la foi et l'Eglise.*

# Chemins et étapes d'une rencontre

## Les jalons d'un itinéraire.

Le microcosme qu'est notre cité est très réactif aux grands événements politiques et aux événements du mouvement ouvrier... et, pourquoi ne pas le dire..., aux mutations de l'Eglise. Il faut avoir ces événements présents à l'esprit pour situer les étapes et les évolutions locales qui seront seules décrites ici.

## Il y a 13 ans...

Chrétiens et marxistes se situaient surtout comme les membres de deux camps opposés. Ils étaient :

— des *organisations* avec leurs structures et leurs adhérents. Du côté de l'Eglise, forte implantation matérielle, œuvres, écoles, syndicats, etc... Les quadragénaires se souviennent de bagarres épiques entre faucons rouges et gosses du caté.

— des *adversaires* politiques. Aux beaux printemps du gaullisme, un vicaire de la paroisse appelait à la sortie de la messe à voter R.P.F....

— des *mondes étrangers*. Malgré le voisinage quotidien et de multiples contacts (par exemple les sacrements demandés par des communistes), un rideau de fer spirituel séparait les uns et les autres : des sectarismes réciproques l'exprimaient.

Lorsque la Mission de France arriva dans la ville, en 1956, un billet publié

dans le journal communiste local dénonça l'arrivée de ces prêtres envoyés en commando par Liénart pour reconquérir la mairie.

## Les chemins de rencontres.

Un regard sur l'histoire des 13 dernières années manifeste que des hommes et des femmes, affrontés aux mêmes problèmes, se sont découverts les uns et les autres.

En effet, après des premiers pas timides et maladroits, l'équipe sacerdotale a vite saisi que, s'il devait y avoir un jour rencontre et dialogue, ce serait d'abord sur les terrains de la vie collective qui conditionne la vie de la cité et où sont engagées les forces vives du P.C.F.

Il faut d'abord noter le *sol de ces rencontres*.

— La vie municipale a appelé la participation de prêtres et de chrétiens à tous les niveaux de la vie collective, de ses événements quotidiens et de ses organisations :

vie culturelle : Office municipal de la culture, cours de russe, musique, astronomie, etc...

vie sportive,

vie scolaire (A.P.E., etc...),

service des vieux,

association des déportés,

etc...

— La lutte pour la paix en Algérie a

amené un certain nombre de chrétiens et de prêtres à militer au Mouvement de la paix : un premier repas débat a laissé une trace durable chez les participants marxistes ou chrétiens.

— La dureté de l'*exploitation aux chantiers* a conduit un certain nombre de militants ouvriers chrétiens, C.G.T. ou C.F. D.T., à s'engager très fermement dans les luttes difficiles du mouvement ouvrier dans un chantier naval en difficulté. Plus largement c'est toute la population qui a été provoquée par l'éventualité de la fermeture du chantier : c'était une menace de mort pour la ville tout entière. Le combat pour la survie du chantier (1954-1956), les grandes marches sur la préfecture et sur Paris, ont vu se rencontrer des hommes d'opinions et d'horizons variés.

Ces premiers pas, l'équipe sacerdotale les a accomplis avec quelques « *grands militants* », ouvriers ou enseignants, que leur valeur militante avait portés à des responsabilités importantes au sein de l'entreprise, de l'école ou de la ville (délégués du personnel, secrétaires de syndicats, secrétaire de l'Union locale, conseillers municipaux, etc...).

Mais cette présence à la vie collective de la cité concerne également *un certain nombre de militants*, aux responsabilités plus modestes, par exemple à l'intérieur des A.P.E.

Elle concerne également les *prêtres* présents à différents niveaux dans la vie municipale. Le travail à temps partiel pour les prêtres appelait, parfois, selon l'importance de l'entreprise, certains

contacts et certains engagements syndicaux.

Mais peu à peu le cercle s'agrandissait. A cause du climat général d'une ville à direction communiste, on peut dire que l'évolution a touché de manière diffuse, *une bonne partie de la population*.

Elle concerne à des titres et des niveaux divers tous ceux dont la famille (mari et femme, frère et sœur...) ou les relations d'amitié, de voisinage ou de travail entraînent la rencontre quotidienne de communistes.

Il n'est pas rare qu'un militant communiste connaisse ainsi un prêtre dans le travail, un chrétien dans le syndicat, un autre prêtre à l'occasion d'un geste sacramentel.

Il faut cependant noter que la masse des *pratiquants* est encore fort peu partie prenante de cette intégration à la vie de la cité.

### L'apprentissage de l'action menée ensemble.

Ce n'est qu'à travers de multiples actions communes que ce chemin a pu être parcouru. Au long des années et des événements qui ont marqué le mouvement ouvrier (crise du chantier, gaullisme, mai 1968) un certain nombre de chrétiens ont expérimenté, aux côtés de leurs camarades communistes, la *rigueur et la profondeur de la lutte des classes*.

— Il ne s'agit pas seulement de *conflits sociaux localisés*, parfois violents mais

limités aux dimensions des entreprises ou des branches professionnelles.

— Il s'agit d'un combat dont l'enjeu est *politique* : l'accession du monde du travail aux responsabilités est liée à la propriété des moyens de production et à un changement de régime politique.

— Plus radicalement *deux conceptions du monde* s'affrontent : deux manières de concevoir l'avenir de l'homme sont en concurrence dans la ligne d'un capitalisme amendé ou dans la recherche d'une voie socialiste.

Ces découvertes et cette expérience sociale conduisent peu à peu des équipes de chrétiens à vérifier l'exactitude d'une bonne partie de l'*analyse économique marxiste* :

— d'une part, la critique marxiste du capitalisme met à nu les véritables dimensions de l'exploitation économique et de l'aliénation culturelle. A noter, sur ce point, qu'une incertitude apparaît souvent pour analyser et comprendre l'exploitation des pays sous-développés.

— d'autre part, l'intuition marxiste met en valeur la large dépendance des idéologies et des structures sociales, par rapport aux conditions de vie et de travail.

## **Quand les masques tombent des hommes se découvrent**

Multiplés sont les problèmes que soulève l'expérience d'une vie menée en commun. On peut constater d'abord que c'est à travers l'action commune et dans l'ami-

tié partagée que des chrétiens et des communistes se découvrent ; peu à peu ils abandonnent les caricatures qu'ils avaient les uns des autres et ils apprennent à se connaître en luttant pour l'homme.

### **Compagnonnage avec des hommes de parti.**

Rares sont au point de départ les chrétiens de notre région — prêtres ou laïcs — qui avaient une dimension politique. C'est ainsi que beaucoup découvrent la grandeur de la tâche politique à travers leurs camarades communistes. Ce fait explique que la découverte des communistes par les chrétiens se réalise souvent en deux temps :

— Dans un premier temps : on reconnaît la générosité, les *valeurs humaines*, le sens de l'homme de certains militants communistes. L'amitié naît avec des hommes, mais l'on met un peu entre parenthèses le fait qu'ils soient communistes, on les apprécie comme hommes « malgré » leur idéologie, « malgré » leur appartenance à un parti.

— Dans un second temps apparaissent à la fois les multiples visages humains de militants communistes, et leur trait commun *d'homme politique* :

a) L'homme formé politiquement apprécie tout fait, même individuel, dans son rapport au collectif. L'événement est lu et compris à travers une *analyse politique*. Les exemples sont innombrables, ils englobent tout à la fois les événements ouvriers, les réalités locales ou la vie de l'Eglise.

b) Le communiste appartient activement à un parti qui est en même temps école de pensée politique et, par sa structure et sa discipline, moyen d'action efficace. Aux yeux du chrétien parfois étonné se découvrent à la fois les raisons profondes de l'attachement (et même de l'amour...) du communiste pour son parti, ainsi que le risque de mutilation des hommes lorsque la démocratie joue mal au sein du P.C.

c) Toute action même limitée est soutenue par un projet politique d'ensemble. L'action est exécutée dans la perspective proche ou lointaine de la prise de pouvoir, elle se situe à l'intérieur d'une stratégie précise. On expérimente en même temps la grandeur de cette perspective politique et les risques qu'elle contient de se dégrader en tactique.

**Chrétiens ou incroyants :  
des hommes engagés  
dans le même combat.**

Un fait de base est là : des hommes marxistes ou chrétiens se trouvent engagés ensemble et combattent pour l'homme, pour le service de l'homme.

Les militants, communistes ou chrétiens, apprennent ainsi à se connaître ; ils sont tout étonnés de découvrir chez l'autre des valeurs qu'ils croyaient jusqu'alors leur propre apanage, par exemple lorsque des communistes voient vivre chez des chrétiens un sens aigu du collectif, ou lorsque des chrétiens découvrent chez des communistes une attention aux personnes. Quand les masques tom-

bent, les uns et les autres commencent à percevoir que ce qui les amène à se rencontrer, ce n'est pas d'abord le fait qu'ils soient « marxistes » ou « chrétiens » mais que c'est la réalité de la vie qu'ils veulent mener en hommes les uns et les autres : ce qui leur permet de se rencontrer, c'est d'avoir un chemin à parcourir, celui de la vie à humaniser de plus en plus.

Sur la route, avec l'amitié, naît également un désir : celui de mieux se connaître, de se comprendre en profondeur. Le dialogue voit le jour.

- Ce ne saurait être seulement le dialogue tactique d'organisation à organisation,
- ce ne saurait être non plus le dialogue des sourires faciles où l'on cache ce qui est l'essentiel de sa vie,
- ce dialogue ne saurait se réduire non plus au dialogue des seuls intellectuels formés théoriquement.

C'est un dialogue qui germe dans un terreau humain, dans une expérience commune : il part du concret de ce qui est vécu ensemble, et ne grandit que dans l'amitié partagée. Il ne peut se poursuivre que « dans la recherche menée dans la liberté et le respect mutuel ». Il est exigeant parce qu'il appelle à comprendre l'autre dans son propre point de vue, dans sa logique propre. Selon les mots d'un ami communiste,

« la vertu du dialogue n'est pas de nous convaincre mutuellement, mais de nous faire réfléchir mutuellement. En ce qui me concerne, je réfléchis beaucoup de-

puis quelques années. Le « Dieu de vie » comme tu dis, le « Dieu amour » comme me dit X... j'ai essayé de comprendre ce qu'il vous a apporté, ce qu'il vous apporte. Je crois que nous pourrons utilement nous rencontrer...

L'homme que nous voulons délivrer de l'exploitation, sans égalitarisme aucun, c'est celui de la société de demain, fraternelle, qui permette à cet homme de se connaître et de se développer harmonieusement ».

## Mais la Foi, qu'est-ce au juste ?

### Questions d'amis communistes.

A travers l'engagement de laïcs et de prêtres dans le service de l'homme, à travers un compagnonnage d'amitié, quelques camarades perçoivent en pointillé un *nouveau type de chrétiens*, différent de celui qu'ils avaient connu jusque là.

« Avant de vous rencontrer, je croyais que Dieu ce n'était pas sérieux. Si je m'amusais à regarder les croyants que j'ai connus avant « vous », je ne les entendrais pas disant : « Dieu est amour ». Le diraient-ils, leur vie est à l'opposé de cette affirmation. C'est autre chose pour ta communauté... ».

« Maintenant je vois que l'idée de Dieu, c'est sérieux, cela fait vivre certains. Mais ce que je ne comprends pas, c'est que cela ne transforme pas tous les croyants. Certains ne sont pas du tout transformés. Alors pourquoi ? ».

Pour certains leurs camarades chrétiens sont vus comme sérieux dans leur

combat pour l'homme, mais ils le sont *malgré leur foi*.

« Vous êtes comme nous, mais il vous manque quelque chose. Vous n'avez pas encore pris conscience de la réalité... Tôt ou tard vous viendrez chez nous ».

Si la foi n'est qu'une étape provisoire dans la progression de l'homme, plusieurs se révoltent contre la distinction établie entre croyants et incroyants :

« Dieu est si grand, si bon, dites-vous... Alors, pourquoi l'Eglise crée-t-elle des divisions entre croyants et incroyants ? Le cœur de l'homme appartient-il à la seule Bible ? L'amour est-il le privilège de Dieu ? ».

Quelques-uns sentent que l'engagement vécu par des chrétiens pour bâtir un monde socialiste est vécu *en lien avec une foi solide*.

« A vous voir vivre, on voit bien que votre foi est quelque chose de sérieux, qu'elle ne diminue pas votre foi en

l'homme ». A partir de cette constatation, naissent bien des questions : « Mais nous ne connaissons que vous comme chrétiens. Nous voulons chercher à vous comprendre. Nous savons bien que le christianisme est différent des autres religions, mais en quoi ? ». « Nous sommes bien d'accord pour lutter contre le capitalisme et même pour construire le socialisme. Mais après, que deviendra votre foi ? Pour vous la foi est un don, d'où vient ce don ? Sera-t-il donné à beaucoup d'hommes en régime socialiste ? Qui reçoit ce don ? Pourquoi ? ».

### Recherches de chrétiens.

L'interpellation d'amis communistes est un vigoureux stimulant pour les chrétiens. Nous sommes en même temps bousculés par la découverte de l'homme politique que nous devenons :

- découverte de la valeur et du sens du monde,
- découverte de l'importance du collectif,
- découverte des dimensions de l'engagement politique.

Bien des questions de nos amis communiste deviennent ainsi nos propres questions. A travers l'action syndicale, municipale ou politique, s'opère une transformation de la foi : nous sommes dans un creuset où se réduisent bien des formes aliénantes de la foi ; notre foi est équilibrée, bien des morceaux tombent en lambeaux. Et nous avons l'impression d'être

mis à nu, de nous trouver nus. Nous sommes interpellés :

- cette purification de la foi est-elle — comme le pensent les marxistes, et comme l'ont vécu, ici comme ailleurs, nombre de chrétiens — une étape dans un processus irréversible de disparition de la foi ?
- ou bien des chrétiens engagés dans la construction du socialisme peuvent-ils être le signe d'une foi qui grandit et s'approfondit avec les années ?

Pratiquement, les recherches s'orientent suivant trois pistes :

#### Dimensions politiques de l'amour :

La charité ne peut se contenter de panser des blessures individuelles, elle doit chercher à supprimer les causes du mal collectif.

Les chrétiens ont l'habitude de proclamer des « valeurs » mais une pléthore de paroles, même incisives, ne peut suffire à changer le monde.

Les chrétiens aiment à rencontrer les personnes, alors que le service de l'homme requiert également de l'aimer politiquement par le biais d'organisations efficaces.

Affronté à l'injustice, l'amour doit dépasser une attitude moralisatrice tout autant qu'une impatience stérile : la charité est appelée à se risquer dans le *service politique de l'homme*. L'apprentissage n'est pas terminé d'un engagement que vérifiera le service concret des masses : l'organisation est-elle tendue par le souci

constant de la libération des petits ? Quelle est la place réelle qu'occupe le service des masses dans mon engagement politique ?

Ce que beaucoup cherchent en tous cas, ce sont les chemins d'une foi cohérente : vivre en Jésus-Christ la tâche politique ; que l'amitié avec Jésus-Christ soit vécue au cœur de la tâche politique. Ce que tous cherchent ce sont les chemins d'une *vie de foi unifiée* (engagement politique dans son sens le plus global, vie de famille, travail, amitié, etc...). Cette volonté soutient la recherche d'un ressourcement et d'un approfondissement de notre foi de prêtres et de laïcs, pas seulement pour un noyau de militants mais pour une pléiade de petites gens moins engagés.

#### **Responsable de l'avenir de l'homme.**

Je ne suis pas seulement responsable de lutter contre les injustices du capitalisme, ni même d'abattre le capitalisme, mais aussi de travailler à l'instauration d'une société qui mette un terme à l'exploitation de l'homme par l'homme.

Les analyses économiques indiquent laborieusement quelles structures mettre en place. Mais l'homme sera-t-il transformé avec l'instauration du socialisme ? L'homme de demain ne cherchera-t-il pas à dominer d'autres hommes ? Les structures que l'homme se donnera peuvent-elles se retourner contre l'homme et l'écraser à nouveau ?

Le pouvoir risque-t-il de se corrompre même en régime socialiste ?

D'une manière plus radicale, avoir foi en l'avenir de l'homme relève-t-il d'une certitude scientifique ou d'une utopie généreuse ? L'évolution des démocraties populaires, la diversification des systèmes socialistes ou même l'expérience d'une municipalité communiste rendent urgente la réponse à cette question qui débouche sur un autre : jusqu'à quel point l'homme et sa liberté sont-ils fragiles ? Quelle est la source du mal collectif ? L'origine du mal est-elle dans les structures de la société ou bien est-elle dans l'homme lui-même ?

Toutes ces interrogations ne doivent pas démobiliser dans la recherche et le combat pour une société à la taille de l'homme, mais elles appellent à une lucidité exigeante.

Lucidité d'homme, lucidité de chrétien. La foi parfois difficile en l'avenir de l'homme interpelle la foi du chrétien. S'il vit profondément uni au Christ, le chrétien acquiert — d'expérience comme d'instinct — une lucidité sur les racines dernières du mal et de l'injustice ; il se renouvelle en même temps dans l'espérance fondée en Jésus-Christ. Nous n'avons pas fini d'inventorier tout ce que Jésus-Christ et son message ont à dire sur l'avenir de l'homme. Ce qui est sûr, c'est que seules des vies unifiées en Jésus-Christ peuvent déchiffrer la convergence — qui n'est pas confusion — entre l'avenir humain que les hommes construisent politiquement et l'avenir absolu annoncé en Jésus-Christ.

### **Rendre compte de la foi.**

Ces recherches de chrétiens pour vivre de Jésus-Christ aujourd'hui se mènent « sous les yeux » d'amis incroyants. Le mari communiste athée d'une chrétienne interpelle :

« La plupart des communistes ont eu une expérience chrétienne dans leur enfance, souvent jusqu'à 15 ans. Mais moi, j'appartiens à une génération de communistes extérieure au christianisme. Vous employez des mots comme : prière, foi, etc... Je me sens complètement étranger à ce vocabulaire, je ne vois pas du tout ce que cela veut dire, sur quelle expérience humaine cela s'appuie... ».

Sous un mode plus direct un autre communiste, en dialogue avec des chrétiens depuis des années, questionne :

« Pour vous, nous le voyons bien, la foi, la prière, l'eucharistie, la résur-

rection, etc... sont des choses importantes. Dites-nous un peu ce que c'est pour vous ; sinon, si vous ne pouvez rien nous en dire, c'est qu'à vos yeux nous sommes des sous-hommes ».

Là encore nous sommes aiguillonnés pour une recherche à peine entamée : comment rendre compte de notre foi ? Comment exprimer notre foi dans un langage qui soit celui de l'homme que nous devenons ? Jésus-Christ sauveur. Jésus-Christ ressuscité. Nous sentons bien tous la nécessité d'un travail d'équipe, entrepris sous différentes formes, sous les *expressions* collectives de notre foi. Pour que cette recherche ne soit pas une recherche de francs-tireurs, nous avons besoin d'une confrontation avec d'autres équipes, vivant en commune marxiste, mais aussi avec d'autres équipes travaillant à la construction du monde dans divers milieux et cultures.

## **Mais l'Eglise, qu'est-ce au juste ?**

### **Questions d'amis communistes.**

En raison des dimensions de la ville, et de l'imbrication du mouvement ouvrier, de la vie municipale, et de la vie collective des quartiers, le chrétien n'est pas vu seulement comme un franc-tireur, isolé dans le mouvement ouvrier, avec « ses » problèmes de conscience ; il est

vite repéré comme faisant partie d'un collectif d'Eglise, ou plutôt comme appartenant à une organisation, une « force sociale ».

### **Une mutation du regard :**

En même temps qu'évoluait la manière dont un certain nombre de chrétiens regardaient le P.C., l'image de l'Eglise

changeait aux yeux de quelques communistes.

**HIER** : l'Eglise locale était à leurs yeux :

- soit une quantité négligeable ne représentant aucun intérêt pour l'avenir des hommes,
- soit le soutien de forces de droite à abattre.

**AUJOURD'HUI** :

Par suite de l'engagement d'un certain nombre de laïcs et aussi de prêtres dans le mouvement ouvrier et la vie municipale, par suite aussi de prises de positions publiques du clergé au moment de la crise des chantiers, et des événements collectifs du mouvement ouvrier, l'Eglise locale commence à apparaître comme une réalité plus complexe. C'est une réalité qui évolue : une petite minorité a fait ses preuves dans le mouvement ouvrier et mérite de partager de plein droit le travail municipal et l'action syndicale. Mais globalement l'Eglise est encore perçue comme une organisation :

— *tantôt une organisation à utiliser* (force d'appoint, des gens à mouiller, à compromettre...). Tandis que la masse dit facilement après une prise de position devant des injustices sociales : « le curé en a deux... », ou « les curés sont avec nous », les responsables du P.C. téléphonent à la cure : « Pour la fermeture de telle usine, pour le licenciement de X, pour la paix au Vietnam, etc... que comptez-vous faire votre organisation ? »

— *tantôt une organisation dont il faut*

*se méfier* parce qu'elle fomente le gauchisme. Surtout depuis mai 1968, mais plus largement dans un climat où est difficile la véritable acceptation d'un pluralisme des forces de gauche, une inquiétude se manifeste sur les visées politiques de l'Eglise locale.

Repérant un certain nombre de militants ouvriers, enseignants ou ouvriers, et connaissant leur appartenance à l'A.C.O., ou à la J.E.C., et leur amitié avec des prêtres, des amis communistes interpellent :

« Pourquoi n'as-tu pas empêché X de commettre une lourde erreur politique en se présentant comme candidat P.S.U. aux cantonales, face au candidat communiste ? ».

« Vous, l'Eglise, vous avez éveillé par la J.E.C. des militants. Mais maintenant, ils « voguent » au plan politique, ils n'ont pas l'aide d'un parti qui les aurait formés politiquement, c'est dangereux ».

L'interrogation rebondit quant à la nature exacte du regroupement de chrétiens dans l'A.C.O. Ainsi s'est posé le cas de l'adhésion au P.C. d'une chrétienne. Je ne parle pas ici de la réflexion de foi menée loyalement en A.C.O. dans l'équipe de base et au plan régional, mais de l'étude faite dans la cellule et la section. Ce qui a fait problème pour le parti ne fut pas la foi de la chrétienne, ni son appartenance à l'Eglise, mais sa participation à l'A.C.O. : quelle est l'action menée par l'A.C.O. ? N'est-ce pas une action politique menée dans le monde ouvrier,

une « action » qui risque d'être un jour concurrente de celle du P.C. ?

D'une manière plus large, pas mal de communistes pensent à peu près ceci :

« On vous estime vous les chrétiens, mais on vous voudrait sans Eglise ».

**Comment pouvez-vous appartenir à une Eglise traversée par la lutte des classes ?**

Plus précisément, à partir de nombreux conflits sociaux dans lesquels *les parties adverses se disent chrétiennes*, on ne comprend pas le sens et la loyauté de notre appartenance à l'Eglise.

Il y a six ans, lors d'un licenciement important d'ouvriers d'une boîte sous-traitante, et où s'étaient affrontés violemment un délégué syndical C.G.T., chrétien, et le directeur d'alors lui aussi chrétien, les gars disaient :

« L'Eglise, c'est le point de vue du directeur, X. n'est qu'un franc-tireur ».

Dans bien d'autres conflits, des hommes en bagarre se retrouvent à la même eucharistie :

« Alors, vous dites qu'un chrétien ne peut pas être au P.C., et d'un autre côté il peut communier avec son adversaire de classe qui est d'extrême droite, pourquoi ? ».

En mai 1968, se manifeste clairement la division de l'Eglise locale : un petit nombre de chrétiens, mais vigoureux, est partie prenante des 28 jours d'occupation des chantiers, tandis que la masse des chrétiens pratiquants demeure étrangère

ou hostile au mouvement. Pendant ces semaines chaudes, un jour le maire me rencontre dans la rue :

« Pour ne pas te gêner, je n'ai pas essayé de te rencontrer. Mais, après la grève, je te demanderai comment tu fais pour être curé de ce pays dans une *Eglise traversée par la lutte des classes* ».

Mais, peu à peu, les questions se précisent de la part de quelques-uns :

« Dieu est si grand dites-vous, Pourquoi tous ces groupuscules que je découvre petit à petit depuis un an : A.C.O., Paroisse universitaire, etc... Votre unité, dans la communauté chrétienne, quelle est-elle ? A.C.O., A.C.I., etc... Qu'y a-t-il de commun entre ces gens-là ? Pourquoi pas une A.C.A. (Action catholique des athées !) puisqu'à vos yeux je suis aussi fils de Dieu ? ».

Devant la diversité de la manière de vivre des chrétiens, un ouvrier du chantier disait à quelques amis :

« Votre Dieu, c'est une auberge espagnole, chacun met un peu ce qu'il veut dans l'idée de Dieu. Alors, est-ce que ce n'est pas vous qui fabriquez vous-mêmes votre Dieu ? ».

Et, regardant plus loin vers l'avenir, un autre camarade se demande :

« Que deviendra l'Eglise lorsque le socialisme sera instauré ? Lorsque le parti et l'état dépériront, lorsque les relations des hommes deviendront morales et s'humaniseront, l'Eglise aura-t-elle encore un rôle à jouer ? Lequel ? ».

## Recherches de chrétiens.

Les interpellations des amis communistes sont multiples ; pour une bonne part, ces questions sont devenues nos propres questions. Plus particulièrement, nous avons cherché dans les directions suivantes :

- quel est le sens du regroupement de chrétiens ayant opté pour construire le socialisme ?
- quelle Eglise locale fabriquer ici ?
- l'Eglise est-elle une organisation parmi d'autres et en concurrence avec elles ?

### Regroupement de chrétiens ayant opté pour le socialisme.

Aux beaux jours de l'unité d'action C.G.T.-C.F.D.T., le regroupement de chrétiens du mouvement ouvrier posait peu de question : ce n'est pas seulement la foi qui était commune, mais également une lutte menée ensemble pour assurer l'avenir des chantiers et de la ville.

Depuis mai 68, les divisions profondes du mouvement ouvrier ainsi que le mûrissement de la conscience politique des chrétiens ont changé les conditions du regroupement. Devant les affrontements parfois violents de chrétiens ayant fait des options politiques différentes les équipes ont risqué d'éclater.

Des hommes et des femmes ont muri leur choix du socialisme. Ce sont des « socialistes » qui ne font pas les mêmes analyses politiques, des « socialistes » qui n'ont pas les mêmes options stratégiques,

des « socialistes » qui n'appartiennent pas au même parti : ils peuvent confronter leurs points de vue de « socialistes », et il existe une aspiration à ce genre de rencontre au moment où les organisations ont du mal à dialoguer et même à se rencontrer. Cette confrontation politique ne saurait être organisée par des chrétiens et tenir lieu de confrontation entre organisations compétentes.

Dans la mêlée, des raisons plus fondamentales de se regrouper entre chrétiens apparaissent.

Ces hommes, parce que chrétiens, veulent échanger sur la manière dont *ils vivent la foi au cœur de leur responsabilité politique*. A quel plan peut se faire cet échange ? Le chemin de notre recherche commence à être balisé de quelques repères :

— La rencontre ne peut se faire directement au plan des analyses et des techniques économiques : cela relève au premier chef de la science économique.

— La rencontre ne peut se faire non plus au plan de la confrontation des tactiques : cela relève d'abord de la décision des partis politiques, qui mettent ainsi en œuvre leur propre idéologie.

— Par contre, la rencontre peut se faire au plan des options politiques fondamentales, et de la stratégie déterminant les voies menant au socialisme. Tant de choses sont mises actuellement sous le mot « socialisme ». Quel type de société bâtir pour que l'homme puisse y vivre en homme ? Parmi les expériences socialistes déjà vécues, quelle voie choisir pour

que la société devienne une société d'hommes responsables ?

Ces orientations socialistes essentielles concernent l'homme. Ici la foi chrétienne est concernée ; en Jésus-Christ, l'homme nous est révélé dans sa dignité — à la fois sa grandeur et sa fragilité — : il est appelé à entrer en communion avec Dieu et avec ses frères. C'est au plan de ces références essentielles que peut se faire l'échange entre chrétiens ; c'est au prix d'une nouvelle découverte de Jésus-Christ que peut se faire le partage de foi entre chrétiens.

L'expérience, concrète et difficile, de ce partage nous rappelle que l'homme n'est pas un être à tiroirs : parce que l'homme est un synthèse vivante, ce niveau ne sera jamais saisi à l'état pur. Bien souvent, c'est à travers une divergence constatée d'analyses économiques, ou d'options politiques, qu'on pourra s'interpeller sur la fidélité à Jésus-Christ que les uns et les autres s'efforcent de vivre dans le service de l'homme. Nous remarquons qu'il est essentiel à la vérité des échanges et au respect des options de chacun qu'on se rassemble pour une raison précise : on ne cherche pas à se convaincre politiquement entre camarades chrétiens, mais à *éclairer nos options politiques fondamentales à la lumière du sens de l'homme dévoilé en Jésus-Christ.*

A ce plan, tout chrétien est interpellé de manière permanente ; à ce niveau, le partage de la foi n'entre pas en concurrence avec la loyauté que le chrétien doit au parti auquel il appartient.

### Quelle église locale fabriquer ?

Plus fondamentale encore est l'interpellation souvent entendue

« comment faites-vous pour appartenir à une Eglise traversée par la lutte des classes ? ».

Il est bien vrai que les conflits sociaux (patrons et ouvriers...), les affrontements d'idéologies (pour faire bref capitalisme et socialisme) secouent notre Eglise, traversent nos rassemblements eucharistiques.

La question a une dimension générale. Elle a une dimension locale : quelle Eglise fabriquer dans notre cité ?

Une Eglise ouvrière ?

Une Eglise ayant opté pour le socialisme ?

Un soir du Jeudi-Saint, les militants d'A.C.O. réunis avec les prêtres dans une réflexion commune sur l'Eglise, disaient ceci : « Il ne s'agit pas de faire une communauté chrétienne ouvrière, mais une communauté chrétienne universelle, où le monde ouvrier ait sa place. Il ne saurait être question de rejeter une classe pour en accueillir une autre. Le monde ouvrier sait bien de quoi il parle, lui qui a été tenu si longtemps à l'écart de l'Eglise. Mais ici se pose une question : l'Eglise met-elle le paquet pour une évangélisation authentique du monde bourgeois ? ».

Ce qu'il ne faut pas faire est clair : Ni une Eglise ouvrière, ni une Eglise où l'option socialiste soit requise à l'entrée. Que deviendrait alors la catholicité ?

Ce qu'il faut faire est beaucoup moins évident.

Nous sommes amenés à une recherche sur la *catholicité*. Comment fabriquer une Eglise où le *pluralisme* ne soit pas un mot creux ? Déjà, de multiples manières, se cherche localement à la fois :

— une Eglise faisant option pour le service de l'homme. L'Eucharistie ne peut nourrir l'amour passionné de Jésus-Christ sans nourrir en même temps la passion du service collectif de l'homme. Et l'évangile n'est pas silencieux sur l'idolâtrie de l'argent, l'injustice, l'inhumanité de rapports sociaux de domination. L'accès au pluralisme ne saurait être une tiède neutralité ;

— mais une Eglise à l'intérieur de laquelle puissent s'admettre et s'affronter clairement divers choix politiques et diverses idéologies. Cela suppose qu'on cherche à vivre une expérience exigeante de pluralisme : se connaître et s'accepter différents d'idéologie et de choix politique, et pourtant se questionner et se laisser questionner mutuellement sur sa fidélité à Jésus-Christ, sur la qualité évangélique de sa vie.

Dans cette recherche, la confrontation avec les copains du Tiers Monde et leur mode d'appartenance à l'Eglise universelle est plus que nécessaire pour que ces recherches ne soient pas des recherches de « boutique ».

#### **Un nouveau type de relations prêtres-laïcs.**

Malgré l'évolution des dernières années, l'Eglise locale continue d'apparaître à la plupart des communistes comme une

organisation parmi d'autres. Les prêtres, eux, sont d'abord regardés comme des *responsables d'organisation*. Pourtant une interrogation commence à poindre de diverses manières. A partir du travail salarié de plusieurs d'entre nous, le retour de prêtres dans la masse est suivi avec attention :

« Je ne suis pas d'accord avec votre conception du prêtre. Aux yeux de votre Dieu, vous êtes des hommes supérieurs. Vous êtes au-dessus des autres et vous devez avoir la direction de la communauté chrétienne. Vous, je ne vous comprends pas : les laïcs vous traitent trop par dessus la jambe. Il faut une autorité. Le responsable doit décider même à l'intérieur du centralisme démocratique. J'y tiens : les copains les meilleurs refusent d'être permanents. Au fond, vous suivez le chemin inverse de nos meilleurs militants. Nous cherchons à les dégager pour qu'ils aient une action plus efficace. Vous, vous faites le contraire ».

Cette réflexion, parmi d'autres, prend d'autant plus de poids qu'elle est faite à un moment où bien des permanents, syndicaux ou politiques, sont contestés parce que trop coupés de la classe ouvrière.

Du côté des chrétiens, la recherche d'un nouveau statut social pour le permanent ecclésiastique qu'était le prêtre ne va pas sans poser de questions. L'image du prêtre pour les chrétiens recouvre bien des choses : père, il est à la fois le soutien dans l'épreuve, le guide qui conseille, celui qui a plus reçu et qui donne... Bien

des résistances, avouées ou non, empêchent de le percevoir comme un serviteur de l'évangile, et de voir le laïc comme un co-responsable dans l'Eglise.

Dans une commune marxiste, plus qu'ailleurs, la modification du style de relations des prêtres et des laïcs n'est-elle pas ce qui pourrait le mieux manifester le *caractère original de l'Eglise* ? On voit spontanément l'Eglise locale comme une organisation à côté d'autres organisations, une organisation qui collabore ou entre en concurrence avec d'autres organisations.

Et pourtant, parmi les organisations politiques, syndicales, culturelles, sociales de la ville, l'Eglise locale n'est pas une organisation comme les autres. Dans l'Eglise, le rôle du prêtre n'est pas de donner des consignes aux membres de la communauté : le prêtre n'est pas un dirigeant d'organisation comme d'autres responsables d'organisations.

S'il joue son vrai rôle de serviteur de l'évangile, le prêtre peut devenir signe de la vraie nature de l'Eglise. Serviteur de l'évangile, il est témoin du don de Dieu proposé à tous les hommes : il n'est pas le propagateur d'une idéologie. Ministre auprès des chrétiens et des non-chrétiens, il est serviteur de la liberté des hommes dans la découverte de Jésus-Christ : il n'est pas donneur de directives.

Chacun à leur place, prêtres et laïcs sont ensemble serviteurs de l'évangile de Jésus-Christ et serviteurs des hommes. Quel style de relations fraternelles inventer pour que soit manifestée la richesse d'un évangile qui n'est pas à « mesure humaine » ? Quels sont la place et le rôle des laïcs et des prêtres dans le service politique de l'homme aujourd'hui ? Bien des questions restent ouvertes que seule l'expérience et la réflexion communes permettront d'éclairer au jour le jour.

## Conclusion :

# Mission de l'Eglise dans la cité

Un jour, un responsable du parti, avec qui nous sommes en dialogue et en amitié depuis des années, nous interroge (non pas pour tendre un piège mais parce que cela correspondait pour lui à une question vraie) :

« Le parti est au pouvoir dans la ville depuis plus de vingt ans, il sait où il va, il sait ce qu'il veut faire ici. Vous, on entend peu parler de vous. Et pourtant l'évangélisation doit être importante pour vous. Comment voulez-vous évangéliser cette ville ? ».

La question est vraie ; nous-mêmes, nous nous demandons souvent : dans une cité gouvernée par le parti communiste et où son empreinte est si forte, qu'est-ce qu'un projet global d'évangélisation ?

Au delà du prosélytisme et des tentatives d'annexion ou de récupération, voici quelques points de repère qui nous apparaissent actuellement :

— Bien sûr, d'abord, la *présence* des chrétiens, prêtres et laïcs, à la vie collective, dans un esprit loyal de service et dans une franche acceptation de la laïcité.

— L'existence aussi de chrétiens engagés qui se construisent progressivement dans la foi en Jésus-Christ. L'itinéraire est bien connu des chrétiens que l'expérience politique conduit à l'athéisme ; et le dernier livre d'Antoine CASANOVA : (« Vatican II et l'évolution de l'Eglise ») voit dans le travail de Vatican II et l'effort des chrétiens d'aujourd'hui un bricolage des vieux matériaux évangéliques : comme des pierres tirées d'un vieil édifice, phrases et mots de l'évangile sont bricolés pour être réemployés et pouvoir être utilisés aujourd'hui dans les combats de la libération de l'homme. S'agit-il d'une amitié avec Jésus-Christ vécue d'une manière nouvelle ? La seule réponse possible à cette question fondamentale est celle d'une évangélisation qui passe par des chrétiens vivant dans leur chair *l'expérience de Jésus-Christ ressuscité*.

— Partageant le combat politique avec

des hommes athées, le chrétien devient partie prenante également de *la recherche des hommes et de leurs questions*. Je m'étonnais de voir l'intérêt qu'un couple de professeurs communistes prenait à expliquer PASCAL à leurs élèves. Voici leur réponse :

« Qu'ils croient en Dieu ou non, peu importe ; mais qu'ils réfléchissent sur le sens de leur vie. Qu'ils s'engluent dans la société de consommation, ou qu'ils soient happés par l'activisme militant, c'est bien ce que dénonçait Pascal sous le nom du divertissement qui dispense de s'interroger sur l'homme, sur le sens de son action et de sa vie ».

S'interroger sur l'homme, l'action politique, au sens le plus large de combat pour l'homme, est un terrain privilégié d'une expérience spirituelle lorsqu'elle est vécue comme une expérience humaine globale. Lorsqu'il n'est pas tronqué arbitrairement (par exemple par une idéologie réductrice), lorsqu'il n'est pas coupé de la rencontre des personnes qu'il veut servir, le combat politique, qui est service de l'homme, met l'homme en face de lui-même : l'homme impliqué dans toutes ses relations avec les autres hommes et avec les femmes, avec les enfants, les jeunes et les vieux, avec la masse comme avec les militants. Dans le travail, dans la famille, dans les diverses organisations, l'homme est affronté aux événements de la vie, événements prévisibles ou imprévus, événements aussi divers que l'amour, la souffrance, la réussite, l'échec, la mort, etc... Multiples sont les événements qui

interpellent ensemble chrétiens ou incroyants, qui les provoquent à chercher ensemble.

N'est-ce pas ce chemin d'une pauvreté radicale, dans le partage et dans la foi, qu'il faut parcourir en se questionnant ensemble, pour qu'un jour l'homme com-

muniste puisse, lui aussi et en toute liberté, se poser la question de Dieu sans avoir à renier ce qu'il y a de plus noble dans ses aspirations de communiste. En attendant, les uns et les autres sont appelés à d'incessants dépassements dans la compréhension de l'homme et de Dieu.

# Exprimer notre Foi et construire l'Eglise dans la vie des hommes

---

P.K. présente les grandes lignes de la réalité suivant deux axes : un monde ouvrier, une commune ouvrière. Puis il retrace brièvement la recherche de cette équipe, notamment ce qu'a représenté :

- La mise sur pied de « la boucle » (le positif de cet effort et les limites sur lesquelles il est venu buter).
- La recherche de relations simples et naturelles avec les gens.
- La conversion du regard entraînée par le travail à mi-temps puis à temps complet.
- La nécessité d'aborder maintenant un certain nombre de questions de fond qui sont au cœur de ce qu'on a à dire et à signifier : par exemple qu'est-ce que vivre en chrétien dans une commune marxiste ? L'équipe sent le besoin de franchir une nouvelle étape : celle d'une compréhension plus profonde de la foi en prise avec les réalités humaines du secteur.

L'organisation institutionnelle doit être au service de ce discernement de la foi pour une meilleure proposition de la foi à tous les niveaux.

## **Ce qui nous anime aujourd'hui**

*Q/* Tu as été très réticent pour accepter cette intervention : peux-tu nous en donner les motifs et surtout nous dire dans quel esprit tu intervien ?

*R/* Il y a un danger réel à nous mettre en vitrine, à faire de nous l'équipe pilote, alors que nous ne sommes qu'au début d'une recherche. Certains voudraient déjà cueillir les fruits quand l'arbre n'est pas encore en fleurs. Par contre nous pouvons dire l'intention qui nous anime, qui nous pousse en avant parce que nous sentons plus ou moins confusément qu'elle est au cœur de notre responsabilité sacerdotale.

Q/ Précisément, comment comprenez-vous l'essentiel de votre responsabilité sacerdotale dans ce coin de banlieue, où la situez-vous au plus profond ?

R/ Nous en avons parlé à la dernière réunion d'équipe. Notre responsabilité nous apparaît fondamentalement de l'ordre de la foi : faire que la foi soit vivable et proposable pour ceux qui vivent la réalité de ce secteur. Pour ce faire nous sommes amenés à ressaisir la foi au plus profond des réalités humaines. Sinon que proposons-nous ? Sinon comment aider à une possible expression de la foi au cœur de ces réalités, expression qui ne sente ni le verbiage, ni le plaqué trop facile ?

Cette responsabilité nous semble avoir deux pôles indissociables :

Nous sommes d'abord **RESPONSABLES D'UNE FOI QUI SE VIT ICI ET AUJOURD'HUI**.

Pourquoi ici et aujourd'hui ? Parce qu'il n'est pas question pour nous d'annoncer une autre foi que celle qui est la *foi possible*, bien enracinée dans ce qui fait la vie concrète des gens, leurs problèmes, leurs difficultés, leurs liens sociaux... Or trop souvent la foi, telle que l'Eglise l'exprime et propose d'en vivre, est loin d'avoir assimilé tout ce qui est appel des hommes, d'où qu'ils soient et quelle que soit leur manière de vivre.

Q/ Responsables d'une foi qui se vit ici et aujourd'hui, qu'est-ce que cela représente comme exigences ?

R/ Cela représente une *conversion fondamentale* du ministre. On ne pourra être

missionnaire que dans la mesure où la première conversion à faire est la nôtre. Il ne s'agit pas d'une conversion au niveau d'une adhésion intellectuelle à Jésus-Christ, il s'agit d'une conversion au niveau du vécu dans un conditionnement semblable à ceux pour qui on est missionnaire.

● Cette conversion est d'abord *exigence d'enracinement* dans la condition de vie des gens. Nous n'avons pas à leur proposer une autre foi que celle qui est capable de transformer, d'irradier leur vie telle qu'elle est. Aussi n'avons-nous pas à nous mettre hors de cette réalité. Il nous faut en vivre, personnellement, s'y compromettre dans des conditions semblables à celles des gens.

● Cette conversion est aussi et en même temps *exigence de compréhension et d'expression de notre foi*. Cette expression est difficile. L'un de nous disait : « tant qu'il s'agit de parler de la foi, on se sent malgré tout assez à l'aise. Mais à partir du moment où on partage la vie des gens, on sent bien que dans nos expressions d'hier, il y avait tout compte fait pas mal de baratin. Elles n'avaient pas d'incidence vraie pour une conversion réelle des gens ».

On monnaie trop souvent de la théologie vulgarisée, mais on n'arrive pas à dire ce que c'est qu'être en relation vivante et vraie à Jésus-Christ dans une vie de travail. Dès qu'on tente cet effort, on se rend compte combien on est court : on ne sait pas.

Ces deux exigences ne sont pas juxta-

posées, mais liées intimement. On ne peut choisir l'une et laisser tomber l'autre. Elles sont à prendre ensemble. Comment discerner, comprendre et proposer une fois possible si l'on n'est pas enraciné dans ce qui fait la vie concrète des gens ? Mais ce discernement, cette compréhension et cette proposition de la foi ne sont pas donnés automatiquement par l'enracinement : ils exigent un effort qui est au cœur de notre ministère.

Q/ Tu avais annoncé un second pôle de votre responsabilité, indissociable de ce premier dont tu viens de parler ?

R/ Ce deuxième versant nous le formulons ainsi : Nous sommes *RESPONSABLES D'UNE FOI QUI N'EST VIVABLE QUE COLLECTIVEMENT*.

Derrière ces mots, il y a la conviction que l'Eglise universelle est indispensable à cette recherche de la foi, de même que cette recherche de la foi est vitale pour l'Eglise.

La foi n'est possible que dans une aventure collective. Elle est recherche de l'Eglise tout entière. C'est ce dont l'Eglise est responsable, ce qu'elle a à faire grandir, à faire venir à sa pleine dimension.

Le rôle de l'Eglise est d'être lieu et support d'une recherche de foi, à tous les niveaux. Sa tâche fondamentale est de « permettre la foi », c'est-à-dire d'en permettre collectivement l'expression et l'élaboration. Si, à la base, cette recherche n'est pas vécue, l'Eglise n'est plus qu'un « machin », un « bidulle », « une organisation ».

Ce rôle doit de manière visible apparaître comme premier. Or il se trouve qu'on hérite encore d'un tas d'affaires, de tout un fatras de mentalités et d'attitudes, de manières de voir et de faire qui ne permettent pas à l'Eglise de jouer ce rôle de support collectif d'une recherche de foi.

Notre responsabilité sacerdotale est ici fortement engagée. Nous sommes responsables du visage que l'Eglise présente d'elle-même. Comment faire pour qu'elle apparaisse d'emblée comme le lieu possible d'une recherche de la foi ? Il faudrait qu'à toutes les étapes la foi puisse se chercher et s'exprimer, même à un niveau tout simple, très embryonnaire.

Q/ Dans le concret comment mettre en œuvre une telle responsabilité sacerdotale ?

R/ Il faudrait que les gens puissent se rassembler sur les problèmes humains qui les concernent dans un lien plus ou moins tendu vers la réalité Eglise. Qu'ils puissent à partir de là s'exprimer sur le fondamental de leur vie. Il y a à promouvoir quelque chose qui permette aux gens de se rassembler sur le sérieux de leur existence concrète. C'est là une amorce de leur vie en Eglise. Si l'Eglise est le lieu où s'élabore, s'exprime, s'enrichit, s'échange la foi pour nous-mêmes et pour ceux dont on partage la vie, toutes les rencontres qui permettent un échange, c'est déjà l'Eglise. Tout rassemblement de gens concernés par les mêmes choses, qui veulent en parler et qui est en même temps une occasion d'exprimer quelque

chose qui pourrait être la foi, c'est l'Eglise.

Q/ Peux-tu donner quelques exemples précis en ce sens, car bien des gens se rassemblent qui ont des points communs : est-ce l'Eglise pour autant ?

R/ Le ciné-club bien sûr ce n'est pas l'Eglise bien qu'il rassemble des gens qui ont des points communs. Par contre des jeunes foyers qui ne sont pas rébarbatifs à se dire : « Qu'est-ce que les chrétiens ont dans le carafon ?... Qu'est-ce qu'ils veulent dire, qu'est-ce qu'ils mettent sous les mots quand ils se disent chrétiens par rapport à Appollo XI, à la réalité de cette banlieue, aux questions de l'existence du travail ? »... c'est l'Eglise. Il ne s'agit pas de préparer à un sacrement, mais bien plus de permettre aux gens de s'interroger ensemble et de façon libre : la foi veut-elle dire quelque chose dans la vie ? Il faut leur offrir la possibilité d'entrer dans un cheminement qui ne soit pas seulement la possibilité de faire un geste sacramentel ; leur offrir un lieu où ils peuvent au moins échanger sur la possibilité d'une signification de la foi. Et cela au sein des multiples communautés humaines. L'Eglise n'existera qu'à cette condition : elle se fait au niveau de ce partage.

Q/ Cette recherche n'est-elle pas déjà entreprise sous des modalités diverses par toute une partie de l'Eglise : l'A.C.O., les P.O., les groupes plus ou moins informels de l'Eglise dite souterraine ?

R/ Précisément il paraît urgent de faire le lien entre deux visages d'Eglise. Il y a

l'Eglise un peu souterraine, ou au moins parallèle, en prise avec les réalités humaines concrètes de l'existence : l'Eglise des mouvements d'action catholique, des P.O., ... Et puis il y a l'Eglise qui « locale-ment bat pavillon », qui distribue et consomme des sacrements, sans vraiment intégrer ce qui fait le fond de la vie des gens.

Il est nécessaire aujourd'hui d'unir dans une même réalité un visage publique, visible de l'Eglise et une recherche de foi menée à partir des situations humaines. Jusqu'à présent on a trop dissocié les deux visages : soit que des ministres différents se soient vus confier des tâches différentes, soit que les mêmes ministres fassent coexister en eux-mêmes, plus ou moins pacifiquement, deux registres ecclésiaux parallèles. C'est tout le problème Mission-Paroisse.

L'effort de l'équipe voudrait unifier dans un même visage une Eglise visible localement et une possible recherche de foi à partir du vécu. La visibilité de l'Eglise ici et aujourd'hui ne peut pas en effet se faire indépendamment des problèmes des hommes aux prises avec leur situation concrète. C'est pourquoi nous cherchons à nous engager aussi loin que possible dans un partage de vie et cherchons en même temps à assurer une certaine visibilité de l'Eglise qui soit au service du lien entre l'expression et le vécu de la foi.

En ce domaine il n'y a pas de modèle tout fait pour le regroupement ecclésial local, il faut inventer une Eglise visible qui soit expression des problèmes hu-

mains des gens de ce secteur. Les normes de l'organisation ecclésiale ne sont pas préétablies, elles se dégagent de la pro-

position et de l'expression de la foi dans un lieu particulier. Elles doivent permettre un cheminement viable et significatif.

# Espérance humaine et foi en Jésus-Christ

---

Parler de l'Espérance des hommes du monde ouvrier, ou de leurs questions me paraît prétentieux et spontanément je me méfie de tous ceux qui s'engagent sur cette voie.

Aussi je me contenterai, puisque cela me fut demandé, de dire comment j'interprète, comment je traduis ce que je vis avec les copains. J'essaierai de dire ce que je suis, c'est donc avec tout le relatif d'un témoignage que cela doit être reçu.

## L'importance du politique

Il me semble qu'un des derniers papes a dit que « le politique était le lieu de la plus grande charité ». Je ne sais les justifications qu'il donnait de son affirmation, mais je souscris à cette dernière car c'est bien dans le politique que doivent se respecter, s'organiser, se coordonner tous les besoins des hommes : familiaux, culturels, économiques, etc... j'en fais l'expérience quotidienne et les vieux thèmes éculés de l'apolitisme ne font pas long feu quand on est obligé de défendre son

bout de gras et de gagner son pain à la sueur de son front au prix d'un travail chichement payé.

## Comment j'ai vu réagir les copains sur ce terrain politique ces derniers mois

- a) Les discours de de Gaulle avaient un certain impact dans la conscience de beaucoup ; à la limite, avec de Gaulle, on entraînait dans la mythologie.
- b) Je ne connais pas un gars qui se soit senti concerné par la déclaration politique générale de l'actuel premier ministre quant à la nouvelle société qu'il veut bâtir pour les Français, pour quoi ? Parce que les travailleurs n'acceptent pas de recevoir des leçons de moralité des tenants d'un régime d'exploiteurs où la seule morale c'est la morale du plus fort, et du profit. Combien de fois j'ai entendu dire : « la morale capitaliste c'est la morale des curés : faites ce que je dis, ne faites pas ce que je fais ».

c) Par contre je connais beaucoup de camarades qui se sont sentis concernés par la campagne électorale de Jacques Duclos qui pendant trois semaines s'est uniquement contenté de parler à l'affectivité des masses exploitées et frustrées. Le langage de ce leader politique était comme une reconnaissance de l'existence du monde ouvrier. Le jugement qu'à titre personnel je porte sur ce style de campagne électorale importe peu. Je constate qu'une grande partie du peuple s'y retrouve parce que là, sans doute, il reconnaît ses questions. Et j'ai maintes fois constaté lorsque la télé nous introduit dans les débats parlementaires, que seuls les élus communistes savent parler des besoins précis et de la situation du travailleur en usine et au chantier ou des vieux des quartiers populaires. Dans leur projet politique, l'homme de la rue, le travailleur, la travailleuse retrouvent leurs dimensions d'homme, retrouvent leur existence.

## **Le politique et l'Eglise**

### **Le politique et la conscience ouvrière**

Le politique m'intéresse fort. Je m'interroge sur la manière dont les chrétiens, l'Eglise et nous prêtres, nous répondons aux besoins des hommes sur ce terrain. C'est un sujet sur lequel nous n'avons pas beaucoup réfléchi, il n'est pas plus tabou que les autres, il nous faudra bien un jour répondre aux questions qu'il nous pose,

non seulement en théorie, mais aussi en situation. Le politique m'intéresse fort, mais je ne suis inscrit à aucun parti ; par contre, je suis militant syndicaliste C.G.T. et depuis 18 mois j'ai des responsabilités à la base, comme délégué du personnel et comme secrétaire syndical adjoint.

La pauvreté des effectifs syndicaux est effarante. Le taux moyen de syndicalisation se situe aux environs de 10 %. Il peut être pris comme révélateur du degré de conscience, donc de dignité de la classe ouvrière. Pour ma part, si parfois je ne récuse pas cette interprétation, je la prendrais plutôt comme le signe révélateur du poids de la lutte, des contraintes, des pressions et répressions que font peser les patrons sur le mouvement ouvrier. Chacun sait que cela coûte fort cher d'accepter des responsabilités syndicales. Toute action syndicale est entravée, combattue, souvent avec de puissants moyens intelligemment employés. La lutte est inégale, la disproportion des moyens effarante, jusqu'au jour où une vague de fond rassemble la multitude des écrasés contre la poignée des tenants du pouvoir, comme en mai-juin 68. Même si l'on considère le printemps 68 comme une révolution avortée, cela demeure, après le printemps 36, un des grands moments du mouvement ouvrier français. Pour ma part, dans mon entreprise de 1 000 ouvriers employés, j'ai été frappé de voir, alors que la vie syndicale était moribonde, comment il y a des réveils subits qui traduisent des aspirations fondamentales.

Dans cette période, j'ai rencontré des hommes libres. L'ouvrier qualifié, l'em-

ployé de bureau, le manoeuvre voulaient faire quelque chose, être au service de l'ensemble. Dans un moment difficile pour eux et leur famille ils étaient capables de s'engager pour que la collectivité ouvrière y trouve son compte.

J'ai vécu des jours où l'on avait l'impression de paradis retrouvé, où tout était permis parce que l'on savait, ou l'on croyait que personne n'userait de cette liberté contre son copain ; la pesanteur, le carcan des conditions de travail avaient disparu. Nous étions là dans l'unité, échaffaudant des perspectives d'avenir, attendant trois semaines avant que la direction accepte d'engager des négociations.

Je relie cette expérience du climat psychologique de la grève à ce que j'expérimente chaque année lorsque je vais à la fête de l'Humanité, dans cette atmosphère de kermesse mi-commerciale mi-idéologique ; je retrouve une humanité en quête de fraternité universelle où, pour une journée, puisqu'on a franchi l'enceinte de la fête, toute discrimination, tout racisme est aboli, la lutte de classe est terminée, les antagonismes sont vaincus. Ce sont des frères qui sont là. Une sorte de communion mystique dans la possibilité d'un bonheur terrestre qui pourrait être pour le lendemain matin. C'est prodigieusement merveilleux, en même temps que prodigieusement décevant.

Le monde ouvrier qui est le mien, que je connais et qui me façonne, celui avec qui je vis, au-delà de ses comportements superficiels, me semble aspirer à la fra-

ternité comme à un but. Il rêve d'unité comme moyen pour y parvenir. Il veut la paix, qui est indissociable de cette fraternité universelle. Mais ces aspirations, ces désirs immenses et généreux n'arrivent pas à lui forger une conscience forte, parce qu'il voit tout ce qu'il subit : les contraintes quotidiennes viennent dénoncer toutes ces aspirations, les ridiculiser, et l'expérience qu'il fait de cette fraternité, de cette liberté, est tellement réduite, qu'il ne peut y reconnaître le visage de ce qu'il a entr'aperçu dans ses rêves.

Je reviens d'un voyage en République Démocratique Allemande. J'étais le seul non communiste de la délégation, nous étions tous des militants de base. Il fallait voir quel stimulant, quel tonique ce voyage fut pour tous en particulier pour mes camarades, parce qu'ils voyaient, ils touchaient du doigt les bases d'un Etat socialiste alors qu'ils en sont réduits aux rêves.

### **Les contraintes de la société capitaliste**

J'expérimente que les espérances les plus fondamentales de l'homme sont refoulées, ne se disent pas souvent, ne s'expriment que dans des moments privilégiés de libération : une grève, une fête de l'Huma, etc... parce que l'ouvrier est un homme muselé, un homme esclave et exploité.

Pour le travailleur il n'y a pas de liberté ; son embauche, ses conditions de travail, son salaire, sa promotion

s'inscrivent dans un climat de lutte de classes. Ce qui le protège a été arraché par la force, et la portée de cette protection est constamment réduite par ceux qui détiennent le pouvoir.

C'est dans ce contexte que l'on se rend compte du ridicule des voix patronales et parfois ecclésiastiques qui réclament lors des mouvements de grève la liberté du travail.

Les camarades de travail, qui veulent une promotion professionnelle et accéder aux responsabilités dans le cadre de la société, sont obligés d'abdiquer. La promotion se paye d'une dépersonnalisation, car on est contraint d'adopter les comportements du camp patronal.

### **Des hommes marqués par la déception et la révolte**

Les hommes que je vois, les copains avec qui je suis lié d'amitié, m'apparaissent tels que je les déchiffre : comme des hommes exploités, méprisés, des outils de production. Certains n'en n'ont pas conscience, ils sont entrés dans le système et tirent profit au maximum des compensations que l'on ne manque pas de leur proposer. D'autres sont conscients, mais ils ont abdiqué trouvant dans cette abdication un refuge et une tranquillité, d'autant plus qu'il y a de multiples manières de se donner sur ce chapitre une bonne conscience. D'autres sont lucides, conscients, ils luttent avec un courage étonnant, une persévérance mêlée de scepti-

cisme. L'espérance humaine des lendemains qui chantent est parfois renvoyée à la fin des temps, mais on bagarre, parce qu'il n'y a pas d'autre issue.

Chez la plupart, il me semble découvrir la révolte, la déception, révolte contre ceux qui possèdent et jouissent de tout, contre la société qui permet ces injustices, ces discriminations, qui honore l'argent et méprise le travail.

Révolte et mépris de l'Eglise qui apparaît uniquement comme puissance morale, morale qu'on leur a enseignée, mais dont ils découvrent qu'elle protège le plus fort contre le plus petit ; qu'elle défend celui qui possède contre celui qui n'a rien ; qu'elle donne les honneurs à celui qui brille, mais ignore, méprise et refuse l'existence à celui qui subit le poids du travail obscur et quotidien.

Je découvre aussi révolte et déception devant le socialisme entr'aperçu brièvement comme une possibilité d'en sortir, de faire une terre plus humaine, mais qui s'enlise et se sclérose, apparaissant, dans telle ou telle situation, incapable d'assumer le risque de l'aventure et de mener à son terme l'Espérance des hommes. Et dans ce domaine, comme dans d'autres, les réussites ont moins de retentissement dans la conscience des simples, que les échecs.

Je découvre des hommes sceptiques, car ne sachant plus à quoi raccrocher leur révolte afin de la transformer en Espérance.

On peut taxer mon témoignage de subjectif. Mais je crois qu'il en est toujours

ainsi. Je ne prétends pas faire une analyse ayant toute la rigueur scientifique, mais je n'ai pas « rêvé » les observations qui me permettent de dire ce que je dis.

## Je suis un homme révolté

En décrivant comment je « lis » les hommes que je rencontre, je me décris moi-même très certainement. Car c'est vrai que je me repère comme un homme révolté ; révolté contre une société qui fait de moi comme de mes compagnons de travail un outil de production que l'on tâche d'entretenir, autrement dit un robot. Comme compensation, on fait de moi un consommateur, et chaque jour, par la publicité : affiches, journaux, radio, télé, vitrines, je suis invité à consommer plus, car c'est là, me dit-on, que je trouverai le bonheur. Ainsi le cercle est bouclé : « produis davantage — tu consommeras plus — tu seras plus heureux ».

Cette révolte ne date pas de mon entrée à l'usine il y a 3 ans ; elle s'enracine dans un lointain passé où je suis apparenté avec tous ceux dont je partage la vie quotidienne ; mais il est certain que depuis 3 ans très particulièrement, cette révolte a dépouillé ma Foi. L'enveloppe de la religion, de la morale même, a été sérieusement décapée et il me faut me défendre contre le rêve d'une Foi toute nue qui, je le sais, ne pourrait plus vivre.

## Et cependant prêtre de l'Eglise catholique

Ma révolte que je sais être celle de mes frères, qu'ils en aient conscience ou non, m'oblige à penser et inventer de nouveaux rapports de Foi avec la personne du Christ, avec l'Eglise.

Avec l'Eglise que je dis être prêt à combattre si elle est nuisible à l'homme dans ses combats terrestres, et je crois que cela lui arrive quand elle formule une morale bourgeoise qui tend à faire de l'homme un être soumis ; cette morale n'a rien à voir avec la morale de l'Evangile. Avec l'Eglise, dont j'affirme aussi être membre et chargé par elle d'un ministère, qui me semble consister d'abord à partager la vie des exploités afin de pouvoir témoigner de l'Espérance au plus creux de la révolte et du scepticisme car je crois bien que c'est là la mission de l'Eglise. Avec l'Eglise pour qu'elle soit une question à l'homme aussi bien dans ses succès pour lui demander où cela le mène, comme dans ses révoltes et ses désespoirs pour lui proposer comme un au-delà de lui-même qui est tout de même sa véritable destinée, lui proposer un ailleurs pour lequel il est fait, sans que cela soit une évasion de sa propre identité, de ce qu'il saisit de son expérience.

Je crois plus fermement que jamais que le Royaume de Dieu dont nous devons être les témoins ne peut faire l'économie des espérances terrestres, non par tactique, mais parce que ces espérances font partie du Royaume. Mais par ailleurs, ces espérances humaines, nous ne pou-

vons les identifier au Royaume, sans quoi nous le trahirions tout autant.

Comment réaliser cela dans nos vies ?

Je n'ai pas de recette. Je ne sais pas comment l'Eglise doit faire et je pense que nul ne le sait, pas plus les évêques que le pape. Mais que c'est tous ensemble que nous devons chercher. Dans une fidélité de chaque jour à *Jésus-Christ* qui nous a donné le salut en prenant notre humanité et en triomphant de la mort, et *aux hommes*, particulièrement à ceux qui ne sont pas reconnus comme hommes dans la situation qui leur est faite et qui cherchent, à travers leur révolte et leur espérance, leur véritable identité.

Avec Jésus-Christ qui est le seul salut ayant assumé toute la vie humaine pour l'amener à son terme en lui faisant franchir la barrière de la mort : situant l'homme dans l'ailleurs pour lequel il est fait. Et pour moi, soit dit en passant, c'est cela très particulièrement le contenu de l'Eucharistie que je célèbre.

En *conclusion*, qu'est-ce que j'attends de l'Eglise : qu'elle dise tout fort ce que j'essaie de vivre. Qu'elle se situe à ce niveau où vivent les hommes, que ce soit le prolétaire du pays développé ou les affamés du Tiers Monde. Et non pas dans un au delà qui n'a rien d'un au delà de

la Foi, mais qui est trop souvent sociologique. Je pense que c'est nuire à l'homme que de lui proposer la démocratie chrétienne quand il crie sa révolte et sa misère.

Pour moi, la distance qui sépare l'Eglise des hommes d'aujourd'hui est symbolisée par le fait que le pape sort du Vatican quand l'homme s'en va mettre le pied sur la lune.

Que nos évêques acceptent de ne pas avoir de permission à nous donner, mais qu'avec nous, à leur place, ils participent à notre recherche, tentent de donner une réponse aux questions des hommes, car notre recherche n'est pas une recherche individuelle ou privée. Baptisés, membres du peuple de Dieu, ordonnés à un ministère, les questions qui me sont posées sont posées à l'Eglise, les réponses que je tente de donner doivent être des réponses d'Eglise. Toute la Foi est engagée dans cette démarche.

Et parce que la Foi en l'Eglise, au salut de Jésus-Christ, concerne tout l'homme et tous les hommes, nos questions, nos recherches, nos éléments de réponse doivent nécessairement être confrontés avec les recherches qui se situent dans d'autres réalités où d'autres hommes sont concernés.

# Travail, Eucharistie : deux moments d'une même action

---

Ce qui fait l'Eglise, c'est la communion de vie des croyants. C'est-à-dire l'accord profond qu'il y a entre eux sur la manière de vivre aujourd'hui l'évangile. C'est aussi l'accord qui existe entre eux pour partager ce que chacun vit pour le bénéfice, ou mieux « l'Edification » de tous, au sens fort de ce mot.

Avant toute tactique, toute politique fût-elle « pastorale », il y a la vie. Avant la concertation organisée, il y a la communion au même Seigneur, à la même mission.

C'est pour cela que j'ai cru important de participer et de préparer cette assemblée générale. Car elle est l'occasion *unique* pour chacun de nous de témoigner du meilleur de lui-même, sans escamoter les questions restées sans réponse.

Nous n'avons pas accepté d'être prêtres, pour être broyés par des structures, ni pour être condamnés à l'uniformité,

ni pour être transformés en techniciens de l'Apostolat, ni même en purs robots missionnaires.

Hommes parmi les hommes, prêtres parmi les hommes, nous restons convaincus qu'il y a quelque chose d'original à mettre en œuvre. Car, aujourd'hui, comme hier, ce monde que nous aimons passionnément *a besoin* de la révélation de Jésus-Christ.

Il est vrai que le monde d'aujourd'hui ne nous fait pas de cadeau. Il n'a pas besoin d'« inutiles », mais il ne rejette pas ceux qui sont préoccupés du bonheur de l'homme, et de la construction d'une cité plus fraternelle.

Pour le moment, notre foi, notre appartenance à l'Eglise ne veulent peut-être rien dire pour ceux que nous rencontrons. Mais, une question reste posée. Si la réponse ne dépend pas uniquement de nous, il dépend certainement de nous que la question soit mieux posée, en des termes

plus clairs, et par des signes moins équivoques.

Dans la réflexion faite, j'ai essayé de faire le point « sur-ce-que-je-vis », reprenant fidèlement réactions et réflexions notées au cours de ces dernières années. Je ne me suis pas perdu dans la description du boulot lui-même et de son ambiance. J'aurais pu le faire, et elle n'aurait manqué ni de couleurs ni de grisaille. J'ai voulu davantage m'interroger sur le sens profond de ce que j'essaie de vivre.

En cheminant dans cette recherche, j'ai pu honnêtement relever combien je suis redevable à la Mission. Ce que je suis devenu aujourd'hui, je le dois aux différentes équipes de la Mission dont j'ai fait partie. J'y ai souvent plus reçu que je n'y ai moi-même apporté. J'ai appris à être exigeant pour rendre compte de ce que nous vivons ; exigeant pour moi-même, exigeant pour les autres. Mais, au

delà de l'équipe, j'ai rarement senti de la part de l'Eglise les mêmes exigences.

C'est fidèle à cette exigence de rendre compte, que je me suis attelé à ce travail de réflexion. Ce que j'ai à dire ne vous apprendra rien. Mais je reste convaincu que de l'apport de chacun naît et s'approfondit une conscience missionnaire commune, et s'élaborent des attitudes concrètes. De plus, en m'interrogeant, je mesure mieux les *limites* de ce que je vis et combien il est indispensable de communier à ce que d'autres expriment de leur vie.

Je limite volontairement mon intervention à un seul aspect de ma recherche, un aspect qui me paraît résumer l'essentiel de ma vie.

Accueillez-le comme le témoignage fraternel de quelqu'un qui cherche ce-que-veut-dire-être-prêtre en 1969, dans un partage de vie avec des non-croyants, et qui pour cela a besoin du témoignage fraternel de tous.

# Comment arrivons-nous à relier les divers aspects du sacerdoce dans notre vie ?

Voilà une question passionnante. Elle sollicite le bonhomme en chair et en os que je suis, à dire s'il s'y retrouve et « comment ? » dans la vie qui est la sienne.

La vie au boulot est une vie simple. Je n'ai pas de gros problèmes techniques à résoudre. Si je n'oublie pas de mettre mon fenwick en charge le soir, je sais que le lendemain je pourrai rouler jusqu'à 17 heures. Je connais assez la boîte de fond en comble depuis deux ans, pour aller là où on me le demande. Je sais comment m'y prendre pour mettre en place un tour automatique de 16 tonnes, aussi bien que pour vider les poubelles du service, déboucher un égout ou démonter un bureau...

La vie au boulot est dure par sa monotonie. Le lundi on soupire après le vendredi soir ; et en Septembre on commence à rêver aux congés de l'année prochaine.

Les conversations sont simples, comme est simple l'amitié. Parfois ça se complique, mais la vie, le bon sens l'emportent toujours.

Dans l'action syndicale, c'est simple aussi, du moins certains jours. Quand ça se complique : on se rassemble, on discute

et ça s'éclaire. Ça devient simple ; là, le bon sens, l'action l'emportent.

Dans l'Eglise, aujourd'hui, plus rien n'est simple. On complique tout. Il faut des structures nouvelles pour remplacer les anciennes. Il faut des labels. On prononce des oukases. L'annonce de Jésus-Christ est devenue technique d'évangélisation, technique qui a ses spécialistes, qui eux-mêmes sont spécialisés : ceux de la catéchèse, ceux de la pastorale ordinaire, ceux de l'Action catholique spécialisée car dans d'autres cas elle est générale. Loin des rivages de la Galilée, l'Eglise s'avance à grands pas vers l'ère de l'annonce de Jésus-Christ par ordinateur Control data ou I.B.M...

Rien ne paraît simple. Pourtant il reste de simples prêtres qui essaient de se dépatouiller dans ce marais. Alors, sans nullement chercher à faire du simplisme, je me rends compte que la vie au boulot dépouille, purifie, ramène à l'essentiel. Et tout ce qu'il nous est donné de vivre retrouve une saveur d'Évangile, les rivages de Palestine se rapprochent.

...Pour célébrer une fête, un anniversaire, une naissance, un mariage, une voiture neuve, un gain au tiercé, une promotion, l'approche des congés ou un dé-

part en retraite, on achète une bouteille de Ricard et on trinque, on boit ensemble. Tout le service y passe. Nous n'en sommes qu'à la célébration du Ricard ou du Martini, bu à la sauvette pour que le chef ne nous pique pas sur le fait. Mais cela existe. Cet arrosage nous rassemble. Nous célébrons la même joie, le même événement. Luc nous rapporte cette petite phrase qui dicte toute une attitude en X, 7 : « Demeurez dans cette maison, mangeant et buvant ce qu'il y a chez eux ».

J'ai assez exprimé tout au long de cette recherche comment dans ma conscience de prêtre est première l'attention à la vie, combien j'aime la vie et ceux que je rencontre. Sens de l'Amitié, de l'Amour. Ces arrosages au boulot sont un mode de célébration de l'amitié qui nous unit. Et dans cette vie simple et monotone, l'amitié transforme tout. Car elle donne des raisons de vivre et d'espérer.

Le boulot c'est le gagne-pain, c'est le pain, c'est la vie.

L'usine, c'est là qu'on lutte pour gagner son pain, défendre le pain de tous, c'est la vie...

Aussi, gagnant mon pain, luttant pour défendre le pain de tous, prendre le pain et le vin, ce n'est pas « marcher à côté de mes pompes », être déphasé par rapport à ce que je vis, c'est au contraire accomplir une démarche essentielle à l'homme. Tout le sérieux, l'essentiel de la vie de l'homme est résumé, symbolisé là.

Cela m'amène à rendre grâce au Seigneur pour ce que nous vivons. Prêtre, je suis soucieux « de ne laisser per-

dre aucune miette qui tombe de la table ». Qu'il y ait au moins quelqu'un qui rende grâce pour ce qui se vit dans notre usine sachant que c'est ainsi un écho vital de la classe ouvrière qui est présent dans l'Eucharistie.

En rassemblant ce qui se vit, je n'ai pas d'autre intention que de préparer le pain de l'Eucharistie. Car pourrait-il avoir un goût de Dieu s'il n'était chargé d'aucune signification humaine, s'il n'avait rien à voir avec notre vie d'homme, avec nos recherches d'unité et nos attitudes d'hommes ? Par exemple, avant de participer à un congrès du syndicat, à l'union locale, il ne me paraît pas inutile et déplacé de présenter notre vie, nos luttes, nos aspirations...

Les jours ne se ressemblent pas ! Aussi est-il des jours où le pain que j'ai à présenter n'est pas bien épais, pas très levé, mais c'est le pain que j'ai pétri ce jour-là, aussi, honnêtement, je ne présente que cela.

Parfois ce pain a un goût amer. Car en le gagnant nous nous sommes disputés, opposés, voire même divisés. Il y a des jours où je voudrais fuir tellement l'atmosphère est viciée par l'égoïsme, la niaiserie, le racisme. L'intercession pour nos péchés prend alors la place de l'action de grâce.

Ce pain a souvent une saveur de liberté, de libération, comme au soir de certaines grèves terminées dans l'unité. Je crois qu'il est dit dans la bible : « La Vérité vous rendra libres ». Dans un monde aliéné, il est bon de se sentir libéré par la Foi au Christ, de voir se briser les chaînes, de

rencontrer des hommes libres, des hommes bons. Rendre grâce parce que le Christ nous libère, nous désaliène. C'est le moment de célébrer la Pâque, et de

prendre une plus juste mesure de ce que nous devons mettre en œuvre pour que l'humanité entière soit libérée de ses chaînes.

## **Eucharistie, "prototype" du rassemblement en Jésus-Christ.**

## **Eucharistie, type nouveau de communion proposé aux hommes**

En mai-juin 1968, pendant l'occupation de l'usine, la communauté d'esprit et de lutte était telle que j'aurais aimé prendre du pain et du vin et célébrer cette communion.

« Le repas est prêt, mais les invités ne le sont pas ».

Célébrer l'Eucharistie, quelles que soient les circonstances de la célébration, est le rappel permanent de l'annonce à faire, du corps à rassembler, de l'amitié à pousser jusqu'à ce qu'elle devienne amour et communion.

Ma conscience de prêtre, que je sois au boulot, ou plus directement à célébrer l'Eucharistie, reste sur la même longueur d'onde. Il n'y a pas de déséquilibre ; ce sont seulement les moments d'une même action.

### **Eucharistie comme actualisation du Mystère du Christ mort et ressuscité**

Un autre aspect qui équilibre ma vie de prêtre au boulot : La dimension pascale de ce qui nous est donné de vivre tous les jours avec plus ou moins d'intensité.

Passage de la mort à la vie.

Passage de l'égoïsme, de la division à l'amour, à l'unité.

Pendant la grande grève de mai-juin 68, j'ai aimé lire et approfondir Ph. II, 1 à 11 (garder dans une vie vécue avec simplicité, l'unité). Cette grève, comme bien d'autres événements qui ont jalonné l'histoire du mouvement ouvrier, a sonné

« l'heure de Vérité » pour chacun, chaque groupe, chaque organisation.

Ce n'est que dans la lutte, la souffrance et même le sang que la classe ouvrière se libère, accédant à de meilleures conditions de vie. Les travailleurs le savent. Certains, les plus conscients l'acceptent et l'assument ; d'autres, par contre, se contentent de subir. N'est-ce pas la loi de la vie que ce passage à travers la souffrance et la mort ? N'est-ce pas aussi la loi de l'amour que de passer par la mort pour accéder à la vie, à la liberté ?

C'est à ce niveau de prise de conscience que me paraît scandaleuse la coupure existant entre la classe ouvrière et l'Eglise.

Prêtre, soucieux de la révélation, du sens de la vie et du sens de l'Histoire, tel qu'il nous est donné dans le Christ Ressuscité, je suis partie prenante de cette Histoire. Et si, pour le moment, il ne m'est pas possible de dire qui est le Seigneur, il me paraît indispensable de célébrer l'Eucharistie, car c'est ainsi affirmer pour tous que le Christ est vivant et qu'il nous propose son alliance d'Amour.

Il ne dépend pas que de moi qu'un jour nous puissions célébrer ensemble la dimension pascale des événements que nous vivons ; et donc que nous puissions nous rassembler pour célébrer l'Eucharistie.

Célébrée seul ou en équipe, l'Eucharistie reste marquée par toute cette tension d'une communauté d'esprit, de luttes, d'une unité qui ne débouche pas encore dans une communion au mystère du

Christ mort ressuscité pour sauver l'Humanité.

Cela nous engage à rechercher comment nous nous exprimons « religieusement » ce que nous vivons ; comment nous en recherchons l'expression avec d'autres chrétiens, pour qu'un jour se fasse la Révélation aux hommes de ce qu'ils vivent personnellement et le sens dernier de l'Histoire qu'ils fabriquent.

Tout ce que je viens d'exprimer n'est pas de mon invention. C'est inspiré et nourri par la « rencontre » sur la route d'Emmaüs (Lc XXIV, 13-35). Tout y est dit, dans la simplicité et la profondeur d'un récit raconté par les témoins de cet événement pascal. Souvent j'y reviens, car cela met pleinement en lumière de quel type doit être la démarche de l'Eglise dans sa rencontre des hommes, si elle veut rendre possible la révélation de Jésus-Christ au cœur même de la vie et des préoccupations des hommes. De l'abattement, du désespoir à l'eucharistie, *en passant* par la lecture de l'Événement par excellence, et la rencontre personnelle et collective de Jésus-Christ ressuscité.

Tout y est, même la joie « Notre cœur était tout brûlant ».

La joie, la joie pascale, semblable à celle de la mère qui vient, dans la souffrance, de donner naissance à un fils.

Je crois que quelque chose manquerait à ce papier, si je ne disais pas ici que je suis un homme heureux, joyeux.

Il m'arrive souvent de « faire la gueule », d'avoir le front plissé, de ruminer, de ne pas avoir envie de parler. Parfois

j'accuse le coup, je ne sais pas bien où j'en suis, où je vais. Je supporte difficilement les contradictions et les mises en cause. Mais cela n'est pas le fond de ma conscience.

Je sais qu'il n'est de joie véritable que celle qui passe par le renoncement à soi-même. La vie au boulot ne m'épargne pas les « emmerdements », les soucis ; il y a des solidarités, des responsabilités qui à certains jours pèsent lourd dans le sac.

Je ne sais pas si ce que je vis, ce que je fais, ce que j'essaie d'être est très utile au monde et à la venue du Royaume. Je pense être utile et non indispensable.

Dans son livre « Pavillon des Cancéreux », l'écrivain soviétique Soljénitsyne écrit :

« Ce n'est pas le niveau de vie qui fait le bonheur des hommes, mais bien la liaison des cœurs,

et notre point de vue sur notre vie. Or l'un et l'autre sont en notre pouvoir, et l'homme est toujours heureux s'il le veut, et personne ne peut l'en empêcher ».

(p. 410)

Fort de tout ce que je me suis permis d'exprimer ici, je souscris totalement à cette assertion.

Pas de joie sans qu'elle ne cherche à s'exprimer. L'Eucharistie, si lourde de signification pour notre monde, est aussi pour moi une fête, celle de la vraie vie. Une fête, car quel que soit mon niveau de conscience au moment où je célèbre, j'y rencontre Jésus-Christ, celui qui est ma raison de vivre, et celui que j'aimerais tant que d'autres puissent *rencontrer*.

# En relation avec des étudiants : une année d'expérience !

---

- Une petite université (6 000 étudiants) qui doit son titre à mai 68.
  - Peu ou pas de conscience étudiante.
  - Les étudiants de l'extérieur (petites villes, campagne) sont désormais majoritaires.
  - Au départ (octobre 68), une aumônerie « classique », c'est-à-dire des locaux, des réunions. Cela au centre de la ville, la Cité (1 000 étudiants) étant à la périphérie. « L'aumônier des étudiants » est perçu comme le « permanent » voire le chapelain des « étudiants catholiques ».
- Deux prêtres (1 MdF, 1 diocésain) sont en contacts fréquents avec des étudiants.

## Une réalité difficile à cerner : analyse sommaire.

**1. Diversité :** Si la démocratisation *réelle* n'existe pas encore, cependant des jeunes d'origines sociales diverses se cô-

toient. Cela ne va pas de soi. Il n'y a pas d'étudiant « type ».

**2. Scolarisation :** Le contrôle continu des connaissances mal compris a accru le bâchetage. Les méthodes d'enseignement n'ont guère évolué.

S'il y a encore des littéraires qui n'ont que 12 heures de cours par semaine, il y a aussi ceux qui en ont 35 (I.U.T.).

Pour les étudiants vivant très immergés dans le contenu de leurs études, les rares points de repère sont les week-ends, les « partiels » ou les « dégagements-détente »... Les changements dans l'organisation des études perturbent plus qu'on ne croit.

**3. Isolement :** Beaucoup sont des déracinés. D'autre part l'université, concrètement telle faculté, représente une masse *anonyme* où ils se sentent fort peu *intégrés*. La vie en cité n'arrange rien. Il y a beaucoup d'isolés.

**4. Insécurité :** Par rapport à l'avenir à court terme (examen) et à la profession (problème des débouchés), mais aussi par rapport au présent dans la mesure où ils ne sont pas « *reconnus* ».

**5. « Revendication » affective intense :** Conséquence de l'anonymat, du fait que les études sont ressenties comme abstraites (« le savoir que je reçois n'est pas opératoire... ce n'est pas ce que je vis »...). L'expression et la communication existant fort peu en face, elles sont recherchées dans des petits groupes dont les motivations sont diverses (même origine géographique ou sociale, études communes, « déagements » ensemble...). Le vrai c'est ce qui est *sent*, ce qui est dit par l'autre qui est en face de moi. Dans un monde sans référence, la parole « personnelle » est souveraine. Ne pouvant se situer intellectuellement (les idéologies multiples sont relativisées), l'action étant difficile dans un monde éclaté, on cherche à se situer dans la relation à l'autre.

**6. « La vie est ailleurs » :** Peu se trouvent dans ce qu'ils font (au moins dans le premier cycle). La « fuite » de l'université est une réalité massive (cf. l'évolution des mouvements étudiants l'année dernière). Cette fuite prend parfois la forme de la polarisation dans le travail.

**7. « Consommation et individualisme » :** La grande machine de l'université n'a guère changé ! Aux espoirs de mai (ici ils n'avaient rien de révolutionnaire) ont succédé la déception, le scepticisme, très concrètement l'individualisme. On se sent

écrasé devant la complexité de l'université et de la société.

La peur de l'embrigadement est une autre raison de cet individualisme.

Une telle situation, même très incomplètement analysée, permet de comprendre qu'il soit difficile de dégager des aspirations communes assez nettes.

*On peut retenir :*

- l'importance de la relation personnelle, de la vie de groupe,
- l'absolutisation fréquente du vécu immédiat, du présent.

## Les chrétiens rencontrés

**1. Pour la majorité d'entre eux** le christianisme est un système de valeurs morales et d'actes religieux même si ce système n'a plus de signification pratique et existentielle. Cette représentation tenace les handicape quand ils cherchent à « se dire » chrétiens aujourd'hui.

**2. « Nous sommes l'Eglise ? » :** Leur éducation dans ce domaine les a peu habitués à dire « je » ou « nous » (sauf quelques militants d'A.C.). L'Eglise, ils en parlent à la troisième personne (elle) quand ils en parlent... Ils ont vécu leur foi comme les adeptes d'une religion où l'on fait ce qu'il « faut faire ». Aujourd'hui, ils se sentent peu liés par ce que dit ou fait l'Eglise. La « vie » change tellement... Dans le climat d'insécurité et d'indifférence on pose encore çà et là quelques actes « religieux » mais l'attente est « ailleurs ».

**3. Une certaine attente :** Cette attente plus ou moins explicite est profonde même si elle peut apparaître comme magique à certains égards. Il s'agit de vivre avec d'autres, de se rencontrer, de s'exprimer, d'être enfin vrai, de se situer.

Dans notre langage, nous traduirions volontiers : l'Eglise (dans le cas précis, des groupes) est vécue comme lieu de réconciliation, de communion. Là aussi, on insiste plus sur l'être ensemble, sur la qualité de la rencontre que sur le « faire ».

- Quelle vie est suscitée par ces rencontres de groupes ?
- Où est la référence à Jésus-Christ dans ce genre d'expérience ? Comment sont-ils l'Eglise ?
- N'y a-t-il pas confusion entre l'expérience chrétienne dont les signes sont clairement manifestés dans l'Evangile et un vague « sentiment religieux » ?

Ces questions sont légitimes, mais on doit les dépasser.

**4. Disponibilité réelle** mais qui a du mal à prendre forme concrète (parfois cependant sur le plan caritatif). L'ère du militant semble dépassée. L'engagement suppose, en effet, un minimum de « certitudes » ou de « convictions », ce qui n'est pas le cas.

Mission est un « mot » qui n'a pas d'impact.

L'expérience d'autrui (ce qu'il vit, ses questions, etc.) est volontiers acceptée, mais toute formulation un peu tranchée

qui sente un tant soit peu la « doctrine » passe mal. Le primat est à l'expérience.

**5. Des jeunes qui ont abandonné toute pratique** ou des « athées » posent souvent des questions que nous qualifions de plus radicales : sur le mal, la souffrance, voire sur l'existence de Dieu aujourd'hui.

Chez les « vieux chrétiens » il y a un contentieux à liquider : institutions et formes d'expressions existantes ne sont pas niées mais sont perçues comme privées de sens.

## Notre « démarche »

A travers des rencontres ou des actions limitées nous essayons de dépasser (en les intégrant !) les petits univers très fractionnés de chacun en créant des *solidarités*.

Entre les institutions et les valeurs existantes de la société et de l'Eglise et le vécu immédiat il y a discordance. La spontanéité, la communication ne peuvent suffire pour interpréter ce que nous vivons.

Après la dissociation du langage de la foi et de la vie (dernières décades) nous sommes pris dans la désintégration de la vie chrétienne. L'interrogation ne porte plus tellement sur le « comment transmettre », mais sur le contenu même de l'existence chrétienne (contenu = attitudes de vie et non pas d'abord doctrine).

L'existence chrétienne n'a plus d'expression (attitudes, action, parole) ou disons que ce qui est identifié par la conscience commune comme signes du chris-

tianisme (les institutions, les sacrements)  
n'a pas de *sens vécu*.

Tant au niveau de l'action que de l'ex-  
pression de la foi dans la prière ou la

réflexion, nous manquons de critères pour  
apprécier ce que nous essayons de vivre.  
Cette existence se veut pourtant chré-  
tienne.

# Monde des hôpitaux, civilisation moderne et vie de Foi

---

*NOTE : Le texte que vous allez lire a été rédigé par une équipe diversifiée de prêtres vivant en milieu hospitalier (général et psychiatrique) les uns prêtres au travail, les autres aumôniers. Il ne souligne que quelques aspects, exprimés en réunion d'équipe, de la rencontre des malades et des hôpitaux. Ce texte ne se suffit pas à lui-même, il n'a pas la prétention d'apprendre quelque chose à ceux qui, comme nous, vivent dans le milieu hospitalier ; il veut être une provocation à la recherche, un appel à mettre en commun notre réflexion. Réagissez à ce texte, plusieurs l'ont déjà fait. Cela ne peut que nous aider les uns et les autres à vivre notre foi dans ce monde qui pose beaucoup de questions à l'homme d'aujourd'hui.*

Dans ce milieu si particulier des hôpitaux, nous sommes une équipe de prêtres qui y vivent des situations diverses. Cette même réalité que nous regardons ensemble, nous l'appréhendons sous des angles assez différents et, de pouvoir confronter en permanence nos points de vue, c'est une ouverture pour notre présence d'Eglise.

Des questions reviennent sans cesse : Qu'est-ce qu'être chrétien dans ce mi-

lieu ? Qu'est-ce qu'être prêtre dans ce milieu ?

Nous n'avons pas à donner ici une réponse. Avouons plutôt que nous sommes en recherche au nom de l'Eglise. Nous nous laissons interpellés dans notre foi et patiemment, avec d'autres, nous cherchons. Ajoutons que des laïcs ont cheminé avec nous et leurs questions sont les nôtres.

## Quelques flashes pour présenter le milieu !

Hier, l'hôpital était œuvre de charité, un hospice, une assistance qui accueillait ou cachait les pauvres réduits à la misère. Des hommes et des femmes s'y dévouaient, répondant à une « vocation ».

Aujourd'hui, c'est un lieu où l'on combat pour la vie, avec des techniques de plus en plus efficaces. L'homme qui y travaille, qu'il soit médecin ou membre du personnel soignant, exerce un métier où le dévouement ne peut plus suppléer à la compétence technique. Les hommes naissent et meurent à l'hôpital pour une grande part et beaucoup y font un séjour plus ou moins long.

500 000 malades sont hospitalisés à l'Assistance Publique (Paris) dans une année : ce qui totalise, pour cette durée, 14 000 000 de journées d'hospitalisation. Un hôpital moyen de 800 lits dans la région parisienne soigne 16 000 malades dans une année.

L'hôpital est un univers très cloisonné, hiérarchisé. Un tas de monde gravite autour du malade, mais l'équipe soignante n'est encore qu'un vœu. La rencontre n'existe pas entre les médecins d'une part et le personnel soignant d'autre part, ou si peu. Et dans ce personnel existe un véritable prolétariat, astreint à des tâches de service, mal rémunéré, mal considéré. Il faudrait ajouter la place importante des gens de couleur à Paris, Antillais en particulier, et le racisme reste à fleur de peau.

L'hôpital d'aujourd'hui est une véritable usine. Le personnel pointe. Mais il a du mal à faire entendre sa voix. S'il revendique pour ses repos ou son salaire, il sait qu'il revendique pour un bien plus précieux : que les malades, dont il a la charge, soient mieux soignés. Mais une grève reste difficile dans les hôpitaux. La division du personnel en services, salles, lui permet mal de se rencontrer. Le groupe des médecins, très séparé du personnel et non solidaire, reste celui d'une profession libérale et bourgeoise, qui pèse de tout son poids sur les structures de l'hôpital. Il demeure une puissance d'argent au service de l'ordre.

Ce sont tous ces éléments conjugués qui expliquent combien est malaisée dans le personnel hospitalier la lutte pour changer sa condition.

Le personnel hospitalier est profondément marqué par le malade qu'il soigne et par l'ambiance dans laquelle il vit. Il n'est pas insensible à la souffrance, à la mort. Ou bien il accepte d'être sans réponse et de cheminer en vivant son métier ; ou bien il se réfugie dans le fatalisme ou l'évasion. Lassitude physique du personnel.

L'ambiance ne favorise pas son épanouissement. Par son métier, il est souvent en marge de la société : horaires, travail le dimanche.

Il se sent souvent mal considéré par les patrons, les médecins qui ne savent pas s'intéresser à son travail, de même que par une administration anonyme.

Il faudrait ajouter que le milieu est

en pleine évolution, évolution due aux progrès de la science, de la technique : la compétence est de plus en plus exigée. Le service et le soin des malades sont devenus un véritable métier.

## La vie hospitalière interpelle l'homme

### Ambiguïté de la profession

La finalité même de la profession (surtout pour ceux qui sont en contact direct avec les malades) met en cause autre chose qu'une classique conscience professionnelle, puisqu'elle implique une relation humaine très étroite, même si elle est brève. Ces professions étaient considérées autrefois comme des « métiers de dévouement », ou « sacerdoces » pour lesquels il n'y avait ni horaire, ni recherche de conditions de travail plus faciles... Le passage d'un statut de ce type à celui d'un métier intégré dans un circuit administratif n'est encore réalisé ni dans les faits, ni dans les mentalités. Pour être généralisables comme le nécessite l'ampleur sans cesse accrue des besoins, il est évident que ces professions, qui tournent autour de l'humain et de la souffrance, doivent pouvoir être accomplies par des gens qui veulent par ailleurs mener une vie normale et avoir des conditions de travail analogues à celles de leurs contemporains ; *elles gardent pourtant un caractère particulier* qu'il faut sans doute arriver à définir, et à maintenir, *si l'on veut que les malades ne soient pas un simple matériau*. Dans l'état actuel des choses,

cette ambiguïté persistante, amplifiée par les carences institutionnelles, explique certainement les difficultés de ces professions à se recruter et à garder un personnel de valeur.

### L'hôpital est le lieu où se signe une civilisation

Si la science a pu vaincre dans nos pays certains fléaux, d'autres se développent aujourd'hui. Il est significatif que les causes de décès qui viennent en tête aujourd'hui sont les maladies cardio-vasculaires, dues pour une bonne part aux tensions, aux conflits qui assaillent l'homme moderne. Il n'y a plus assez de place dans notre monde pour la gratuité, la contemplation, la vraie détente de l'esprit. C'est la loi de la jungle où l'argent est roi.

Autre traduction de ce phénomène : les maladies mentales. Des hommes sont écrasés dans notre société : ils n'arrivent plus à surmonter des conflits affectifs ou familiaux ; d'autres sont rejetés par le monde du travail, car ils ne sont plus rentables. La cité aux dimensions gigantesques n'est plus capable d'assurer le repos et le calme aux gens surmenés par le travail et les transports. Beaucoup de nos contemporains hantent alors les hôpitaux psychiatriques parce qu'ils ne peuvent s'adapter ou qu'ils sont rejetés.

Il nous faut citer aussi l'alcoolisme qui demeure un fléau de notre temps. 42 % du budget de la santé sert à soigner de tels malades. C'est la névrose du pauvre, dit-on. C'est aussi l'inadaptation d'un tas de gens et la traduction de beaucoup de conflits.

Notre civilisation est encore accusée par la présence très nombreuse de frères étrangers malades dans les hôpitaux. Mal logés, mal accueillis, la tuberculose les atteint et ils traînent des mois, des années, dans les hôpitaux. Inadaptés, ils sont victimes d'autres maladies, dites maladies d'adaptation, maladies psychomatiques.

Que deviennent les personnes âgées dans notre monde ? On crée pour elles, loin des cités où elles avaient leurs familles, leurs amis, leurs relations, des hôpitaux dits de « dégagement ». Malades chroniques et vieillards sont ainsi rassemblés dans un univers clos. Ils sont mieux soignés sans doute, mais cette ségrégation les désinsère de la société.

Ces quelques faits signent notre civilisation et nous interpellent. Nous récusons cette société, productrice d'un homme déchet humain, physique, moral et spirituel. Nous récusons aussi toute compromission de l'Eglise avec un tel système, parce que, chaque jour, nous en voyons le prix humain.

### **La technique et l'humain**

L'hôpital est un lieu où la technique croît à grande vitesse et où, en même temps, le malade réclame une personnalisation et la chaleur d'une présence. On ne peut freiner la technique sous prétexte de considérations humanitaires ; nous entrons dans son mouvement.

Entre le malade et le soignant, la technique devient un intermédiaire. Sera-t-elle *un élément de communication ou*

*un écran ? C'est encore, pour nous, l'ambiguïté.*

Un fait le soulignera bien : une malade de 27 ans, professeur de lettres, subitement paralysée de la cage thoracique, fut trachéotomisée et branchée sur un appareil respiratoire pendant plusieurs semaines, en service de réanimation.

Elle écrivit, sur son ardoise, à l'aumônier qui venait souvent la voir : « Il ne s'est peut-être pas passé une heure, de nuit comme de jour, sans que quelqu'un du service n'entre dans ma chambre, ne relève quelques données sur l'appareil enregistreur et ne les transcrive sur le graphique (l'immense graphique qu'elle a toujours eu, face à elle, sur le mur). Techniquement, c'est parfait ! — Mais, si j'ai vu défiler des tas de gens, JE N'AI RENCONTRE PERSONNE, J'ai l'impression d'être « HORS CIRCUIT ».

Et, comme elle devait partir dans un autre service de réanimation, elle ajouta : « Je vais quitter une LUXUEUSE PRISON, sans doute pour une autre luxueuse prison ». Peu de temps après, elle devait se laisser mourir.

La technique doit respecter certains absolus : ainsi, la liberté des personnes jusqu'au droit de mourir en paix. Sur ce point surgissent des conflits entre une technique qui veut mener la vie jusqu'à ses dernières limites et le respect d'une personne qui est en train de mourir.

Un exemple le fera comprendre : C'était une vieille femme qui avait supplié sa fille de ne pas la laisser mourir

là, dans le fond d'une salle de 36 malades, où elle avait déjà vu quelques compagnes finir leur vie. Comme elle semblait vraiment « perdue », sa fille a réussi à joindre le médecin responsable du service et lui a demandé de la reprendre, pour qu'elle meure chez elle. Le médecin lui répondit : « N'y aurait-il qu'une chance sur cent de la sauver, ce serait CRIMINEL de ne pas la tenter ! » — Et cette personne âgée est morte quelques heures plus tard, seule, dans cette salle, sans personne de sa famille auprès d'elle.

Le lendemain encore, dans une chambre de ce service, après une demande et un dialogue identiques, sous la pression du même chantage, Victor, un jeune polonais de 20 ans qu'on s'est acharné à soigner, au prix de quelles souffrances, alors que tout était perdu, est mort, seul.

A travers la multiplicité des actes, le travailleur de la santé doit *rencontrer l'homme*. Il n'y a pas un acte technique et un acte humain posés l'un à côté de l'autre, mais le geste, qui aide et sauve, se fait dans une dimension technique et humaine à la fois.

La technique exige un travail d'équipe. Cela se réalise mal ou rarement ; car, à l'hôpital, ce qui trop souvent semble premier n'est pas le souci de coordonner l'apport propre de chacun, mais de maintenir une hiérarchie verticale, avec tout ce qu'elle comporte de privilèges et ce qu'elle entraîne comme mentalité de classe.

En même temps, le malade est de moins en moins le patient qui subit et accepte.

Il a peur de servir de cobaye. S'il interroge, sa question reste souvent sans réponse.

## Présence aux malades

### Présence d'amitié

L'aumônier d'hôpital est constamment interpellé et choqué dans sa conscience par tout ce qui, dans la vie de l'hôpital et dans le comportement du corps médical ou chirurgical, révèle une dégradation du sens de la personne et du respect de sa liberté.

Au milieu de l'engouement pour « la recherche » dont le matériau — et bien souvent le cobaye — est le malade, devant un acharnement thérapeutique pour le maintien d'une vie qui n'est plus une vie humaine et au prix d'une souffrance, celle du malade, à laquelle on ne prête plus toujours attention, la mission de témoin de ces valeurs qu'on oublie et de prophète est toujours présente à l'esprit de l'aumônier.

Son incapacité à y être fidèle, en face des médecins et de l'administration de l'hôpital, s'il veut garder sa place auprès des malades, est une souffrance.

La rencontre quotidienne, ou quasi quotidienne, avec la mort — 3 décès par jour dans un hôpital moyen de 800 lits — le contact permanent avec la souffrance, ou plutôt avec des hommes, des femmes, des enfants, qui souffrent et vivent dans l'anxiété, le bouscule dans sa foi.

C'est à lui plus facilement — et non pas aux médecins — que, devant le scandale de la souffrance et de la mort, on

pose des questions. Il est sans cesse interrogé, en tant que ministre d'un « Dieu qui permet la souffrance », « qui est trop injuste », « qui me punit », « qui n'a pas répondu à toute les prières qu'on lui a faites », par des gens pour qui *souffrance* et *mort* ne sont pas des problèmes en l'air, mais la réalité d'aujourd'hui au cours de leur vie.

Plus il est agressé par de telles interrogations, plus il se sent pauvre, démuné pour tenter d'y répondre. Il n'a rien à dire ou pas grand'chose. Ce qui lui reste à faire, et par quoi « il dira » tout de même quelque chose, c'est, *par sa présence amicale*, être *témoin* de la proximité, *de l'amitié de Jésus-Christ*, pour tout être qui souffre et qui meurt.

Au cœur de la souffrance et à l'approche de la mort, tous les masques tombent, la comédie est finie : on éprouve alors le besoin d'être vrai, pressentant peut-être plus ou moins consciemment la minute de vérité par laquelle on va passer, et le besoin d'être rejoint dans la vérité de sa vie, et aussi parfois le désir de savoir ce qui est au cœur de la vie de l'autre, du prêtre.

Le malade ne veut pas de théories, de systèmes ; il attend, dans la solitude que crée la maladie, que le prêtre soit un compagnon, un ami, un frère, qui le comprend, le rejoigne, partage et, par là, l'aide à supporter.

C'est manifesté par tous ceux, incroyants ou croyants, avec lesquels on a pu entrer en relation vraie, c'est-à-dire ceux qui ont pu faire disparaître le per-

sonnage « M. l'Aumônier »... « M. le ministre du culte », pour rencontrer un frère humain.

A force de sentir cet appel à la vérité et à l'amitié, et d'essayer d'y répondre, l'aumônier se repose des questions sur *les sacrements* qu'il donne aux chrétiens.

Il éprouve le besoin, ici encore, de se situer dans une relation de compréhension humaine avant de faire un geste rituel.

A l'égard des non-chrétiens, des incroyants, des mal croyants, auprès desquels il a à témoigner de l'amour de Jésus-Christ, il se demande si le jeu de l'amitié partagée, reçue d'un prêtre et donnée à ce prêtre, ne prend pas une valeur « sacramentelle ».

Etre témoin de l'amitié de Jésus-Christ, *en face de la souffrance et de la mort*, cela consiste le plus souvent, comme il l'a fait lui-même, *à se taire*.

Cela demande en même temps de *se faire proche* de ceux qui souffrent et meurent, de se laisser malmener par ce qu'ils endurent et par les questions qui les assaillent.

#### **A la recherche d'une nouvelle dimension de la charité**

Dans ce monde le chrétien n'est pas reconnu par son dévouement, sa charité. Des non-chrétiens exercent le même métier, avec les mêmes qualités, la même conscience professionnelle.

Ce travail auprès des malades, qui est la raison d'être principale de l'hôpital, a

été vu longtemps comme un exercice de charité, en ce sens que la charité consistait essentiellement à soigner les personnes souffrantes considérées individuellement. Mais les conditions actuelles de ce travail, en référence avec la société dans laquelle nous sommes insérés, nous ont ouverts à d'autres perspectives. Nous ne pouvons plus nous contenter d'être charitables, du moins de la même manière. Pour que l'homme soit reconnu dans ses droits et sa dignité, l'homme malade comme celui qui le soigne, cette idée s'est imposée à nous qu'il fallait nous engager dans une dimension collective, politique, et, en essayant de le réaliser, nous pensons que nous sommes du Christ, dans une plus authentique charité.

*Devant la souffrance et la mort* nous sommes interpellés. Non seulement nous, mais, plus ou moins, tous ceux qui passent par l'hôpital. Comme nous l'avons signalé particulièrement dans le témoignage du prêtre aumônier, c'est la question de Dieu qui est posée, le sens de la vie humaine, la signification du message de l'Évangile pour les hommes de notre temps.

Hier encore les prêtres, les religieuses, certains chrétiens, disaient assez facilement aux souffrants des paroles de conso-

lation. Ils croyaient avoir une réponse valable et toute prête à l'interrogation angoissée de leurs frères. Maintenant, ce langage est intolérable aux non-croyants et bien souvent aux croyants. Le Dieu « Maître de la vie et de la mort » n'est plus compris.

Nous refusons la résignation. Nous nous interdisons les paroles vides. Il n'est pas question de chercher avec les gens : « pourquoi la souffrance, pourquoi la mort ? ». Il s'agit pour eux qui souffrent de découvrir laborieusement l'attitude pratique qu'ils ont à vivre. Et pour nous, *le silence*, signe de notre impuissance à parler, de notre respect envers eux, dans la torture qu'ils vivent. Nous avons médité Job. Nous avons fixé notre regard sur la Croix, sur notre Dieu, qui n'explique pas le pourquoi de la souffrance, mais la fait sienne en solidarité avec nous.

Le Christ nous presse aujourd'hui de chercher, au cœur de l'Église, une toute nouvelle expression de son message, encore inconnue. Il nous éclairera à travers l'expérience des hommes, nos frères, Lui qui est vivant au milieu de nous. Pour l'heure, il est vrai, nous connaissons plutôt le dépouillement et le décapage brutal. Cette nuit est nécessaire, pour que la foi ne soit pas aliénation mais libération.

# Une branche spécialisée : les milieux de la psychiatrie et de la psychologie

Parmi tant d'autres biens, notre société moderne « consomme » de la psychologie : études de marché, publicité, vulgarisation par les moyens audiovisuels, techniques d'orientation, recyclage professionnel, etc.

Mais c'est de par notre insertion dans le monde « sanitaire » que nous sommes amenés à nous interroger sur les techniques nouvelles qui sont de plus en plus largement appliquées au psychisme humain.

Quelques faits sont à citer :

- la multiplication alarmante des malades mentaux,
- les recherches actuellement menées sur les retentissements réciproques du psychisme et de l'organique (développement de la psychosomatique),
- le nombre d'institutions proposant des « séminaires » de techniques et de dynamique de groupe avec membres des milieux sanitaires, éducatifs et sociaux : assistantes sociales, éducateurs, enseignants...,
- l'extension croissante des cercles psychanalytiques où se reconnaissent comme dans un monde familier ceux qui ont vécu la même expérience.

## La « psychologie » : approche de la vérité de l'homme

Nous nous trouvons là devant un univers dont on peut décrire certaines manifestations :

— Celui qui s'est prêté une fois à ce genre d'expérience en reste profondément marqué. Au delà des techniques d'animation ou d'organisation, toute dynamique de groupe oblige à revoir le personnage que l'on présente aux autres et à creuser le type de relation que l'on a avec eux.

— Une supervision régulière, et bien plus profondément encore l'aventure psychanalytique, cherchent à aboutir à *une réévaluation radicale de ce que l'on est* ou de ce que l'on prétendait être : l'activité dévouée, généreusement désintéressée, camouflait un réel besoin de trouver son compte auprès de personnes faciles à dominer...

— Cet univers qui rend « autres » ceux qui s'y aventurent finit par *envahir tous les domaines de la vie* : non plus seulement les relations, mais les attitudes de conscience les plus secrètes, les rêves, ce que l'on n'ose pas exprimer.

— C'est un univers qui donne l'impression de gagner du terrain par « contamination », tant il est vrai que celui qui a commencé à déchiffrer pour lui-même l'inconscient *éveille insidieusement les autres à la perception de leur propre inconscient.*

— De façon plus particulière, dans les milieux consacrés à la santé mentale et à la psychiatrie, naît une *déformation professionnelle du regard*, qui recherche et retrouve partout *des symptômes pathologiques*. Dès lors, il devient parfois difficile de conserver naturel et spontanéité dans la mesure où l'on ressent péniblement l'impression que toute attitude est immédiatement décortiquée et interprétée.

Il arrive aussi que tout soit remis en question, y compris des comportements tels que la générosité, le don ou le désintéressement, du fait que ces valeurs peuvent être considérées en pathologie comme des sécurités, du refoulement, du masochisme...

De là le risque d'un certain cynisme par rapport à toutes les motivations qui avaient permis d'engager une vie : tout s'explique par des conditionnements. Si certains y gagnent d'être à juste titre découpabilisés, d'autres y perdent leur dynamisme.

Ainsi se dévoile l'homme dans sa réalité, débarrassé de ses prétentions, de ses faux-semblants et de ses masques. Les illusions tombent, il progresse dans la vérité. L'épreuve est dure ; mais, au cours du cheminement, celui qui persévère se

découvre autre, parce qu'il peut mieux *assumer son être et vivre une plus grande liberté pour la reconnaissance d'autrui.*

## En quoi la foi est-elle concernée ?

D'abord un fait constatable : une bonne proportion des membres de ces professions sanitaires et sociales ont choisi au départ une telle orientation au nom de leur christianisme. Or les techniques qu'ils utilisent les amènent à prendre progressivement leurs *distances par rapport à la foi* et à sa mise en œuvre.

Quelques exemples ici encore :

— Pour un éducateur, les références morales, autrefois directement liées à la foi, font place peu à peu à des critères strictement psychologiques : c'est ainsi qu'il ne s'agira plus d'empêcher les affrontements au nom d'un idéal de bonté, charité fraternelle... mais de laisser s'exprimer l'agressivité, sous une forme peut-être brutale, en tout cas profitable ;

— certaines expériences de dynamique de groupe aboutissent à une élucidation très profonde des attitudes et des tendances habituelles. *Proches de la révision de vie*, elles lui sont finalement préférées au nom de la vérité et de l'efficacité. On ne voit plus très bien ce que la révision de vie apporte de plus, ce que la foi vient encore y faire ;

— la critique du contenu des relations à autrui, au cours d'une supervision ou d'une analyse, remet en cause les effets autrefois attendus du *Sacrement de Pénitence*. C'est souvent l'occasion d'un réel

apprentissage de l'humilité (non plus seulement rêvée), d'une prise de conscience de la vanité de tant de contritions et de bonnes résolutions.

Faut-il ajouter que bien des chrétiens ne se sont finalement résignés à l'analyse que devant l'échec consternant de toutes leurs tentatives d'ordre spirituel ?

— Imprégné de cette déformation professionnelle déjà décrite plus haut, le milieu psychiatrique ne peut que suspecter toute manifestation de foi, toute expression de sentiments ou de désirs religieux. Ceux-ci ne sauraient être pris au sérieux, considérés sereinement. Un réflexe de défiance ne veut y lire que les *signes d'une illusion tenace*, sinon d'un délire.

Et au delà de la sympathie humaine que peut susciter l'aumônier chez tel ou tel soignant, c'est plus souvent la crainte d'une nuisance, le sentiment d'une inutilité, que l'espoir d'un bienfait thérapeutique, qui sont exprimés à son sujet. Une telle ambiance compromet ainsi la vie de foi des soignants : ceux-ci finissent par se sentir atteints dans leurs convictions personnelles ; ils découvrent la fragilité de leurs propres conceptions religieuses : irréelles, illusoire.

Il faut d'ailleurs bien avouer que l'on retrouve dans les délires des malades mentaux les thèmes à peine forcés de bon nombre de prédication vraiment « déli-rantes ». On récolte ce que l'on a semé. C'est dans l'exagération pathologique que l'on se rend brusquement compte du *caractère insupportable de certains thèmes du discours religieux*.

Il y a donc là une provocation bénéfique à une révision sérieuse de notre langage, à une compréhension nouvelle de la « Rédemption » ou de l'invocation au Dieu-Père, par exemple. Tout un travail est à entreprendre pour *une expression post-freudienne de la foi*.

## Attitude de l'Eglise

Comme en d'autres domaines scientifiques, l'Eglise a boudé ces recherches et ces découvertes nouvelles. Elle s'est méfiée. Elle a condamné. Mais, plus encore que pour d'autres sciences, l'Eglise s'est perçue comme menacée par ces techniques d'analyse, présentant — non sans intuition — qu'elles l'attaquaient sur son propre terrain.

« Mère et Maîtresse », elle s'est choquée de voir ébranler à la fois les fondements de la morale séculaire, dont elle s'était faite la gardienne (peur et répression de la sexualité) et les bases de son comportement (autorité). Réflexe de crispation qui l'a empêchée de regarder plus loin, au delà des premières impressions, vers cette nouvelle et meilleure compréhension de l'homme qui était proposée.

C'est un virage qui n'a pas été pris à temps.

Reconnaissons que *nous n'avons guère été plus courageux*. Témoin cette réflexion récente d'une psychologue : « vous, à la Mission de France, qui avez pris autrefois de si gros risques avec le marxisme, vous êtes loin d'en avoir pris autant avec le freudisme ».

Pourquoi ? de quoi avons-nous peur ?

Il serait intéressant de creuser les raisons conscientes et inconscientes de nos répugnances.

Il ne s'agit pas tant de « garder la foi » coûte que coûte, que de croire avec

plus de vérité et d'intelligence. *La vérité de la foi ne saurait se passer de la vérité de l'homme.* La foi du peuple de Dieu n'a-t-elle pas toujours été une marche risquée ?

# Communauté de vie et questions posées dans le monde du grand déplacement

---

## **Le monde du grand déplacement.**

Depuis 20 ans nous sommes insérés dans cet univers du Grand Déplacement du fait de notre condition de salariés dans la marine marchande au Long Cours et dans les Expéditions polaires et antarctiques françaises.

De la somme des rapports qui nous ont été demandés, dans lesquels on nous demandait de mettre en lumière les conditionnements qui pèsent sur cette réalité, et la mentalité que ces conditionnements engendrent, deux dominantes semblent émerger, qui caractérisent ces hommes du Grand Déplacement :

— *La rupture d'avec leur environnement habituel* : en effet le marin est absent de chez lui 10 mois sur 12 ; quant aux expéditions antarctiques leur durée est de 16 mois.

— *Et la convivance forcée* : nous vivons 24 heures sur 24 avec des camarades de travail qu'on ne se choisit pas et qui changent à chaque embarquement ou à chaque expédition.

Mettre son point d'honneur quand on est jeune à connaître une femme de chaque pays où l'on passe.

Transférer presque totalement ses responsabilités de père, sur son épouse, en matière de logement, de scolarité des enfants, d'impôts.

Se faire une raison, car après tout, on n'en a plus que pour quelques mois à vivre avec tous ces cons...

Mais la liste serait trop longue, et ce ne sont là que quelques aperçus d'une mentalité engendrée par ces conditionnements.

Là n'est pas notre propos.

## La communauté maritime de Dunkerque.

A sa naissance, dans les années 46-50, l'aumônerie maritime de Dunkerque était le fait de 2 prêtres diocésains, aumôniers de l'Œuvre des marins, fournissant des services et un cadre social pour des gens que la paroisse n'atteint pas. Ces aumôniers avaient à cette époque toute la notabilité attachée à leur titre et ils en usaient la plupart du temps d'ailleurs, à bon escient.

Grâce à ces activités, un certain regroupement se faisait autour de ces deux prêtres, pour célébrer l'Eucharistie. Il s'agissait de quelques officiers de tradition catholique et de quelques frères de couleur, élevés dans la religion catholique, dans leur pays d'origine, trouvant auprès de ces aumôniers un secours matériel et un réconfort moral dans le dépaysement qui leur était imposé par le métier.

Aujourd'hui la Communauté maritime de Dunkerque est le regroupement de gens de mer et de leur famille ayant domicile sur Dunkerque ou fréquentant habituellement le port, et qui éprouvent le besoin de se regrouper dans le plus grand respect de l'appartenance sociale, politique, syndicale et religieuse de ses membres, pour vivre une vie plus fraternelle et réfléchir sur leur vie.

Cette communauté est constituée d'un noyau, à savoir : une centaine de navigateurs au Long Cours avec une périphérie immédiate, à savoir : des femmes de marins « longs courriers » et de portuaires ;

et enfin d'une zone plus floue composée de frères et sœurs qui, bien que n'ayant pas d'attache directe avec la réalité maritime, entendent cependant se mettre à son service. Nous notons en particulier la visite systématique de tous les marins hospitalisés sur la ville, la gestion d'une petite maison de campagne qui permet à des marins et à leur famille de s'y reposer, l'accueil des marins de passage.

Soit approximativement 200 frères et sœurs, constituant nommément cette communauté.

Cette Communauté maritime de Dunkerque se rassemble en Assemblée Générale deux fois par an et a son courrier qui essaye d'être mensuel.

A titre d'illustration voici le résumé de la dernière Assemblée Générale, envoyé à chacun de ses membres :

— La communauté ne s'explique que par les navigateurs : s'il n'y avait pas de navigateurs cette communauté n'existerait pas.

Un électricien l'exprimait ainsi : « C'est les marins qui font que tout ça, ça existe et c'est grâce à eux et pour eux qu'on est là ».

— La communauté est un lieu d'accueil fraternel où l'on s'entr'aide. 5 femmes de longs courriers disaient : « On ne se sent plus seules et le fait de savoir qu'il y a toujours quelqu'un à la barre, même si on n'a pas besoin de faire appel à lui, ça nous aide ».

— La communauté est le lieu de la mise en commun et du partage, par le courrier, de ce que chacun vit dans le mon-

de maritime, et ceci : dans le plus grand respect fraternel des opinions de chacun.

Un garçon au Long Cours l'exprimait ainsi : « On est tous des frères et des sœurs qui sont là rassemblés pour vivre ensemble tout ce qui nous concerne dans la marine. Je suis musulman et ceux de mes frères et sœurs qui sont chrétiens respectent ma religion. C'est pour ça que je veux dire que c'est vraiment une communauté fraternelle respectueuse des opinions de chacun ».

— La communauté est un lieu où certains de nos frères et sœurs vivent leur foi en Jésus-Christ en Eglise et entendent en témoigner par la joie qu'elle leur procure :

Une femme de long courrier : « Je dois dire toute l'importance que la messe a maintenant pour moi. La foi en Jésus-Christ pour moi c'est cette joie de vivre qu'elle m'apporte. Je voudrais bien qu'elle m'aide à vieillir sans aigreur et j'en suis venue à me dire que le meilleur moyen pour cela c'est de faire partager cette joie autour de moi ».

Ainsi donc et pour nous résumer : il y a 23 ans, il y avait une Aumônerie de la mer, aujourd'hui il y a une communauté maritime.

## **La situation de l'équipe, son évolution et sa constitution présente.**

A ce transfert d'un regroupement clérical vers un regroupement tel que nous venons de le présenter, correspond un autre transfert à l'intérieur de l'équipe, qui n'ont d'ailleurs pas été sans s'influencer l'un l'autre.

En 1950 il y avait une équipe de deux prêtres. En 1969 il y a une équipe de 13 baptisés dont 7 sont prêtres.

Historiquement cette équipe a été voulue en vue du service des gens de mer sous la seule autorité d'une société cléricale, avec toutes les franchises que celle-ci d'ailleurs lui laissait. Signalons pour mémoire que ces franchises ont permis à l'équipe de passer entre autres une série d'événements difficiles : 1954 - 1960. Ceci lui valut un élargissement de son activité aux Terres Australes, ce qui du même coup l'autorise à parler de Grand Déplacement et non plus seulement de Marine. L'équipe souhaite partager avec d'autres équipes cette réalité.

Dans la mouvance immédiate de toute cette recherche, 6 baptisés nous ont fait part d'une demande. Voici leur texte :

« Nous sommes 6 membres de la Communauté qui n'appartenons à aucun mouvement et qui essayons pourtant de vivre notre foi dans notre milieu de vie et de travail.

Nous nous rendons bien compte que la foi ne peut pas se vivre seul, tout comme nous savons bien qu'on ne peut

pas transmettre la foi en son nom personnel. Il faut pour cela être d'Eglise.

Pour nous l'Eglise c'est l'équipe des prêtres au sein de la Communauté car nous savons qu'ils ont *reçu la charge* de transmettre la foi.

Pour nous qui avons découvert Jésus-Christ et qui avons le souci de le faire découvrir, nous avons réalisé que le meilleur moyen était de rentrer dans le jeu.

C'est pourquoi nous vous demandons s'il est possible de participer à ce qui fait l'objet de votre mission ».

Aujourd'hui l'équipe est le lieu de confrontation de ceux, prêtres et laïcs qui veulent partager et faire partager leur foi vécue dans le Grand Déplacement.

Aujourd'hui cette équipe entend être le regroupement en Eglise de ceux qui, au sein de la communauté maritime de Dunkerque adhèrent à Jésus-Christ vivant et se sentent concernés par la phrase de l'Evangile : « Allez, annoncez la Bonne Nouvelle... ».

De fait aujourd'hui l'équipe est davantage une émanation de la communauté au sein de laquelle elle entend être une cellule animatrice à l'égard de tous ceux et celles qui sont en recherche du Christ dans un dialogue permanent et respectueux avec les autres frères et sœurs de cette communauté ne partageant pas notre foi.

Ainsi donc, pour nous résumer : à l'intérieur de cette communauté maritime de Dunkerque existe une cellule d'Eglise.

## Les questions posées par la vie du Grand Déplacement.

C'est dans ce contexte que nous essayons tant bien que mal de répondre aux questions quotidiennement renouvelées qui nous sont posées par la vie du grand déplacement, sachant bien qu'il s'agit d'une patiente recherche.

Trois impératifs — au moins — s'imposent à nous pour une juste formulation de ces questions et les réponses que nous essayons d'y apporter :

1/ Malgré l'existence de fortes structures terriennes faites pour le porter, le Long Courrier se sent de passage à l'Eglise, pas à l'aise, voire étranger. Nous ne vous donnons pour seule illustration que ce témoignage d'un matelot : « Quand je suis au pays en congés je ne peux pas faire autrement que d'accompagner ma femme et mes 2 filles à la messe, mais moi je n'y crois pas », et encore : « Les permanents syndicaux ? — Ils ne peuvent plus comprendre. Ils sont trop habitués aux tapis verts des salles de réunions ».

Il s'agit donc pour lui, marin, de s'inventer sa propre instance de dialogue où il peut *rester lui-même dans sa condition d'absent*. C'est pourquoi la lettre mensuelle de la Communauté est toujours la copie d'une lettre d'un frère qui navigue. Et uniquement sa lettre. Jamais aucun chapeau ou petit commentaire n'est venu coiffer ou conclure ce qu'il a à dire.

2/ Rôdé à cette vie partagée entre hommes presque exclusivement, il est habitué à co-habiter avec des gens qui ne

pensent pas comme lui. Sans cesse il est remis en question par ce nouveau camarade de cabine ou de travail. De ce fait, il est vraiment celui qui « s'attend à tout » et par rapport à quoi il n'y a jamais de réponses toutes faites ou sécurisantes.

Ceci est d'ailleurs amplifié par les pays qu'il traverse où il peut constater différents types de civilisation, d'économie, de culture, de religion.

Cette absence de sécurité en tout genre — si elle a pour conséquence un certain je m'enfoutisme et une jouissance immédiate de la vie, chez beaucoup — facilite cependant chez certains *une prise de conscience de la condition universelle de l'Homme.*

Les quelque 30 lettres reçues concernant les rapports Blancs et Noirs, et réexpédiées sous forme de dossier, sont une expression de cette aptitude.

3/ Son dégoût profond pour la hiérarchie — héritage du service militaire dans la marine de guerre —, dégoût souvent justifié par des vexations et des abus d'autorité, a pour conséquence qu'il se braque face à tout rapport de type maître à esclave, ou de professeur à élève (cf. lettre 501).

Par contre lorsqu'il se sait en confiance, *sur un même pied d'égalité dans sa recherche avec d'autres*, il rentre loyalement dans le jeu des questions que lui pose la vie.

Sur les 62 marins participant actuellement à la recherche, 13 officiers seulement acceptent le dépouillement que ce-

la suppose. Ainsi donc, pour nous résumer :

- Besoin de se sentir exister individuellement pour ce que l'on est ;
- nécessité de se situer dans un corps social ;
- exigence d'égalité dans la recherche.

Tels sont les 3 motivations qui sous-tendent notre recherche.

Compte tenu de ces motivations, la recherche de communauté nous semble correspondre pour sa part à l'attente des marins, tel que le métier nous forge. Ceci nous a imposé une certaine manière d'échange. Là sont apparues les questions essentielles.

Le Courrier et la minicassette étant la manière habituelle d'échanger, nous en sommes venus, au cours de ces dix dernières années, à regrouper tout ce courrier par centres d'intérêt.

Chaque mois, une ou plusieurs lettres reçues sont polycopiées et renvoyées à l'ensemble de la Communauté. Et lorsque nous jugeons le moment venu, nous faisons imprimer certaines de ces lettres qui sont incluses au fur et à mesure de leur réception dans un petit classeur.

A travers tout ce courrier reçu — au moins 500 lettres par an — nous constatons depuis quelques années que les sujets abordés et les questions soulevées se regroupent sous 3 niveaux :

— *La vie à bord ou en expédition, à savoir :*

- les réalités proprement professionnelles,

- les rapports socio-professionnels,
- la réalité des escales.

(A titre d'illustration, cf. lettre 115).

— *Les rapports Homme - Femme - Enfants*, à savoir :

- l'Amour,
- les rapports Parents/Enfants en Enfants/Parents,
- le comportement à leur égard.

(A titre d'illustration, lettre 206).

Ces deux premiers niveaux mettent en lumière surtout le « Comment » de notre existence.

— Le 3<sup>e</sup> niveau est une expression en *images* de toutes les lettres et conversations insistant plus sur le « Pourquoi » de cette existence : le sens de la vie, la place qu'on occupe dans la société, la dimension universelle de l'homme, une certaine vision du monde dans laquelle on est capable de trouver sa place active. Ce niveau est actuellement en cours d'impression.

De chacun de ces 3 niveaux, s'est dé-

gagée, à travers les lettres qui les constituent, une certaine méthode de travail qui a été mise au point mais qui est constamment sujette à modifications grâce à l'apport permanent des nouvelles lettres qui arrivent.

Ces 3 niveaux sont le lieu d'échange où se forge notre conscience et notre ouverture à l'autre.

Le 4<sup>e</sup> et le 5<sup>e</sup> niveau sont le lieu où ceux de la communauté qui entendent adhérer à Jésus-Christ vivant, mettent en commun leur réflexion, leurs motivations, leurs raisons d'agir *dans* ce qui fait la recherche, commune à tous, des niveaux précédents. En particulier l'urgence toujours renouvelée de la proposition de l'Évangile et en conséquence : notre façon d'être et la façon d'être de l'Église.

Une recherche analogue est menée parallèlement, sur place, aux expéditions polaires.

Tel est l'état actuel de ce que nous sommes, de nos travaux et de notre recherche.

## Communauté maritime de Dunkerque - Lettre n° 115

« En prenant ma plume ce soir, je suis cafardeux. Il est 20 heures. Nuit d'encre, Froid de canard. Bref : tout pour plaire. Dans une quinzaine d'années je pourrai enfin tondre mes pelouses. Dès l'instant où j'ai posé mes valises au pied de la coupée (c'est la 34<sup>e</sup> fois) j'ai éprouvé comme une angoisse à l'idée de ce qui

m'attendait. Je viens de passer des jours heureux dans mon foyer, la seule chose que j'aurai possédée en propre. Mais maintenant que j'ai refermé le portillon derrière moi, je me trouve encore une fois seul, n'étant plus d'aucune utilité pour ma famille.

Si ces responsabilités familiales que l'on m'empêche d'exercer étaient encore compensées par d'autres responsabilités à bord... mais non, bien au contraire : me voici encore une fois asservi. Serf moderne que l'on ne chasse plus à coups de bâton, mais qui doit savoir dire « oui » s'il ne veut pas apporter la misère aux siens. Dire « oui » à tout, à n'importe quoi, aux ordres, aux contre-ordres, et cela pendant cinq mois, 24 sur 24. Je dois supporter des décisions qui révoltent en moi le sens de la Justice. J'en suis rendu à supprimer de mon vocabulaire le mot « Liberté » pendant mon temps d'embarquement.

De plus pendant tout ce temps, je représente un Capital, une somme de travail exploitable : je dors et prends mes repas dans mon usine et si je dois tomber malade ou accidenté je serai débarqué dans un hôpital dont certains n'ont d'ailleurs que le nom.

Et pourtant dans cette usine d'un genre spécial, on *devrait pouvoir vivre en communauté.*

Mais ceux qui dirigent l'affaire de là-bas, « de Paris », au lieu d'aider et de favoriser cette vie en communauté, préfèrent cloisonner, séparer, étager, hiérarchiser : autant d'obstacles qui existent bien et qui nous font trébucher.

Obstacles physiques, matérialisés par des échelles ou des coursives avec « des choses » écrites dessus ou à côté, des interdictions... finalement un tas de moyens astucieusement étudiés en vue d'empêcher les hommes qui sont enfermés dans

ces quelques tôles, de se rencontrer fraternellement.

Alors, puisque c'est construit comme ça, *pour ça*, on tourne en rond pendant des mois, en se croisant nuit et jour, mais sans jamais se voir.

Obstacles moraux aussi : c'est forcé que se constituent des « castes » et des clans, aussi bien « en haut » qu'« en bas » et du coup nous voilà comme dans des cages. On nous vole notre conscience d'hommes libres. Nous sommes embrigadés que nous le voulions ou pas, et même lorsque nous ne sommes pas de service nous restons soumis à toutes ces contraintes.

Heureusement jusqu'à maintenant on n'a encore rien trouvé pour nous interdire d'espérer et de garder la force de préserver notre union avec ceux que nous chérissons par delà la séparation physique.

L'état d'esprit dans lequel nous vivons est souvent proche de la lassitude (je ne parle pas des jeunes qui commencent). Il faut sans cesse se battre pour sauver ce qui nous reste de notre état d'hommes qui se croient encore libres. Et ce « Reste » ce sont nos « idées » : celles-là nos maîtres ne pourront jamais nous les voler.

Devant cette situation il nous faut réagir, nous et les jeunes avec, s'ils doivent rester, et rechercher avec eux les chemins de la Justice ; ça suppose qu'on sorte de notre torpeur ; ça suppose aussi qu'on s'invente les moyens qui vont nous permettre d'échanger nos points de vue, de nous confronter et de faire aboutir nos justes aspirations.

Un exemple ? — Il y a encore des compagnies où il n'y a pas de « Postal » alors qu'il y a depuis toujours un garçon pour les officiers et un garçon pour le seul commandant. Nous ne voulons plus de « parents pauvres » ni à ce sujet, ni sur tout le reste.

Sous la torpeur, se cachent des envies légitimes. Mai et Juin ont prouvé qu'on était encore capable de réagir. Puisse chacun des frères qui lira cette lettre s'interroger honnêtement et décider de sortir de cet état de servitude que tout à bord contribue à nous faire admettre ».

## Communauté maritime de Dunkerque - Lettre n° 206

En mer...

« ...Le « Spectaculaire » a une certaine efficacité et donne des satisfactions, mais est-ce que ça peut durer longtemps ? Jeunes, ma femme et moi nous nous sommes fait beaucoup d'illusion sur cette forme d'action et d'ailleurs à chaque fois la vie s'est chargée de nous remettre à notre place, durement même...

Aujourd'hui nous en sommes arrivés à nous dire : « Chacun à sa place, honnêtes avec nous-mêmes et dans nos relations avec les autres, sans chercher l'extraordinaire mais en étant fidèles aux choses toutes simples de la vie qui d'ailleurs sont très belles.

Oui, nous pensons que tout ce qui a été mis de beau à notre disposition a eu pour base la souffrance et l'amour. La souffrance et l'amour, parce qu'on ne peut pas dissocier les deux : si on sait souffrir on sait aimer. Et on ne peut non plus aimer sans savoir souffrir.

Il y a une chose que l'on a tendance à oublier tous autant qu'on est, c'est que si soi-même on est malheureux de quitter

son foyer, les autres le sont aussi. Rester chacun de son bord et se sentir irresponsable en dehors de sa famille ? — alors ça aboutit à toutes sortes de choses, pas belles en général ; mais si on prend courageusement en main cette situation qui nous est commune à tous et si on est convaincu, au départ, qu'on a tous quelque chose à s'apporter les uns les autres alors on construit sur du solide.

La vie sur un bateau c'est très complexe et donc difficile. Il y a des clans, c'est un fait, mais j'ai souvent remarqué une chose : quand séparément dans chaque clan il y a une entente fraternelle, on réussit à la longue à n'en faire plus qu'un seul. A terre c'est bien pareil : il ne peut y avoir de bonnes relations dans le quartier que si les ménages s'entendent.

C'est pour ça qu'à mon avis, chacun doit œuvrer dans son petit univers et ce n'est qu'ainsi, qu'un jour, nous arriverons au Grand Rassemblement. Croyez-moi, ce n'est pas une idée toute faite : depuis que je navigue nous avons souvent réussi à obtenir cette entente presque parfaite : il suffit que dans chaque clan, un homme

mette l'ambiance et fasse le lien, et presque fatalement, on finit par se rencontrer et ne plus former avec tous, qu'une seule communauté.

Ici nous n'avons pas encore cette ambiance fraternelle mais les relations de bon voisinage existent et se font de jour en jour plus intimes. Le tout est que chacun accepte de briser ces frontières qui nous séparent, surtout ces idées toutes faites qu'on a sur les différents services ou les différentes fonctions à bord.

A bien réfléchir si j'étais né dans une famille sénégalaise je serais nettoyeur et si j'étais né dans une famille bourgeoise je serais peut-être commandant. Et j'en viens à me dire qu'il faut prendre sur soi pour trouver le frère qui se cache derrière la fonction qu'il occupe, car c'est là que s'opère la rencontre.

Je crois que ça demande surtout de savoir écouter.

Un bon copain me disait l'autre jour, en me racontant l'accident mineur qu'avait eu son fils : « Tu ne peux t'imaginer les soucis que peuvent t'apporter les enfants ». J'ai essayé de le comprendre en silence. Plus tard, dans la soirée, un autre copain cafardeux, pour cause de santé « à la maison », m'exposait ce qui arrivait chez lui, assez grave. Et puisqu'on était sur les enfants, j'ai essayé de lui parler le plus naturellement possible des miens, dont deux sont des retardés physiques et mentaux. Sa conclusion ? — « On vient de passer une soirée formidable. Merci ».

C'est bien vrai qu'il s'agit d'une lutte continuelle comme le dit le frère de la lettre 115, et si on s'apitoie sur soi-même on est battu d'avance car à ce moment-là la souffrance fait place au malheur et alors là tout est foutu.

Dans la vie, l'accouchement sans douleur n'existe pas ».

## Communauté maritime de Dunkerque - Lettre n° 501

En mer, le 16 octobre

« La question du racisme est d'actualité en ce moment chez nous. Ça devient même une question brûlante. Le racisme noir bien sûr, mais aussi le racisme de tous les jours, le racisme dans la vie courante.

Jamais je n'ai senti aussi fort qu'il y a là un mal terrible : celui de se croire supérieur.

Ce racisme se manifeste par les distan-

ces entre Personnel subalterne et Personnel Officiers.

Vous le savez, tout, dans la marine, en particulier sur les paquebots, contribue à augmenter les différences : la paye, la nourriture spéciale, la cabine personnelle avec tout le confort, l'interdiction de monter au « Pont des Officiers ». Y a-t-il la messe le dimanche à bord ? Il faut aller demander au commissaire si l'Equipage « peut » y aller. Oui, nous a-t-on répondu, à condition de rester derrière et debout.

Cette discrimination raciale se continue même à terre : au Foyer du marin, il y a la salle à manger officiers et la salle à manger Equipage. De même pour les chambres. Autour des cales sèches : toilette Officiers et toilettes Equipage... Ça rappelle trop ce qu'on a vu dans certains pays : les voitures, les hôtels ou les cinémas « réservés aux gens de couleur ».

Et combien de détails qui contribuent à augmenter le mépris et même la haine chez certains, ce qui encourage le mauvais esprit à bord.

Evidemment, on peut dire que les officiers n'en sont pas directement responsables. Certains même regrettent ces usages.

Mais que dire de ceux qui se croient supérieurs et qui profitent de ces usages pour toiser du haut de leur passerelle ceux qui sont au-dessous d'eux. Je pense qu'il n'y a rien qui puisse nous blesser

davantage dans notre dignité d'homme.

Mais quelles que soient les raisons, je pense qu'il y a là un grand mal. Un mal auquel peu de monde pense et qui continue à faire des ravages en profondeur. Car l'opprimé s'enferme dans sa haine et éclate à la première occasion.

Pour nous, qui essayons de prendre appui sur Jésus-Christ, nous avons le devoir de nous demander où est la justice et le respect de tous nos frères. Car tous, officiers comme équipage, nous sommes embarqués sur le même navire, ayant laissé ce que nous avons de plus cher, pour aller gagner notre pain au loin.

Le Christ nous a dit : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous aime. Vous êtes tous frères et tous pécheurs ». Mais ce n'est pas facile, sans lui, de concilier tout ça au jour le jour et de changer notre mentalité... ».

Etienne, garçon sur un paquebot.

*Plus directement partie prenante au titre de leurs responsabilités, de ces nouveaux « lieux » (les sciences humaines, l'audio-visuel) où se crée, loin de la foi et de l'Eglise, le visage de l'homme d'aujourd'hui, trois des membres d'un groupe de travail, constitué depuis deux ans, font part de leurs interrogations et de leurs recherches.*

## Réflexions d'un sociologue

Voici plus de dix ans que j'assure une présence dans la sociologie du catholicisme. Mais mon intention est de déborder cette discipline pour vous faire part de certaines activités des hommes d'aujourd'hui qui progressivement me sont apparues importantes et significatives de notre époque. Si mon intervention revêt parfois un aspect général, ne croyez pas que c'est une théorie abstraite et désincarnée que je développe. C'est à partir de recherches personnelles, à partir d'une collaboration avec des chercheurs professionnels, des spécialistes de l'électronique et des mass-média, enfin à partir d'un travail avec d'autres prêtres que ces réflexions ont mûri.

### **Place grandissante de l'opinion publique.**

A plusieurs reprises, j'ai entrepris des études sur les mass-média et j'ai travaillé

avec des professionnels de la presse, radio, cinéma, télévision et publicité. Enfin j'ai pénétré dans les studios d'Europe I et d'Inter-Variétés pour être interviewé après un commentaire d'un sondage d'opinion organisé par la SOFRES sur les Français et les prêtres.

D'abord j'ai réalisé dans tout mon être les énormes possibilités de communication qu'offrent les mass-média. Si on ne l'a pas vécu, c'est très difficile de s'en rendre compte. Mais par exemple, écrire un texte dans un hebdomadaire qui tire à 500 000 exemplaires et savoir que votre prose va être lue par environ 2 millions de personnes, cela fait réfléchir. Se tenir dans un studio de la radio, entouré de techniciens, et réaliser que vos paroles sont entendues par des millions de gens, c'est la même chose. En ces quelques instants, je m'adressais à un auditoire beaucoup plus nombreux et varié que la somme de tous les auditoires auxquels je

m'étais adressé pendant les dix ans où j'ai été vicaire. Ménie-Grégoire à RTL communique avec beaucoup plus de femmes que n'importe quel directeur de conscience éminent ou qu'une supérieure générale d'un ordre de religieuses. J'ai expérimenté comment dans l'information et l'opinion publique ce sont quelques individus, quelques groupes d'hommes qui s'adressent à des publics énormes. Or actuellement, tout ce qui touche et intéresse l'homme est abordé par les mass-média qui forgent une opinion publique.

Il faut aussi replacer les mass-média dans le contexte économique, financier et politique de notre société française et dans la situation internationale du Tiers-Monde. Comment ceux que nous appelons d'un terme ambigu les « pauvres » sont-ils présentés dans les mass-média ? Quels moyens de s'exprimer ont-ils par rapport aux autres catégories sociales ?

Notre société est donc marquée par la communication, mais ce qui me frappe en même temps, ce sont les difficultés de dialogue, les résistances et la gêne à communiquer qui vont parfois jusqu'à l'impossibilité de communiquer, non seulement entre des individus mais aussi entre groupes sociaux. L'histoire de la M. D.F. pourrait illustrer ce que j'ai observé par ailleurs.

### **L'importance croissante de l'informatique.**

Plusieurs enquêtes m'ont permis de collaborer avec divers techniciens de servi-

ces mécanographiques équipés d'ordinateurs électroniques. J'ai découvert un peu l'informatique, c'est-à-dire le traitement automatique de toute information. Une information, vous le savez, c'est une idée qui est codée dans un langage et qui est matérialisée par des signes ou des caractères, eux-mêmes placés sur un support. Or au cours de mon travail, j'ai rencontré certains hommes passionnés par leur métier, complètement pris aussi par lui, confiants dans les possibilités toujours plus grandes des ensembles électroniques. De même, j'ai réalisé comment, depuis la femme qui perfore les cartes jusqu'au responsable de service en passant par le programmeur et l'analyste, tous, à des titres divers, exercent des métiers très éprouvants pour les nerfs.

Sans faire de poésie, car elle n'a pas de place en ce domaine de l'informatique, j'affirme que celle-ci vous séduit par la multiplication inouïe des possibilités de l'esprit humain qu'elle offre. Je comprends que des hommes s'y passionnent et passent plus d'heures à leur travail qu'un horaire normal. Grâce aux ordinateurs, à des vitesses impensables, l'homme arrive à faire faire des démarches intellectuelles compliquées ; il arrive à communiquer à distance avec la téléinformatique. Il peut puiser instantanément dans une documentation abondante que sa mémoire ne pourrait pas retenir. L'informatique contribue à situer l'homme d'aujourd'hui d'une nouvelle manière par rapport au temps et à l'espace. Dans cette même ligne, notons la place prise par les prévisions et la prospective. Nos contem-

porains mettent l'accent sur l'avenir pour le préparer, l'orienter.

Sans aucun doute, l'informatique prendra dorénavant une place plus importante non seulement dans la vie professionnelle, mais aussi dans l'organisation du commerce, des loisirs, des villes, les sciences, la recherche, la justice, la médecine. La France espère avoir 20 000 unités d'ordinateurs en 1975. Or l'informatique touche directement à l'homme et aux relations sociales. Tout récemment se tenait à l'Unesco un colloque sur la « gestion automatisée et l'humanisme ». A quelles conditions l'informatique restera-t-elle un outil au service de la pensée humaine ?

### **L'existence d'un monde imaginaire.**

Au cours des recherches, m'est apparue aussi l'existence de ce que l'on appelle l'imaginaire, c'est-à-dire le domaine des rêves et des mythes collectifs, de toutes les créations de l'imagination et des arts en particulier. Certes l'imaginaire a toujours existé et ne date pas d'aujourd'hui. Il est nécessaire à l'homme qui en a besoin, ne serait-ce que pour s'assurer de la réalité de ses mythes. Un mythe, ce n'est pas une fable, des balivernes, mais ce qui est tenu pour vrai, hautement précieux, exemplaire et significatif. Dans un mythe, il y a de l'irréel et du surréal, mais ce n'est pas forcément une évasion de la vie quotidienne et de la société. Le mythe renvoie à la vie et à la société, c'est un appel à les transformer.

Or aujourd'hui, grâce en particulier aux mass-media, ce monde imaginaire est

fabriqué d'une manière industrielle, diffusé quotidiennement à des foules. Se vérifie l'affirmation de Paul Valéry : « Le fabuleux aujourd'hui est dans le commerce ». Mythes et rêves se multiplient, durent plus ou moins, se renouvellent, et sont diffusés largement et rapidement. Là aussi l'homme est concerné, car les mythes lui fournissent des axes de conduite.

### **Une manière différente de vivre la sexualité.**

Un domaine où l'imaginaire tient une place importante et où les hommes d'aujourd'hui évoluent, c'est celui de la sexualité. Je remarque que l'on parle beaucoup de changements dans les rapports entre les sexes, de l'évolution du rôle et du statut social de la femme. Certains invoquent l'indécence, l'érotisme, la liberté sexuelle dans la presse, la littérature, les films, la publicité et les comportements. Ce qui était tabou autrefois devient souvent affaire publique. Pour avoir fait des recherches sur la situation du clergé français, je puis dire que la sexualité est impliquée dans les problèmes posés actuellement sur le célibat des prêtres. Elle l'est aussi dans la situation de la famille contemporaine. A mon avis, un accueil aurait été plus favorable à l'encyclique « *Humanæ vitæ* » si des données psychologiques récentes concernant la sexualité avaient été davantage considérées. Voici donc un domaine qui évolue où l'homme est concerné profondément et où les sciences humaines peuvent apporter leur lumière.

## Remarques sur la « réponse d'Eglise ».

L'opinion publique, l'informatique, l'imaginaire, la sexualité sont des réalités humaines vécues d'une façon inédite, jamais rencontrées précédemment. Comme indice, je rappelle que la télévision, les procédés de télé-communication, l'informatique et les ordinateurs n'existaient pas chez nous quand la M.D.F. a été créée. De plus ces activités spécifiques de notre époque échappent aux cadres mentaux et institutionnels utilisés généralement dans l'Eglise. Son quadrillage territorial, les distinctions de couches sociales respectées dans certaines œuvres ou les mouvements d'A.C. sont bousculés et incapables de permettre une évangélisation complète de ces activités humaines. En effet, celles-ci concernent toutes les catégories sociales.

Aussi, le premier pas de la démarche missionnaire me paraît d'observer ce que signifient dans notre société ces nouvelles réalités. Par exemple, se demander en premier si la télévision est immorale ou si elle est déchristianisée ou déchristianisante, c'est, à mon avis, mal poser les données de l'évangélisation. Il faut se demander ce que représente la télé à notre époque et dans l'avenir, quelles relations sociales nouvelles entraîne-t-elle même chez ceux qui ne la regardent pas ? Que peut-elle apporter aux hommes ? Indirectement c'est poser l'épineuse question de l'information honnête des citoyens. A quelles conditions un homme informé est-il libre ? Ce n'est pas parce que quelqu'un

regardera régulièrement le journal télévisé qu'il sera mieux informé et plus libre. De même que deviennent le secret et l'intimité dans notre société où l'opinion publique et l'information occupent une grande place ?

L'Eglise en France doit préparer, à mon avis, pour les domaines que j'ai évoqués, des missionnaires spécialisés, compétents en sciences humaines, se trouvant dans des conditions normales de recherches. Elle devrait préparer notamment des psychologues religieux et des psycho-sociologues religieux. Ceux-ci pourraient éclairer par exemple des sujets comme le passage de la foi à l'incroyance ou à l'indifférence religieuse ou encore les conditions pour vivre en chrétiens dans la société de consommation dont on parle tant. Peut-on servir à la foi Dieu et les biens de consommation ?

Il faudrait des missionnaires compétents car nous sommes ici dans les techniques et nul ne s'improvise qualifié. Il faut apprendre et non pas trop tard dans la vie. J'ai souffert personnellement d'être obligé de retourner à la Sorbonne et de participer à des séminaires à 35 ans, non pas pour un recyclage mais pour une nouvelle formation que je ne prétends pas d'ailleurs avoir terminée. Or cette compétence technique, jointe à une ardeur et à une honnêteté rigoureuse dans le travail, me semble le premier témoignage à porter.

En fait, les réactions de l'Eglise, en France et ailleurs, je dirais, celles de l'institution M.D.F., sont loin d'être marquées par la compréhension et l'accueil

nécessaires vis-à-vis des sciences humaines et de l'opinion publique. Après dix années de recherches, les activités humaines dont j'ai parlé m'apparaissent revêtir un intérêt croissant ; je n'oublie pas pour cela les autres aspects de la situa-

tion missionnaire. Mais j'espère que l'Eglise et la M.D.F. saisiront dans l'avenir l'enjeu des réalités d'aujourd'hui que je n'ai fait qu'évoquer.

(Julien Potel)

## Interrogations posées à l'homme

Ainsi posé l'horizon des faits sur lesquels les sciences humaines appliquent aujourd'hui leur capacité d'analyse, il me faut avouer mes propres interrogations.

Ce sont ces mêmes faits que je retrouve, pour ma part, à deux principaux rendez-vous : celui du scoutisme, guidisme, celui de l'audio-visuel en enseignement religieux.

Personnellement ces deux rendez-vous je les accepte et je les prends eux-mêmes comme des faits. Des faits et non des fonctions. Ils ne m'intéressent pas en tant qu'arguments idéologiques et leurs contre-arguments ne m'intéresseraient pas davantage. Car ce qui, vu de l'extérieur, pouvait apparaître comme des « institutions » s'est peu à peu dévoilé à moi comme une « expérience ». Ces rendez-vous sont devenus pour moi beaucoup moins des « domaines » qu'une « dimension ». Je m'y sens moins responsable de ce que je fais que de ce que j'y suis.

Il m'est alors apparu que la question d'y être « reconnu » était une fausse question : si effectivement la mutation que

nous vivons est une crise de la signification, « être reconnu » par définition ne signifie plus rien... Reste pourtant qu'à ce rendez-vous j'ai appris un certain métier.

### L'Eglise a-t-elle encore besoin des hommes ?

*Le scoutisme-guidisme d'abord* — Voulu pour une tentative de réconciliation de l'homme avec lui-même à un moment de l'histoire où le rationalisme tenait davantage à l'idée de l'homme qu'à l'homme lui-même, ils furent rapidement captés (ou capturés) par les Eglises, ils devenaient alors une œuvre parmi d'autres, bientôt insignifiante (c'est-à-dire ayant perdu toute signification).

Ce n'est pas la moindre des questions que celle d'une *intervention de l'Eglise qui aboutit ainsi à une dévaluation de sens...*

Assez souvent des stratèges me disent : « Si le scoutisme-guidisme étaient des mouvements neutres, au moins on pour-

rait les évangéliser !... ». C'est pour moi le pire des réflexes du cléricisme, celui qui dénie à l'homme le droit d'exister pour lui-même et qui ne s'intéresse à lui qu'en tant qu'il est un objet possible d'évangélisation.

Je ne citerai qu'une autre réaction, elle m'a beaucoup interrogé. Il s'agissait de jeunes des deux mouvements scouts et guides, affrontés aux exclusives d'une pastorale insulaire, ils parlaient entre eux : « Mais pourquoi tu t'ennuies, l'Eglise n'a pas besoin de nous ! et bien nous, nous pouvons vivre avec Jésus-Christ sans passer par l'Eglise... ».

C'est en effet une autre question d'importance : *l'Eglise a-t-elle encore besoin des hommes ? N'a-t-elle pas déjà appris à se passer d'eux sans que cela la gêne pour tourner comme un moulin ?*

### **Ce n'est plus l'idée qui intéresse l'homme : c'est l'homme.**

*Ensuite l'audio-visuel dans l'enseignement religieux* — Pour trop de chrétiens l'image n'est encore qu'une illustration de la Foi abstraite, l'emballage qui fait passer l'idée. Merveilleuse invention que le magnétoscope ! Mais on ne l'a repéré que comme la mode du goût du jour, celle qui va permettre de faire du moderne, celle qui va le mieux faire passer le message (les chrétiens n'ont-ils pas toujours un peu considéré la vérité comme une purge qu'il faut faire ingurgiter ?). Mais précisément en changeant le véhicule de la

pensée, le progrès a aussi changé la pensée. Ce n'est plus l'idée qui intéresse l'homme : c'est l'homme !

### **Ce n'est pas une mince question :**

Que celle de chrétiens, qui armés de bonnes intentions apostoliques, prennent des images dont ils tordent le sens à leur gré pour en faire des preuves...

Que cette Eglise qui ne retient du progrès technique que ce qui va lui permettre de diffuser ses idées...

Que ce manque de respect des chrétiens qui dénoncent l'immoralité de l'érotisme mais se comportent eux-mêmes en véritables « voyeurs » ; sous prétexte de témoignage ils sont prêts à violer toutes les intimités, tous les faits de vie, tous les cadavres, en oubliant qu'une image est toujours une image de quelqu'un. Même quand elle est la photo de quelque chose : il y a toujours un photographe derrière l'objectif.

L'image ne triche jamais, peut-on en dire autant des chrétiens ? Avant de faire dire quelque chose aux images, les chrétiens ont-ils pris conscience que les images avaient quelque chose à leur dire ?

Pour moi je me reconnais assez volontiers dans cette phrase de Ricoeur : « Comprendre notre temps, c'est mettre ensemble en prise directe les deux phénomènes : le progrès de la rationalité et ce que j'appellerais volontiers le recul du sens. Nous sommes les contemporains de ce double mouvement ».

## Crise de la signification.

Nous sommes là en pleine crise de langage c'est-à-dire au cœur d'une crise de la signification.

*En entrant dans le monde de l'information des mass-média et de l'opinion publique* nous entrons dans une nouvelle façon de vivre le monde, mais paradoxalement nous finissons par avoir trop de moyens, trop d'informations ou plus exactement trop de détails et pas assez d'informations. L'homme manque d'une conscience à la taille de ses informations — l'homme n'a pas les moyens de ses moyens.

*En entrant dans le monde de l'informatique*, nous sommes devenus capables de passer du projet au programme. Nous avons trouvé la clef pour programmer le monde mais nous ne savons pas programmer notre vie. Les techniciens traitent leur ordinateur comme une personne mais nous ne savons plus ce que c'est qu'une personne. Nous nous abritons derrière Mounier mais aujourd'hui Mounier nous dénoncerait. L'homme prend le risque d'aller dans la lune mais les risques ont d'abord été stérilisés et l'homme devient une mécanique d'exécution — l'homme sans risque sera-t-il encore un homme ? L'homme devenu transparence pure sous les faisceaux implacables de l'informatique sera-t-il encore un homme ? L'homme sans erreur sera-t-il toujours un homme ? Ce ne sont pas des craintes mais des questions qui me concernent.

*En entrant dans le monde de la pros-*

*pective et des prévisions*, l'homme manifeste son progrès en développant une intelligence des moyens, une intelligence de l'instrumentalité, mais en même temps il y a une dissolution des buts et une crise de la finalité : la psychologie devient un psychologisme, la pédagogie un pédagogisme, la sociologie un sociologisme... et la mission peut-être aussi un missiologisme...

*En entrant dans le monde de l'imaginaire*, l'homme entre dans une réalité qui le transforme lui-même, l'imaginaire ne fabrique pas seulement des mythes, des rêves, de l'érotisme, il se constitue en une véritable industrie de l'homme. Il y avait les sciences humaines, il y a l'industrie humaine qui ne fabrique plus seulement du prêt-à-porter, de l'alimentaire, du loisir, du bonheur pour ses clients. Elle fabrique aussi ses clients. Non plus seulement les besoins de ses clients mais véritablement ses clients. Dans le courant de l'urbanisme l'industrie fabrique à la chaîne des « hommuniformités ».

*En entrant dans le monde de la sexualité*, l'homme est au cœur de sa destinée dans ce qu'elle a de plus dramatique. La sexualité révèle à l'homme sa difficulté à dire « Je ».

Son incapacité à admettre que le monde n'ait pas commencé par lui et ne finisse pas avec lui — Voici soulevé tout le contenu de la relation. Paradoxalement en surmultipliant les idéologies jusqu'à la soustraction d'idéologie, l'homme s'avoue son incapacité à engendrer une idée forcée pour notre temps autour de laquelle un consensus puisse s'établir. L'in-

capacité politique du Français aboutit à une politisation extrême. *Au lieu de s'enraciner dans la conscience de l'homme, la relation devient un en-soi qui tourne dans le vide...*

L'homme sera-t-il capable d'une sexualité humaine ?

### **Ma seule passion est de comprendre.**

Je tente de faire la connaissance de l'homme le plus étranger à moi-même, je fais l'expérience de l'homme le plus étrange et le plus inconnu de moi et qui est moi-même.

Dieu pour moi ne me permet pas d'échapper à ce risque ni à sa logique, ni à sa rigueur et j'en suis heureux.

Dieu ne m'encombre pas, il ne m'explique rien.

Je l'ai suffisamment soupçonné pour qu'il ne vienne pas dans mon dos tirer les ficelles de *ma destinée*. (Ce mot était abstrait jusqu'au jour où il a pris mon nom et mon visage).

Avec Dieu le rendez-vous est toujours un face à face.

Je suis de la race de Jacob : avec Dieu nous ne nous épargnerons aucune question.

J'aime que Dieu aussi soit quelquefois sans réponse.

### **Dieu est une question de sens.**

La Foi veut toujours donner des leçons à l'homme, mais que de choses la Foi

pourrait apprendre de l'homme si elle savait l'écouter.

L'homme n'est pas encore au bout de l'homme que déjà la Foi vient l'arrêter sur son chemin, comme si la Foi avait peur d'une révélation de l'homme par l'homme (n'est-ce pas toujours cette « panique de l'arbre de la connaissance »...). *La Foi veut toujours répondre — La Foi ne sait pas encore poser des questions d'homme, elle ne sait encore que traiter des questions religieuses.*

Il est bien évident — mais cela va encore mieux en le précisant — que cette Foi ici remise en question est la mauvaise Foi, celle qui trahit la Foi, celle qui voudrait encore trop nous faire croire que l'homme ne pourra être sauvé que s'il est arraché à l'homme.

Cette mauvaise Foi veut bien, d'une main, donner à l'homme ce qu'elle lui retient de l'autre : elle veut bien entrer dans une fidélité à la vie, à condition d'être elle-même dépositaire des critères de cette fidélité. Elle veut bien rejoindre l'homme dans son milieu à condition de se considérer comme le seul juge de cette appartenance. La mauvaise Foi incapable d'aider l'homme à éclairer sa signification lui vante les mérites de sa propre signification à elle.

Pendant ce temps-là, la pastorale incapable d'assumer la vie quotidienne de l'homme se réfugie dans une théorie de la vie quotidienne. Incapable de parler à l'homme le langage de sa justice, de sa tendresse, de son bonheur, de ses contradictions, de son épaisseur, de son exis-

tence, de ses rides, de sa peau, de ses vacances, la Pastorale en démissionne entre les mains de la publicité à qui elle laisse le soin de révéler à l'homme qui

il est, et même qui il sera, ne se réservant souvent pour elle-même que le soin d'en faire la théorie.

(Jean Debruyne)

## Dans un monde en athéisation

Ces réflexions se veulent faire l'écho :

**De différentes rencontres** avec des incroyants très divers, aussi bien des rencontres personnelles que des rencontres de groupes. Au niveau groupe : surtout des marxistes, des maçons, des rationalistes, des libres penseurs.

- des marxistes du Parti et hors du Parti, des communistes du Comité central et d'autres de la base, des intellectuels marxistes, des syndicalistes et des militants de base,
- des vieux maçons anticléricaux et de jeunes maçons engagés dans le Tiers-Monde,
- des indifférents philosophes et des indifférents « tout-venant ».

**D'expérience** de nombreux groupes qui commencent à exister :

- soit des chrétiens qui réfléchissent ensemble sur les réactions et interrogations des incroyants rencontrés,
- soit des chrétiens et incroyants ensemble attelés à une même tâche et réfléchissant ensemble.

### Deux facteurs essentiels d'athéisation.

A travers ces rencontres et recherches, il me semble qu'il y a pour l'homme d'aujourd'hui deux facteurs essentiels d'athéisation. Cela paraîtra schématique, mais tout n'est pas au même titre facteur d'athéisation. Il faut revenir à l'essentiel et distinguer ce qui est plus strictement et fondamentalement athéisant. Cela pourra paraître évident, mais les évidences premières ne sont-elles pas souvent écartées pour des projets secondaires ?

#### ● L'Eglise et la Justice P

Le premier facteur d'athéisation c'est le fait d'une *injustice globale dans notre univers* de la fin du XX<sup>e</sup> siècle et de l'indifférence pratique des institutions religieuses et en particulier de l'Eglise catholique face à cette injustice.

Pour l'ensemble des incroyants rencontrés, intellectuels qui analysent le monde, gens de tous les jours qui le perçoivent, l'exploitation de l'homme par l'homme est manifeste. Les religions qui

ont jadis contribué à ces servitudes imposées par des hommes à d'autres hommes semblent être aujourd'hui, même si elles font des proclamations d'intention, décalées sur le plan de l'efficacité. Quelle stratégie d'ensemble les Eglises proposent-elles aux problèmes du monde ouvrier et au Tiers-Monde ? Comment faire confiance, accorder crédibilité aux Eglises devant ces multiples faits d'injustice devant lesquels, quand elles n'y participent pas, elles paraissent se laver les mains (toujours avec la meilleure volonté du monde).

On a beaucoup affirmé que l'Eglise était pour le progrès. Mais ceci est secondaire devant l'injustice. Bien des incroyants ressentent comme une imposture le fait que l'Eglise insiste, d'une manière unilatérale, sur le progrès comme participation à la création et à l'épanouissement de la personne humaine ; *l'Eglise invite à accroître progrès et bonheur mais en refusant, dans le même temps, que soient pris les vrais moyens de traquer les injustices.* Un incroyant m'a dit que les Eglises qui, à première vue, paraissent spiritualistes, sont, à ses yeux, à long terme profondément matérialistes.

#### ● L'Eglise et la Liberté P

Le second facteur d'athéisation, c'est le fait de la *prise de conscience générale de l'existence de la liberté personnelle et collective* et de la peur panique des Eglises face à cette découverte.

A côté du monde sans voix des travailleurs et des opprimés, le monde de ceux qui ont une certaine possibilité de s'ex-

primer, de ceux qui ont acquis les moyens de mieux lire leur vie, de ceux aussi qui s'expriment-pour-autrui (aussi bien les philosophes que les reporters de télé, les journalistes et les sociologues) ce monde s'athéise de plus en plus. Pourquoi ? Parce que les *Eglises paraissent à ceux-là même qui ont lutté pour cette liberté comme des obstacles à la liberté.*

a) Les *grandes recherches intellectuelles* de notre temps se sont réalisées, en gros, en dehors des Eglises (Marx, Freud, Nietzsche, Heidegger). Ces dernières ont regardé de haut ces recherches, les ont souvent dévaluées et ont donné l'impression qu'elles n'avaient pas à participer à ces quêtes de liberté puisqu'elles-mêmes possédaient déjà la vérité. Par le fait même les Eglises n'ont guère permis que des recherches vraies soient menées à l'intérieur de leurs structures ; et quand on le permettait, on réservait cette recherche à des théologiens clercs qui, bien souvent, n'avaient pas mené de recherches dans les domaines dits profanes (sciences humaines dont on a parlé). Les Eglises paraissent comme des lieux non pas de liberté, mais d'a priori intellectuel, d'idéologie.

b) Les Eglises paraissent comme des *gardiennes de l'ordre moral*, elles veillent jalousement sur le trésor moral sans avoir, en ce domaine, de réelle inventivité.

Les incroyants ne reprochent pas aux Eglises de promouvoir une morale, mais ils s'écartent de ces Eglises parce que celles-ci imposent des moralismes, des

comportements figés atteignant ainsi la liberté des êtres et des sociétés qui en sont réduits à des appréciations puériles du permis et du défendu. J'ai vu des incroyants approuver *Humanæ vitæ* où ils arrivaient à voir une défense de la vie, mais être scandalisés par des mesquines pressions faites par l'Eglise sur tel ou tel Etat pour faire interdire telle chanson ou telle longueur de jupes.

c) Troisième non-liberté : les Eglises paraissent, en notre temps de réseaux de communications, *des lieux de silence et de secret*. Eglises du silence : elles se taisent sur les vrais problèmes et ont une inflation verbale sur les problèmes secondaires ; ce qui est du mutisme de part et d'autre. Eglises du secret : une extrême pudeur, comme si elles avaient toujours quelque chose à cacher, une fausse retenue.

*Conformisme intellectuel, morale de sécurité, manie morbide du secret*, sont les trois aspects de non-liberté qui sont provocateurs d'athéïsation.

## **Ces deux facteurs d'athéïsation sont liés.**

Ces deux facteurs d'athéïsation interfèrent sans cesse l'un avec l'autre, s'appuient l'un sur l'autre à tout moment et en toute situation.

1/ C'est ainsi qu'on ne peut séparer les recherches intellectuelles de la vie du monde quotidien. Marx a souligné avec raison que les problèmes soulevés par les intellectuels ne sont pas autres que les

problèmes du monde où ils vivent, même si leur langage a sa technicité propre et si leur mode de saisie paraît anticiper sur les problèmes. Refuser dans l'Eglise de travailler avec l'intelligence, y avoir peur de l'intelligence, ne peut qu'aboutir à s'éloigner de la vie même de ceux qui se battent avec la faim, la misère et toutes les injustices.

La schizophrénie est la même des deux côtés : un même refus de regarder le réel, sous deux modes d'appréhension différents mais indissolublement liés. Autrement dit, c'est coopérer en fin de compte à l'athéïsation que de considérer comme surfaits et abstraits les processus et les recherches de l'intelligence, tout autant que ce fut jadis une coopération à l'athéïsation que de considérer les problèmes intellectuels comme les seuls réels, en ayant une tranquille insouciance des problèmes dits bassement matériels. On ne peut s'en sortir que par une démarche concertée. Et il faut bien voir que l'athéïsme pratique des masses et l'athéïsme théorique de quelques-uns s'appuient continuellement et s'interpellent pour se renouveler et se fortifier mutuellement. Le marxisme l'a admirablement compris.

2/ L'inventivité morale créatrice qui est absolument nécessaire doit constamment prendre comme point de mire non pas le perfectionnisme moral individuel, mais la réalisation morale collective qu'est la lutte pour la justice. Lutte toujours recommencée. « L'Eglise est arc-boutée sur des interdits mesquins, me dit un incroyant ; elle ne propose pas des lendemains, une prospection, un avenir ».

3/ Il faut lier enfin le 3<sup>e</sup> aspect de non-liberté — le silence et le secret — avec l'injustice.

Bien des incroyants ressentent qu'il y a en ce domaine des chassés-croisés dans l'Eglise qui leur paraissent injustes et ignobles. Par exemple, on condamne les Eglises dites souterraines alors que les dénonciations existent et qu'on les laisse s'acheminer, que l'on met à la question sans possibilité réelle de défense tout procédé souterrain. Ou encore on met en exergue une religion dite populaire inscrite au cœur des masses pour écarter et faire taire les recherches : et dans cette manière de faire, on utilise la peur pour regrouper les croyants, faisant croire par exemple que les prêtres en général sont en train d'« assassiner Dieu » : cette méthode de peur n'est-elle pas profond mépris et viol du peuple ?

### Une même réponse d'Eglise ?

Que l'athéïsation d'aujourd'hui se fasse essentiellement en ces deux réalités, celle du travail et celle de l'expression, il me semble difficile de le contester. Mais, à ce point du diagnostic, nous en arrivons au problème crucial : comment faire, non pas pour participer à l'une ou l'autre de ces deux réalités mais à l'une et l'autre à la fois, pour être de l'un de ces deux univers sans omettre l'autre ?

Notre première réaction est de penser

que ces deux univers s'ignorent, qu'ils ont un langage différent, que nous devons les respecter tels quels, dans leur différence même, sans chercher leur mutuelle communication, sans aider à leur réciproque interrogation puisque ce compagnonnage paraît impossible.

Cette réaction est pour moi dramatique : c'est acquiescer au cloisonnement, c'est renoncer à toute possibilité de catholicité. L'idéalisme monolithique des princes qui ont gouverné l'Eglise a conduit à rejeter la Chine, son langage et ses rites dans les ténèbres extérieures. Sur le plan de la foi et de l'incroyance d'aujourd'hui, n'est-ce pas agir de la même manière que d'écarter l'un des deux pôles — travail, expression — en refusant de les voir ensemble, indissolublement liés, dans l'athéïsation ou dans le progrès de la foi ? Il ne s'agit pas, bien sûr, de vouloir fondre ce qui est distinct, mais de permettre aux deux pôles, en dialectique, de communier et ainsi d'atteindre le réel.

A mesure même où j'aperçois la tâche de l'ensemble de ceux qui, en France, se sentent, par vocation première, appelés aux incroyants, j'aperçois l'urgence de cette osmose vivante et cette coordination constante entre ces deux réalités qui ne peuvent marcher l'une sans l'autre. Comment faire, en inventivité, pour y parvenir le mieux possible ?

(J. Fr. Six)

# Problèmes posés par l'activité de recherche

---

Depuis une quinzaine d'années, les membres de notre équipe travaillent dans divers centres de recherche. Ils essaient d'être, au milieu des chercheurs, signes de cette réalité fondamentale : « Seul le Christ récapitule tout ». Aussi nous nous identifions de plus en plus aux chercheurs scientifiques, nous réfléchissons continuellement pour mieux les comprendre et préciser ce que signifie, de ce point de vue, le Christ. Cependant nous ne sommes encore qu'au début des interrogations fondamentales qui se posent en nous. Nous allons tenter de résumer ce qui nous paraît essentiel, en essayant de préciser la radicalité des questions qui nous sont posées.

Dans cette communication, nous ne dirons pratiquement rien ni de l'Eglise, ni du sacerdoce. Ce n'est pas parce que nous n'y avons pas réfléchi, ni que nous n'essayions pas de les vivre avec le plus de vérité possible. Nous voulons simplement

insister sur un aspect fondamental et peu reconnu de l'Eglise dans le monde d'aujourd'hui.

De plus il faudra se garder de réduire notre équipe et nos réflexions à ces quelques lignes. Notre vie sacerdotale est riche de beaucoup d'autres aspects.

Il semble inutile d'insister sur le fait que le monde actuel est bâti par la science et la technique. Beaucoup sont plus sensibles à la lutte des classes, à la libération des peuples, aux situations d'oppression ; si ces faits restent vrais, il est nécessaire de voir comment le monde évolue, et comment l'homme se construit. Peu d'hommes et spécialement les croyants et les prêtres sont conscients du fait que nous sortirons prochainement de la civilisation dite industrielle, pour entrer dans la civilisation technique et scientifique. Toutes les statistiques des pays industriels montrent que dans 10 ou 20 ans, par les progrès de l'automatisme,

de la chimie, le nombre de chercheurs, ingénieurs et techniciens, aura énormément crû. Cela doit changer complètement la notion de travail. La science devient un mode d'existence humaine de plus en plus important, une forme spécifique moderne d'existence de l'homme. L'aspect de l'homme producteur lié à la machine aura tendance à régresser. L'homme aura peut-être la possibilité d'être libéré pour chercher, connaître, se développer.

Cette libération n'a rien d'automatique, mais elle peut être envisagée. La technique, en tant que telle, peut devenir aliénante. De même ses conséquences, comme la société de consommation, peuvent aussi dégrader l'homme. Mais nous pensons que le travail, s'il est transformé, peut être une source de libération.

Avec la civilisation technique, le travail d'exécution disparaîtra. Il y aura un « dépassement du travail ». Aujourd'hui, tant en régime capitaliste que socialiste, le travail industriel n'est qu'un ennui pour l'homme. Comme le disait une équipe de chercheurs tchèques de disciplines diverses, dans le livre « Civilisation au Carrefour » : « Dans la civilisation industrielle, au travail l'homme ne vit pas, mais ne fait que gagner sa vie qui, elle, ne commence qu'après le travail. L'homme devient aliéné. Avec la civilisation scientifique, on peut viser un développement de l'homme en tant que but en soi ».

Le développement intensif de la recherche fondamentale et appliquée semble être la seule voie qui puisse permettre à l'homme de devenir créateur.

D'où l'importance de réfléchir d'abord sur la mentalité de cet homme scientifique qui ne fera qu'augmenter en nombre. C'est ce que nous esquisserons dans une première partie, en insistant sur le mode de connaissance spécifique du scientifique.

Mais nous sommes croyants, nous avons la certitude que « le Christ est le sens et la vérité de l'homme », nous avons une culture religieuse, un mode de connaissance religieuse. Comment cela s'imbrique-t-il avec notre mode de connaissance scientifique ? Cette recherche de la vérité se fait-elle avec les mêmes modèles, avec la même méthode ? C'est une question-clé qui est fondamentale et que nous analyserons dans une seconde partie. C'est là que se trouve le point essentiel de remise en question.

En conclusion, nous verrons que cette recherche nous réinterroge profondément sur ce qu'est Dieu, ce qu'est le Christ. « Le Christ n'est-il pas la structure de l'Univers ? ». Nous indiquerons simplement les axes de notre réflexion.

Enfin, nous pensons que ce n'est qu'ensuite que nous pourrions mieux discerner, en fonction de ce qu'est l'homme et de son devenir, la nécessité de l'Eglise, sa mission et, à l'intérieur de cette mission, le rôle et la place du sacerdoce. Dans l'interrogation fondamentale actuelle sur l'Eglise, le prêtre, la « déclergification » est nécessaire, parce qu'elle est une condition pour mieux appréhender la réalité, mais elle ne résout pas tout. Même si tous les prêtres étaient au travail, s'ils étaient mariés suivant leurs aspirations,

s'ils étaient engagés dans des organisations politiques ou syndicales, rien ne serait encore résolu.

Dans cette période de recherche difficile mais passionnante, il ne faut pas télescoper les étapes et se centrer d'abord sur ce qu'est l'homme et sur ce qu'est Dieu. Notre mission nous semble de plus en plus, pour nous qui effectuons un travail de recherche scientifique, d'être en toute humilité et même ignorance, les prophètes de ce qui doit être l'homme chrétien de demain vivant en Eglise. Si on veut que la foi au Christ ne soit pas totalement hétérogène à la manière dont l'homme de l'an 2 000 sera structuré, selon les prévisions possibles actuellement, il faut qu'aujourd'hui des hommes vivent, réfléchissent et « réconcilient » cette humanité en devenir avec le Seigneur.

Les quelques réflexions qui vont suivre ont été exprimées en équipe. Elles marquent une volonté de poser correctement les questions avant de leur apporter des réponses. Evidemment, elles ne disent pas le tout de nos êtres et de notre vie d'équipe. Suivant nos caractères, nos tempéraments, suivant le genre de travail et son environnement social et politique, nous sommes, comme on dit, plus ou moins « militants ». Mais notre mission essentielle n'est pas là : toutes nos « activités » doivent ou devraient être en corrélation avec cette mission principale. Ce qui n'empêche pas que, quoiqu'on en dise, nous pensons être « à la base », c'est-à-dire là où s'élaborent les idées à travers lesquelles tous les travailleurs prennent conscience de leur situation et expriment leurs exigences.

## Le mode de connaissance du scientifique

**Quel que soit son type de travail (sciences expérimentales, humaines) on peut relever les traits suivants de la mentalité du scientifique :**

Le scientifique part de la certitude que tout est acquis par les seules forces de la société et de l'homme. D'où cette foi dans les possibilités illimitées de l'homme pour tout découvrir, tout savoir, tout connaître.

La connaissance scientifique part d'un donné expérimental acquis dans les siècles passés ; elle part de lois ou de relations découvertes par l'homme, et non d'un *révélé* indémontrable que l'on doit accepter. Les découvertes des autres hommes sont intégrées facilement dans notre univers mental et considérées comme vraies, comme base de progrès parce qu'on peut les vérifier et les soumettre à

la critique. L'ordonnance du monde, la composition de la matière, la structure de l'homme sont à découvrir sans avoir recours à des présupposés philosophiques ou théologiques.

Le scientifique se contente de cette connaissance objective de la réalité valable pour elle-même et sans nécessité d'action.

C'est une connaissance chiffrable par les grands nombres et la statistique. La vérité s'approche non pas des certitudes individualisées mais par des comportement globaux et collectifs.

Cette connaissance se traduit par des modèles fabriqués par l'esprit pour mieux appréhender la réalité. Le modèle étant une sorte de système de relations entre des données, qui permet de prévoir et d'expliquer l'évolution de l'ensemble.

Le scientifique accepte une critique continue des concepts et modèles. Il est à l'opposé, s'il est honnête, de l'attitude dogmatique.

**Cette mentalité réagit sur l'homme et elle est une certaine conception de l'homme. En voici quelques aspects :**

Grande difficulté de rechercher la signification de l'homme autrement que par la démarche scientifique. Par exemple : difficulté de croire à une connaissance de l'autre par l'intuition, l'amour.

Difficulté de voir les valeurs qui existent dans d'autres domaines. En tout cas, tendance à les placer à un rang second, loin de la valeur scientifique.

Affirmation d'un progrès indéfini : tous

les chantiers sont ouverts et possibles. On peut tout savoir, expliquer et peut-être maîtriser les comportements des hommes. La « morale » est de peu de poids devant cette soif de connaître, même si elle s'oriente vers la mort et la destruction.

Sens de l'efficacité dans tous les domaines.

Tendance à considérer les hommes comme des objets : les hommes ne peuvent pas s'opposer à la réalité des découvertes. Les lois scientifiques semblent inéluctables et l'homme doit s'y plier.

Critique de tout langage (les mots y compris) qui n'est pas « scientifique ». Nous y reviendrons par la suite.

Difficulté de ne pas se laisser enfermer dans un travail parcellaire et spécialisé.

**Toute cette mentalité donne un sens particulier au travail technique que nous effectuons quotidiennement. Tout d'abord, ce travail nous passionne.**

Et nous croyons que c'est dans l'acte du travail que se découvre, que se fait l'homme scientifique. Le travail scientifique nous paraît même être un point privilégié pour connaître ce qu'est et ce que sera de plus en plus le travail pour l'homme. Nous sommes convaincus que le travail scientifique appelle et facilite la nécessaire « confrontation » entre hommes travaillant dans différents domaines : ouvriers, agriculteurs, techniciens, chercheurs... On ne pourra progresser sur les questions fondamentales que se posent les hommes tant qu'une large réflexion collective ne sera pas faite sur cette question.

**Enfin il y a un point sur lequel nous nous interrogeons :**

Le travail scientifique est-il source de culture ? Y a-t-il une culture scientifique ? Là, nous balbutions, car il faut savoir de quoi on parle quand on emploie le mot culture, mais il est sûr que c'est une question essentielle pour l'avenir.

En conclusion de cette analyse, nous voulons insister sur la nécessité de définir

une anthropologie. Il n'est pas nécessaire de réfléchir d'abord au salut éternel, aux modes de relation trinitaires, ou aux modes d'être collectif du sacerdoce, aux mouvements d'Action catholique, au corps sacerdotal interdiocésain... Si on ne sait pas ce qu'est l'homme, cela ne sert de rien. On plaque des formules et on ne répond en rien à la question fondamentale qui nous est posée.

## Recherche religieuse et recherche scientifique

Nous abordons un point important qui semble être à la charnière de toute évangélisation. Balbutiant comme nous l'avons fait dans le paragraphe précédent sur ce que sont les hommes scientifiques, avec néanmoins quelques axes précis, nous nous posons les questions suivantes : Comment la présentation du Révélé, l'explicitation de la foi peuvent-elles intéresser cet homme, et à quelles conditions ?

La plupart des croyants que nous rencontrons (et nous aussi) ont été baptisés jeunes et ont grandi en même temps dans leur conscience religieuse et leur conscience scientifique. La maturité humaine et religieuse ne se développent souvent pas ensemble. Notre mentalité religieuse

s'est forgée en fonction d'une philosophie, d'une théologie qui, dans sa formulation, n'a plus rien d'actuel. Aussi l'homme croyant et scientifique chemine dans la vie avec beaucoup de mal à faire son unité. De plus, le scientifique marié à une vie familiale et sociale. Si la dimension religieuse de sa vie s'accorde souvent avec la dimension familiale, il en est rarement de même pour le travail.

On peut dire très brièvement qu'il y a quatre types de relations entre recherche religieuse et recherche scientifique :

Hétérogénéité — Concordisme — Adéquation — Unification.

Nous allons les analyser et voir quels problèmes elles nous posent.

## Hétérogénéité.

Il semble que ce soit la position la plus commune : la démarche pour atteindre et connaître Dieu est tout autre que la démarche pour connaître le monde, la vie. Ces deux démarches n'ont aucun point commun. La foi n'est nullement réfléchie. Elle a été l'objet d'un enseignement, puis admise comme vraie sans critiques. Elle n'est pas un mode de connaissance actif. La foi c'est la fidélité à un donné, le copiage ou la mise en place de conseils évangéliques. La foi part d'un *donné* qui nous attire. La définition du Christ est une sorte d'axiome qu'il faut admettre, ce n'est pas une hypothèse de travail. On réfléchit, mais seulement sur les modalités de traduction de cette foi : sur la prière, les sacrements, le statut social du prêtre, l'Eglise, les groupes dans l'Eglise...

Dieu apparaît uniquement comme *l'irrationnel*, comme non soumis aux lois de la raison. On le définit avec des mots : trois personnes, une nature, et beaucoup de scientifiques semblent étrangers à ces notions qu'ils ne manipulent pas dans leur travail.

La connaissance de Dieu, son approche ne se font pas à travers l'univers. Le Dieu qui nous est présenté ne semble pas partie intégrante de notre univers.

Toute la mentalité scientifique semble complètement hétérogène à cette mentalité religieuse. Aussi, le travail en tant que tel, les facultés intellectuelles que l'on met en œuvre les méthodes et outils rationnels que l'on utilise sont totalement étrangers à la vie de foi. Tout est différent.

Ainsi le croyant scientifique est coupé en deux, souvent sans le savoir. Il s'habitue à vivre dans une dichotomie : d'un côté sa vie religieuse avec ses mots, son style de réflexion, de l'autre son travail avec son mode de connaissance scientifique. Il est incapable d'expliquer sa foi : il n'ose même pas le faire, parce qu'il se rend compte que les mots qu'il emploie, les facultés qu'il met en jeu sont étrangers à sa vie normale. Il est obligé de faire continuellement un retournement intellectuel pour s'expliquer. Et quand il arrive à se justifier lui-même, il ne trouve que cette porte de sortie : « mon être est cloisonné en plusieurs domaines hétérogènes, mais au fond c'est normal, c'est cela l'homme, c'est la conséquence du péché. Mon attitude de chrétien est d'admettre cette séparation dans la souffrance ».

Aussi, nous pensons que cette situation si souvent vécue, fruit d'une mauvaise présentation de la foi, n'est pas un point de repère pour nous, ni le signe de ce que devrait être le croyant scientifique.

## Concordisme.

Le concordisme de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle a disparu des théories scientifiques, mais non pas de la conscience populaire chrétienne, ni même toujours de la conscience quotidienne des scientifiques. Aujourd'hui, du reste, ce concordisme peut prendre de nouvelles formes, surtout chez les pseudo-scientifiques, qui ont tendance à tout rationaliser. On l'appellera « l'horizontalité de la connaissance ». Par exemple :

— Dieu est affirmé dans le prolongement strict des valeurs humaines, comme la perfection de ces valeurs. Le Christ est l'homme idéal. Le Royaume de Dieu est au bout de la construction de la société socialiste.

— On applique le raisonnement au donné de la foi et on tire des conséquences impératives qui deviennent des normes. On prouve que le Christ a été révolutionnaire en scrutant l'Évangile, donc tout chrétien doit être révolutionnaire. Dieu, et surtout sa Parole à travers l'Évangile, sont des données objectives, des sortes de lois, des théories, que tout chrétien doit appliquer. On recrée des dogmatismes religieux.

— La science comme telle se suffit à elle-même comme connaissance et comme éthique. La science est le tout de l'homme. Elle doit tout expliquer. On essayera ainsi de démontrer, d'expliquer tout comportement religieux, toute attitude religieuse. Mais on peut oublier certaines hypothèses de base qui peuvent se discuter. Il faut alors faire rentrer le concept de Dieu dans la théorie. Ce concordisme, qui au fond fait de Dieu un idéal, une théorie, élimine beaucoup d'aspects de ce que l'Évangile nous a révélé.

### **Adéquation.**

C'est une sorte d'équilibre instable, de recherche perpétuelle de cohérence et de cohabitation. Dans la connaissance religieuse, c'est la présence de la rationalité, de la critique, de l'inquiétude, de la véri-

fication. C'est aussi l'essai d'une vision globale et structurée. Par exemple :

— Cohérence entre la vision du monde, de l'homme, de l'humanité qui est fournie par le donné religieux, et celle que le scientifique se forge par sa réflexion, ses études, ses recherches. On reconnaît au départ que les deux visions sont vraies, qu'elles doivent se compléter, s'unifier, et que rationnellement, dans ma conscience réfléchie, je dois trouver une certaine unité. Ainsi actuellement la vision scientifique évolutive est cohérente avec la vision évolutive du devenir religieux.

— Adéquation entre les actes religieux que je pose et le sens qui y est attaché, adéquation entre le symbole et la vérité qu'il veut exprimer. Par exemple pour l'Eucharistie, souci de vérité : si on veut que les paroles prononcées sur le pain et le vin soient vraies, il faut que ma vie soit adéquate à ces paroles.

— Refus d'éliminer les explications scientifiques fournies par les chercheurs dans tous les domaines. Si elles ne semblent pas adéquates au donné révélé (ce qui ne doit pas arriver) on ne les élimine pas pour autant.

— Recherche pour exprimer sa vie religieuse en utilisant des modèles souvent pris dans des modèles mathématiques ou géométriques. Les modèles étant des analogies permettant de mieux atteindre le divin que des définitions philosophiques abstraites. Par exemple : l'amour entre deux êtres correspond analogiquement à la relation entre deux corps de charge opposée qui s'attirent. L'amour peut être

« modélisé » aussi par l'attraction universelle. Sans faire de concordisme, une sorte d'unification peut s'établir dans ma conscience.

— Refus d'expliquer certaines attitudes, certaines valeurs, certains sentiments par des raisons mystiques et religieuses. Il est trop facile de baptiser « pauvreté évangélique » ce qui n'est souvent que tempérament ou équilibre biologique.

— Refus de donner une valeur religieuse à ce qui expérimentalement n'en a pas. Très souvent on baptise religieusement la disponibilité, le don aux autres, alors qu'il n'y a là que l'expression d'un tempérament calme et pacifique. Il faut d'abord étudier le comportement humain biologique avant de reconnaître la valeur religieuse de tels actes.

— Tendances, sans faire de concordisme, à rechercher des preuves de l'existence de Dieu. On cherche à dépasser l'incohérence entre la connaissance scientifique de l'historien et les affirmations tirées de la Bible telles que l'on peut les enseigner.

— Refus de ce qu'on peut appeler « action immédiate de Dieu », pulsion religieuse, découverte instantanée de la « volonté de Dieu ». C'est un choix intelligent rationnel, réfléchi entre des options différentes qui dicte ma conduite. Le Seigneur me parle à travers l'exercice de la raison dans ma conscience, mais ne se substitue pas à elle.

En résumé cette attitude d'adéquation apparaît surtout dans la manière de s'interroger, de se connaître en utilisant des

techniques un peu similaires dans le domaine religieux et le domaine scientifique. Le croyant scientifique est déjà moins écartelé, mais est-ce suffisant ?

## Unification.

On ne rejoint le véritable croyant scientifique que de l'extérieur, nous semble-t-il, si on ne cherche pas à trouver et à vivre ensuite concrètement la *signification religieuse de la connaissance scientifique*. Si Dieu est entré dans l'histoire des hommes, notamment en Jésus-Christ, il n'est connu qu'à travers des symboles, des médiations historiques, lesquels sont soumis à la démarche scientifique.

Il faut s'atteler à discerner la manière exacte dont Dieu se révèle chaque jour à travers des cultures, des constructions, des recherches, des travaux, des efforts, la valorisation constante de l'homme. Tout cela doit faire émerger l'idée de Dieu. Mais il ne faut pas tomber dans le concordisme qui identifie Dieu ou Jésus-Christ aux réalisations, aux constructions. Aucune construction humaine, aucune action de libération des hommes, aucun mode de rassemblement culturel ecclésiastique n'est identifiable à Dieu. Mais c'est à travers cette connaissance scientifique de la réalité que l'on peut découvrir Dieu.

La foi nous révèle que le Christ est l'alpha et l'oméga, le Créateur et le Terme du monde, l'Intelligence du monde. Le Christ qui vit dans tout scientifique est intégré dans cette démarche de

connaissance scientifique. C'est à travers cette démarche que le Christ permettra à l'homme de se connaître, et que l'homme pourra connaître ce qui est original en Dieu.

Si on comprend et si on vit cette relation entre le Christ et la démarche scientifique, on comprend que celle-ci n'est jamais terminée et ne doit pas se centrer sur elle-même. Elle est ouverture sur quelque chose d'autre, sur Quelqu'un d'autre, mais sans aucune évasion de son domaine propre.

Le croyant scientifique ne pourra être unifié que s'il vit cette démarche scientifique comme *un acte essentiellement religieux*, comme l'acte de Dieu qui se fait connaître à l'homme, dans le geste même où l'homme cherche toujours à se mieux connaître et à se faire.

Cette attitude nous pousse à faire une critique fondamentale de ce qu'est pour nous le Christ et de la manière dont est vécue sa présence dans l'Eglise. L'analyse de notre comportement et de celui de nos camarades nous place toujours devant une question essentielle : quelle est la relation qui s'établit entre le Christ et notre travail, notre démarche scientifique ?

De plus en plus, il nous semble que l'on en restera toujours aux frontières de la véritable évangélisation si on ne réfléchit pas à ce niveau de profondeur. Sinon, admettons d'emblée que l'homme est divisé, et que ce que l'Eglise lui présentera se trouvera toujours hétérogène à sa manière d'être. Et cela nous interroge aussi sur le sens que nous donnons tous à notre

travail. Et c'est une interrogation que nous faisons à tous les prêtres au travail : votre démarche, votre attitude au travail fait-elle partie intégrante de votre démarche religieuse ?

Aussi, il nous semble nécessaire que notre vie d'équipe soit toujours tournée vers la réflexion sur ce qu'est le Christ, sur sa relation avec le travail, la création, les hommes.

Quand BONHOEFFER, dans son « Ethique », dit :

« Il n'y a pas deux réalités, mais une seule, c'est la réalité de Dieu révélée en Jésus-Christ dans celle du monde » (p. 159).

« Le monde, le naturel, le profane, la raison sont d'emblée assumés en Dieu, ils n'ont pas d'existence en eux-mêmes, leur réalité se situe dans celle de Dieu en Jésus-Christ » (p. 160),

il pose à sa manière la question de l'unification dans nos être de deux réalités, de deux démarches, de deux modes de connaissance.

Qu'est le Christ : une référence, un critère, ou bien une relation, une personne ? Nous avons essayé de critiquer ce qu'on mettait sous les termes de Christ Sauveur, Réconciliateur. Et puis nous nous sommes demandé si le Christ n'était pas la structure de l'Univers. Et nous avons longtemps réfléchi sur ce que signifiait la présence sacramentelle du Christ en son Eglise.

Toute cette intervention, qui peut paraître intellectuelle, n'avait pour but que

de montrer les interrogations profondes que le travail, l'homme que nous sommes et que nous rencontrons nous posent. Et nous sommes convaincus que l'on ne pourra voir clair dans ce qu'est le sacerdoce qu'après avoir commencé à répondre à ces questions fondamentales.

Comme nous l'avons dit dans l'introduction, nous n'avons volontairement rien dit de l'Eglise et du sacerdoce. Nous ne les remettons nullement en cause, bien entendu. Mais peut-être est-ce un souci de logique et de rationalité qui nous pousse d'abord à réfléchir sur l'essentiel.

# Le rapport du Comité épiscopal de la Mission de France à la Conférence épiscopale française et les votes concernant la Mission de France Lourdes 1969

La Mission de France a tenu une large place à l'Assemblée plénière de l'Episcopat à Lourdes en novembre dernier. Ce rendez-vous avait été prévu dès Lourdes 1968, mais les événements de cette année — la démission du Conseil et des Régionaux, la fermeture du Séminaire, l'Assemblée générale des 24-26 octobre — lui ont donné une actualité et signification particulières.

Les Evêques de France, qui s'étaient déjà exprimés dans une consultation par Régions apostoliques, ont réservé deux séances plénières et une réunion par carrefours à la Mission de France et aux problèmes soulevés par elle.

Le Rapport du Comité épiscopal exprime d'abord ce que les Evêques ont perçu d'essentiel à travers l'expérience de la Mission de France. Il dégage ensuite les trois requêtes fondamentales de l'action missionnaire : la spécialisation — la coordination — la

confrontation. C'est la difficulté d'articuler ces trois requêtes qui est à l'origine de la crise de la Mission de France et c'est elle qu'il s'agit de résoudre. Le texte en annexe, daté du Comité épiscopal des 22 et 23 septembre dernier, prend davantage de recul encore et dit les huit points qui sont apparus comme des enjeux de fond et sur lesquels il est nécessaire que se fasse dans l'Eglise une conscience réellement commune.

Par les votes qui ont conclu les débats à Lourdes, l'Episcopat français a tout d'abord renouvelé sa confiance à la Mission, dont il rappelle qu'il l'a lui-même instituée. Cette confiance s'est manifestée par un certain nombre de décisions.

Concernant l'avenir de la Mission, l'Assemblée plénière demande au Comité épiscopal de poursuivre la recherche actuelle en vue de la situer de manière ap-

propriée dans l'effort missionnaire de l'Eglise aujourd'hui, tant au plan régional que national.

Cette recherche converge avec celle qu'ont entreprise les prêtres de la Mission, avec les équipes associées et d'autres prêtres. Le Conseil presbytéral des 29-30 novembre en a décidé les modalités.

Le vote n° 3 ne concerne pas seulement la Mission de France. Il est cependant décisif pour son avenir. Les Evêques ont en effet demandé qu'« une instance épiscopale ait désormais compétence pour promouvoir de manière cohérente et concertée les efforts des organismes qui relèvent de la responsabilité missionnaire collective de l'Episcopat français ». Cette instance avait été demandée déjà par le Conseil presbytéral de mars dernier. Sa nécessité a été unanimement reconnue par les Evêques (105 voix sur 110). Et le Conseil permanent des 2-4 décembre s'en est immédiatement saisi.

Enfin l'Assemblée plénière a renouvelé son accord au Comité épiscopal pour le développement de « l'association entre diocèses au sein de laquelle la Mission de France joue un rôle de service interdiocésain ». Ce vote et la réunion spéciale faite à Lourdes avec Evêques intéressés ont montré le désir des uns et des autres de voir l'association s'élargir et les diocèses associés devenir de plus en plus des partenaires à part entière de la Mission. Cette requête rejoint ainsi la volonté d'ouverture soulignée par l'Assemblée générale. Elle est une des données de l'avenir de la Mission.

Ces textes et ces votes ne déterminent pas les routes d'avenir ; celui-ci dépend largement de nous tous. Mais ils en constituent une référence essentielle. Ils sont le signe d'une prise en charge consciente par l'Episcopat de ce que vit la Mission de France et de ce qu'elle cherche actuellement.

## Introduction

# *La Mission de France depuis l'Assemblée Plénière de Lourdes 1968*

En novembre 1968, le Comité épiscopal a présenté à l'Assemblée Plénière LA MISSION DE FRANCE APRES VATICAN II ; il a indiqué comment cette institution envisageait de mieux accomplir son service tant par la RECHERCHE D'ASSOCIATION que par la REVISION DE SES IMPLANTATIONS. Ce rapport, constitué de trois textes documentés, doit demeurer la référence pour comprendre ce qui est en jeu aujourd'hui (cf. LETTRE AUX COMMUNAUTÉS, 12, 1968, pp. 44-59). La Conférence épis-

copale s'est prononcée alors par quatre votes (1) sur les orientations à poursuivre. Nous devons maintenant vous rappeler ce qui est advenu au cours de cette année, pour localiser avec vous les difficultés qui demeurent et qu'il nous appartient de résoudre.

Il s'agit d'une année grave. Pour la Mission de France, bien sûr ; mais nous voudrions vous faire percevoir la gravité de ce qui nous apparaît être en jeu pour l'Eglise elle-même.

Quatre événements majeurs ont marqué ces derniers mois :

## Démission du Conseil

**LE CONSEIL DE LA MISSION DE FRANCE ET LES REGIONAUX NOUS ONT REMIS LEUR DEMISSION AU MOIS DE MARS 1969. Ils ont agi selon leur conscience. La Mission de**

France s'efforce depuis longtemps de préciser son rôle en fonction de la nature de l'Eglise et de la démarche missionnaire. Ses responsables ne sont pas parvenus à situer réellement sa place au

(1) « La Conférence épiscopale approuve l'engagement que prend le Comité épiscopal vis-à-vis des diocèses qui le lui demandent pour l'association d'équipes sacerdotales, telle qu'elle est présentée dans le rapport.

Elle approuve la remise à l'étude des conventions qui lient le Comité épiscopal à des diocèses, pour une révision des implantations et une meilleure répartition des prêtres de la Mission de France.

Elle désire que le Comité Episcopal se tienne en liaison avec les Régions Apostoliques dans l'accomplissement de ces travaux.

Elle désire que le Comité épiscopal établisse des collaborations avec les organismes nationaux ayant des fonctions complémentaires et en particulier avec le Comité épiscopal de la Mission ouvrière au sujet des prêtres au travail ».

## Consultation épiscopale

## Fermeture du séminaire

sein de l'Eglise de France. Ils avaient conscience que ce qui était en cause n'était pas d'abord une institution particulière mais un des aspects fondamentaux de l'Eglise et de sa mission. Ils ont cru devoir le dire clairement.

Une raison de leur démission concerne directement les travaux de notre Assemblée : il s'est révélé impossible d'honorer dans les faits les orientations que nous avons votées à Lourdes, en raison des différentes interprétations et de l'apparente concu-

Pour répondre au désir qui s'était exprimé à l'Assemblée Plénière de Lourdes 1968, au cours de l'échange sur la Mission de France, nous avons entrepris, en avril 1969, une CONSULTATION DE L'ENSEMBLE DES EVE-

**NOUS AVONS DU DECIDER,** en mai 1969, **DE FERMER LE SEMINAIRE.** Ce séminaire avait une fonction particulière, celle de préparer à des ministères de mission, c'est-à-dire spécifiquement centrés sur le dialogue avec des incroyants de milieux divers. Ce dialogue comporte des exigences spécifiques au plan des modalités d'exercice du ministère, du style de vie, des implantations. Un effort intense de recherche était donc amorcé pour mettre en place une formation sacerdotale adaptée à des situations missionnaires nouvelles.

rence entre divers organismes. C'est notre responsabilité qui est directement en cause : l'épiscopat français a-t-il les moyens de mettre en œuvre les orientations qu'il décide par sa Conférence épiscopale ? Est-il en mesure d'assurer la cohérence des divers organismes dont il tente d'assumer la responsabilité par ses Comités et ses Commissions ? Nous reprenons ces questions à notre compte en remarquant qu'elles débordent largement, pour leur solution, la compétence du seul Comité épiscopal de la Mission de France.

**QUES,** dans le cadre des Régions apostoliques, à propos de la Mission de France.

Il vous sera **RENDU COMPTE EN ASSEMBLEE PLENIERE** de cette consultation.

Mais ce séminaire a vécu un processus progressif d'asphyxie. Il supposait, en effet, pour vivre un engagement positif de l'épiscopat et le soutien effectif de l'Eglise, ne serait-ce que parce que la Mission a besoin d'hommes pour accomplir sa tâche et se renouveler. Il supposait aussi que soient articulés les divers efforts orientés vers une formation sacerdotale missionnaire. Pour lui aussi l'obstacle fondamental a été un certain manque de cohérence qui affecte le fonctionnement de l'Eglise de France.

# Etape nouvelle et Assemblée générale

Les événements ont conduit les prêtres de la Mission de France à examiner en commun les causes de ces difficultés, mais aussi à s'engager dans une **ETAPE NOUVELLE** qui se caractérise par un approfondissement de leur engagement missionnaire et une disponibilité réelle à d'autres solutions institutionnelles qui se révéleraient plus favorables au service qu'ils accomplissent dans l'Eglise. Une prochaine **ASSEMBLEE GENERALE**, ouverte aux prêtres avec lesquels la Mission de France travaille quotidiennement, s'efforcera de jeter les bases de cette nouvelle étape.

Pour marquer que l'institution de la Mission de France est réellement mise en cause et qu'il s'agit d'une période de recherche, le Prélat n'a pas remplacé le Conseil mais nommé un secré-

taire général qui, avec trois prêtres, constituent l'équipe centrale pour assurer un intérim de dix-huit mois. Cet intérim devrait aboutir, avec votre concours, à de nouvelles solutions.

Nous appuyant sur la consultation des évêques, nous voulons vous dire dans ce rapport :

- ce que nous percevons des besoins de l'Eglise aujourd'hui ;
- ce que nous percevons d'essentiel à la mission de l'Eglise à travers l'expérience de la Mission de France ;
- enfin, ce que nous percevons des difficultés qui demeurent et que nous devons résoudre en tenant compte des requêtes fondamentales et complémentaires des divers membres de l'Eglise engagés dans la Mission.

## I. *Ce que nous percevons des besoins de l'Eglise aujourd'hui*

Les évêques sont unanimes pour exprimer **TROIS CONSTATS** majeurs :

Ils perçoivent au sein de leur diocèse, de leur Région, des **URGENCES MISSIONNAIRES CARACTERISEES** auxquelles il leur

est souvent difficile de répondre : des situations concrètes qui appellent les initiatives missionnaires locales, des groupes humains très distants de l'Eglise dont la saisie déborde les frontières diocésaines, des mondes culturels nouveaux, etc...

**Urgences  
missionnaires**

**Interrogations  
sur la Foi,  
sur le sacerdoce**

Ils perçoivent les **REMISES EN CAUSE TRES GRAVES DANS LA CONSCIENCE DE BEAUCOUP DE CHRETIENS**, qu'ils soient prêtres ou laïcs. Ce trouble de conscience atteint sou-

vent les réalités mêmes de la foi et de l'Eglise. Chacun ne sait plus très bien « ce qu'il est » et la réflexion de nombreux chrétiens aujourd'hui commence par des interrogations assez radicales :

## Réveil anarchique

## Nécessité pour tous

## pour les prêtres

## pour les évêques

« Qu'est-ce que la foi pour le monde d'aujourd'hui ? »... « Est-il possible d'être chrétien aujourd'hui ? »... « Quelle différence réelle entre un chrétien et un non-chrétien ? »... « Évangéliser,

Les évêques perçoivent enfin qu'au milieu de tout ce bouillonnement désordonné et souvent anarchique percent une **RECHERCHE RELIGIEUSE REELLE** et un **SOUCI MISSIONNAIRE EXPRIME EN DES TERMES NOUVEAUX**, parfois surprenants. Ces tâtonnements divers et maladroits n'arrivent pas à s'exprimer aujourd'hui de manière cohérente et se-

- Nécessité au niveau de **TOUS LES ARTISANS DE LA MISSION** d'une **COORDINATION** et d'un **DIALOGUE**. Beaucoup d'évê-

- Nécessité **POUR LES PRÊTRES** d'être formés en vue des tâches nouvelles ; de voir garanties la cohérence et la qualité de leur implantation ; projet missionnaire diocésain, secteurs missionnaires, « unités pastorales de

- Nécessité **POUR LES EVÊQUES** de dépasser les limites de l'Eglise locale, de promouvoir l'exercice d'une collégialité effective et d'en prévoir les conditions et les étapes.

Beaucoup d'évêques déplorent qu'à ces appels il leur soit difficile de répondre du fait des

qu'est-ce que c'est aujourd'hui ? ».

Les prêtres eux-mêmes s'interrogent de manière de plus en plus radicale sur la signification même de leur vie et de leur ministère.

reine ; et pourtant, de fait, ils provoquent dans l'Eglise un réveil et se présentent comme un « réactif » et un appel nouveau à « ne pas éteindre l'Esprit ». C'est une pressante invitation au nécessaire « ministère » de discernement et de lucidité.

Devant ce triple constat, les évêques découvrent des **NECESSITES URGENTES** :

ques en effet déplorent le danger de cloisonnements, de parallélismes dans l'Eglise ; et le risque d'Eglises « sociologiques ».

base » ; d'être en mesure de promouvoir leur propre réflexion et leur recherche depuis la base jusqu'au plan national interdiocésain, en collaboration avec les laïcs.

structures institutionnelles ou mentales dont ils souffrent d'être eux-mêmes souvent prisonniers au sein de chacun de leurs diocèses ; du fait aussi d'un climat général d'Eglise trop tourné vers ses problèmes internes, fussent-ils des problèmes proclamés « missionnaires ».

## *II. Ce que nous percevons d'essentiel à la mission de l'Eglise à travers l'expérience de la Mission de France*

Nous percevons dans l'expérience de la Mission de France quatre points importants et indissociables les uns des autres :

**Une expérience  
missionnaire  
de 25 ans**

**UNE EXPERIMENTATION DE LA « TACHE MISSIONNAIRE » AUJOURD'HUI** à partir de secteurs humains à la fois divers et caractéristiques : diverses réalités du monde ouvrier, quel-

ques aspects types du tiers monde, monde rural en évolution, monde technique et scientifique.

Vingt-cinq ans d'histoire ont progressivement permis à ce groupe de prêtres **D'IDENTIFIER** la nature de l'acte missionnaire : proposer la foi et construire l'Eglise dans un partage de la vie des hommes, dans leurs solidarités et leurs interrogations.

**Prêtres  
dans la mission  
de l'Eglise**

**UNE EXPLICITATION DE LA RESPONSABILITE SACERDOTALE SPECIFIQUE DANS LA MISSION.** Un long partage de la vie des hommes et une collaboration fraternelle sur le terrain avec des laïcs suscitent progressivement une interrogation fondamentale : engagé dans la vie commune, le prêtre n'est-il pas un chrétien comme les autres ? En quoi est-il prêtre lorsque son ministère près des non-croyants ne lui donne que rarement l'occa-

sion d'accomplir les actes sacramentels et de donner la catéchèse, qui lui ont permis jusque-là de s'identifier ?

La recherche commune de la Mission de France a porté sur cette question pour s'efforcer de dégager le caractère spécifique et original de la fonction ministérielle dans la démarche missionnaire elle-même. Cela oblige à préciser la complémentarité des fonctions et des responsabilités dans l'unique peuple de Dieu.

**Dimension catholique  
de la Foi**

**UNE RECHERCHE FONDÉE SUR LA CATHOLICITE DU MYSTERE DE LA FOI**

La Mission de France a permis de vivre et d'organiser une solidarité entre prêtres diversement situés. La richesse de situations missionnaires diversifiées d'une part, invite, à ne jamais réduire la Mission à l'expression particulière que l'on en vit et, d'autre part, oblige tous les prêtres à ren-

dre compte de la même foi vécue à travers des chemins et des langages différents.

Ce que la Mission de France a appelé « confrontation », « référence mutuelle », n'est autre que la communion catholique dans la recherche missionnaire : vérifier l'unité de la foi vécue dans la diversité culturelle des membres de l'Eglise.

## Lien à l'épiscopat

### L'attitude des prêtres de la Mission de France

### Attachés à la fonction plus qu'à l'institution

**UNE VOLONTE DE SERVICE D'EGLISE, NOTAMMENT PAR UN LIEN ETROIT ET ORGANIQUE AVEC L'EPISCOPAT.** Conscients de ce que la responsabilité première « d'annoncer l'Evangile à tout homme » appartient d'abord aux évêques, les prêtres de la Mission de France qui partagent avec eux cette tâche missionnaire demandent que soit signifié clairement leur lien à l'épiscopat. Il s'agit d'un lien de « communion filiale ».

Ce patrimoine des prêtres de la Mission de France nous paraît appartenir à toute l'Eglise. Il est porteur, en effet, d'une richesse qui les dépasse. C'est la raison pour laquelle ces prêtres envisagent réellement — si un meilleur service d'Eglise le requiert — de vivre ce patrimoine dans une ins-

1°/ Les prêtres de la Mission de France sont plus attachés au service de la fonction missionnaire de l'Eglise qu'à l'institution qui, actuellement, les constitue en groupe.

Ils apportent leur contribution à la dimension spécifiquement sacerdotale de cette fonction missionnaire, mais ils sont très conscients de n'en avoir ni le privilège ni le monopole. Bien d'autres chrétiens, laïcs et prêtres, vi-

Les prêtres ne sont pas « à leur compte » dans la Mission : c'est au nom même de cette communion hiérarchique qu'ils sont appelés à inventer sur le terrain.

Ces quatre aspects de la recherche vécue de la Mission de France nous sont apparus comme l'essentiel du « patrimoine » de la « vie et du ministère des prêtres de la Mission de France ». Mais, en même temps, nous avons constaté qu'il n'était jamais considéré par eux comme leur propriété ou leur école.

titution renouvelée, ou même dans un cadre institutionnel tout autre. **CETTE ATTITUDE ACTUELLE DES PRETRES DE LA MISSION DE FRANCE** — qui se vérifie entre autres dans la préparation de leur Assemblée générale — se caractérise par les trois notes suivantes :

vent des recherches largement semblables et convergentes.

Ils ont fait l'expérience du bien-fondé d'un organisme de concertation et de solidarité pour tenir, pour approfondir et pour construire. Et aussi pour exprimer, au niveau sacerdotal, la responsabilité apostolique et missionnaire qui est celle de l'épiscopat dans son ensemble. Mais ils sont prêts au renouvellement profond des structures existantes, si cela permet à l'Eglise de mieux promouvoir l'enjeu qu'ils ont perçu, pour leur part.

## Ouverture

2°/ Les prêtres de la Mission de France doivent manifester, dans leur prochaine Assemblée générale, la réelle ouverture de leur groupe qu'ils vivent déjà par l'association.

Ils proposent aux nombreux invités d'entreprendre une « véritable recherche commune » pour une authentique fidélité à la même mission. Ils ne veulent pas entamer cet échange pour élargir

## Appel à l'épiscopat

3°/ Les prêtres de la Mission de France adressent une pressante interpellation à l'épiscopat de France.

A travers cette recherche partagée avec d'autres, les prêtres de la Mission de France nous interrogent nous, évêques du Comité épiscopal de la Mission de France, et, par notre intermédiaire, ils interrogent avec instance la Conférence épiscopale.

Leur recherche actuelle n'a de sens et d'avenir que si elle est vraiment œuvre d'Eglise et donc

les frontières de leur groupe, mais pour provoquer de loyales mises en commun de recherches convergentes et complémentaires.

L'objet de cette recherche élargie est, d'une part de DEGAGER DES REPERES COMMUNS pour assumer la tâche missionnaire aujourd'hui et, d'autre part, d'inventer les FORMES NOUVELLES (INSTITUTIONNELLES) pour vivre cette fidélité missionnaire, par la solidarité et la confrontation.

si, de fait, elle est reliée très étroitement à la responsabilité première des évêques qui « est d'annoncer l'Evangile à tout homme », et plus spécialement à L'EPISCOPAT FRANÇAIS DANS LA COLLEGIALITE APOSTOLIQUE.

C'est pourquoi ils demandent aux évêques de France d'engager REELLEMENT leur responsabilité apostolique afin de promouvoir les CONDITIONS NECESSAIRES et indispensables à l'exercice de la fonction missionnaire dans les structures de l'Eglise aujourd'hui.

## III. Les requêtes fondamentales et les difficultés à résoudre

La démission du Conseil, la fermeture du séminaire, manifestent des difficultés que nous devons maintenant examiner ensemble. Il ne faut pas réduire cette crise à des questions de personnes, à des prétentions de groupes ou à des options d'écoles. Par fidélité

à sa vocation, la Mission de France témoigne d'une requête fondamentale mais qui n'élimine pas d'autres requêtes, non moins fondamentales pour la vie de l'Eglise et dont sont témoins d'autres organismes.

Ces difficultés doivent être résoluées dans le **DEVELOPPEMENT** de la réflexion et de l'action missionnaires. C'est la conséquence d'un progrès dans l'apostolat. Elles manifestent la richesse de l'engagement des divers membres de l'Eglise et des orga-

nismes eux-mêmes dans la démarche apostolique. Elles appellent un **DEPASSEMENT** et ne seraient un **ECHEC** que dans la mesure où nous ne saurions pas saisir et mettre en œuvre les exigences nouvelles qu'elles ont fait apparaître.

## Les requêtes :

### 1°/ Les requêtes.

Nous discernons trois requêtes fondamentales des divers membres de l'Eglise engagés dans

l'action missionnaire. On peut les caractériser par trois mots :

- **SPECIALISATION**
- **COORDINATION**
- **CONFRONTATION.**

## Spécialisation

L'Action Catholique spécialisée nous a rendu familière cette exigence de la Mission. Il s'agit de prendre au sérieux les diverses réalités collectives dans lesquelles les hommes sont insérés. Cela est particulièrement important quand il s'agit du milieu ouvrier qui a une consistance particulière. Les apôtres du monde ouvrier ne peuvent commettre à la foi de l'Eglise sans assumer pleinement la « culture ouvrière » façonnée par les conditions de vie, les espérances et les luttes du monde ouvrier.

Il s'agit là d'une requête fondamentale, bien mise en lumière par Vatican II. L'Eglise est universelle non seulement parce qu'elle s'adresse à tous les hommes, mais parce que son message assume tout l'homme et son enracinement même dans des cultures particulières.

Aussi divers que puissent être les **ENGAGEMENTS** des prêtres de la Mission de France, ils partagent cette requête et la vivent, autant dans le monde ouvrier que dans le monde rural ou dans le tiers monde, etc...

## Coordination

La Mission Ouvrière tout particulièrement a permis à l'Eglise d'accomplir un pas important pour mettre en œuvre sa vocation missionnaire. Pour proposer l'Evangile, l'Eglise doit veiller à ce que les **DIFFERENTS SIGNES** qu'elle en donne ne se contredisent pas ; qu'ils manifestent au contraire ensemble une même et unique Parole. Par ailleurs, **CHAQUE MEMBRE DE L'EGLISE** — laïc, prêtre, religieux, religieuse — est appelé à

prendre ses responsabilités en relation avec les autres, car l'évangélisation est l'œuvre du peuple de Dieu tout entier.

Les prêtres de la Mission de France ont senti ce besoin de cohérence et d'articulation. Ils travaillent à sa mise en œuvre, quels que soient les secteurs humains dans lesquels ils se trouvent engagés. Ils participent à la recherche des secteurs de la Mission Ouvrière.

## Confrontation

C'est en s'engageant de plus en plus profondément dans l'action missionnaire que s'est précisée cette dernière requête. Elle traduit une expérience qui concerne aussi bien la foi, l'Eglise, que le ministère.

En proposant LA FOI, le missionnaire découvre que celle-ci ne peut être l'adhésion passive à

un corps de doctrine pré-élaboré. Elle est accueil et vivante découverte de la Bonne Nouvelle, toujours à reprendre et à approfondir en fonction de l'expérience personnelle et collective de l'homme. C'est pour cela que les missionnaires ont à partager l'expérience humaine de ceux à qui ils s'adressent.

## Acte d'Eglise

Ce ne peut être qu'un acte D'EGLISE. L'expérience humaine ne peut être vécue et comprise que par la diversité de ses membres. De ce fait, la découverte vivante de la foi est, en soi, un acte de communion. Il y a déjà une confrontation nécessaire à

l'intérieur d'une culture donnée et en fonction d'elle ; par exemple, entre les divers membres de l'Eglise qui se réfèrent au monde ouvrier, et qui espèrent une Eglise assumant de l'intérieur son expérience et sa culture.

## dans sa catholicité

Mais cette démarche missionnaire est un acte D'EGLISE DANS SA CATHOLICITE. Un groupe humain donné risque toujours de REDUIRE la foi à son expérience particulière ou de SE SERVIR DE LA FOI pour justifier ses options et ses solidarités.

L'accueil de la foi demande à être un acte de communion qui implique le discernement de l'Eglise tout entière. Elle oblige les divers membres de l'Eglise à se référer les uns aux autres dans la diversité même de leurs engagements sociologiques et culturels.

## dans sa fonction hiérarchique

La FONCTION HIERARCHIQUE est appelée de façon spécifique dans cette démarche missionnaire suivant les deux dimensions de la catholicité : l'Eglise assume pleinement CHAQUE UNIVERS culturel, et c'est pourquoi la Mission appelle toujours une hiérarchie insérée localement et culturellement.

MUNIANTE A UNE MEME FOI. Le collège apostolique assure cette communion en jouant un rôle de discernement : la foi est une et transcende l'expérience de l'homme.

L'Eglise vit la diversité de ces engagements culturels en COM-

Voilà résumées les raisons qui fondent la requête de la Mission de France, dont il faut bien peser tous les termes : une CONFRONTATION DE PRETRES DIVERSEMENT ENGAGES.

**Les difficultés :**

**Responsabilité  
collégiale**

**Organisée**

**Cohérente**

**2°/ Les difficultés  
à résoudre.**

**CETTE REQUETE DE  
CONFRONTATION NE PEUT  
ETRE LA PRETENTION D'UN  
GROUPE.**

La Mission de France met l'accent sur un aspect de la vie de l'Eglise qui relève immédiatement de la **RESPONSABILITE COLLEGIALE HIERARCHIQUE**. Ce-

**ORGANICITE.**

Faut-il précisément une institution ?

Il est certain que tout **ORGANISME CENTRAL** risque de contrecarrer les responsabilités personnelles ou locales. Un **ORGANISME SACERDOTAL** risque de ne pas respecter la responsabilité des divers membres de l'Eglise, notamment celle des laïcs. Il risque aussi de suppléer à la responsabilité de l'épiscopat lui-même. Il importe donc d'affirmer le rôle de chacun et de préciser celui des institutions nécessaires. Mais une institution qui organise la confrontation de prêtres diversement engagés dans l'activité missionnaire n'a pas pour but de proposer un « **PROJET MISSIONNAIRE** » élaboré par un état-major centralisé. Un tel projet est l'œuvre de tous les membres de l'Eglise coordonnant leurs efforts pour mieux comprendre les hommes et s'adresser à eux selon l'Evangile.

Si une confrontation apostoli-

**COHERENCE.**

La façon dont les responsabilités de l'épiscopat ont été répar-

la ne peut être la prétention d'un groupe dans l'Eglise quelles qu'en soient les qualités. Cela paraît si essentiel qu'on ne peut le laisser à la seule initiative d'un groupe nécessairement limité.

Il s'agit donc, pour l'épiscopat, de percevoir cette requête essentielle et de promouvoir lui-même les modalités de sa mise en œuvre. Une institution ne peut être que relative à ce service.

que est effectivement nécessaire à la mission de l'Eglise, **ON NE PEUT LA METTRE EN OEUVRE SANS L'ORGANISER**. Il importe aussi que soit **SIGNIFIEE** cette dimension de la responsabilité hiérarchique.

Cela est vrai au plan de l'**EPISCOPAT** lui-même, qui doit se donner les moyens, non seulement de promouvoir la recherche missionnaire dans sa diversité — ce qu'il fait par ses Commissions spécialisées du Monde Ouvrier, du Monde Rural, etc... — mais de confronter à son niveau ces diverses recherches et de jouer un rôle de discernement pour assurer l'unité de la foi et de la mission.

Cela est vrai **AU PLAN DES PRETRES** qui démultiplient, dans la dépendance de l'épiscopat, le rôle hiérarchique dans la Mission. Tant pour manifester le plein respect de l'Eglise pour les réalités collectives les plus particularisées que pour assurer la communion catholique dans cette diversité même.

ties jusque-là au plan national garantit mieux la **SPECIALISATION** ou la **COORDINATION A**

**L'INTERIEUR D'UN MILIEU SPECIALISE**, que cette requête fondamentale de confrontation. Il ne suffit pas d'avoir des Commissions spécialisées qui travaillent parallèlement. Il faut que **NOTRE RESPONSABILITE COMMUNE DANS LA MISSION** s'exprime aussi.

Cet aspect des choses se répercute au niveau des **INSTITUTIONS** ou des **ORGANISMES**. Si nous ne veillons pas à assurer leur complémentarité, ce sont les artisans de la mission eux-mêmes qui se trouvent écartelés entre diverses appartenances. Il est cer-

### *Conclusion du rapport*

La naissance de la Mission de France, en 1941, a été un « acte » de l'épiscopat français. Aujourd'hui, la remise en cause, à laquelle elle est acculée, interpelle toute notre Assemblée.

L'aboutissement de la recherche nouvelle, que vient d'amorcer la Mission, dépend essentiellement de nous.

L'enjeu est sérieux et l'appel est grave.

Il s'agit d'abord du sort de quatre cents prêtres, engagés tout entiers au service de l'Évangile. Ce serait un grave préjudice de différer à nouveau des décisions

tain, par exemple, que les **PRETRES OUVRIERS** de la Mission de France se réfèrent aux exigences de spécialisation et de coordination dont nous avons parlé. Mais ils ont à manifester eux aussi la responsabilité apostolique commune dans la Mission en participant à cette confrontation de prêtres diversement engagés. De telles difficultés, bien concrètes, ont provoqué, l'an dernier, la crise de la Mission de France ; elles nous obligent aujourd'hui à articuler à notre niveau les responsabilités de l'épiscopat en tenant compte de ces requêtes fondamentales.

qui nous appartiennent et dont dépend, dans les faits, l'avenir sacerdotal et missionnaire de ces prêtres.

D'autres crises menacent demain l'Église de France. Notre responsabilité y est engagée dès aujourd'hui si nous ne mettons pas tout en œuvre pour honorer dans les faits — d'une manière effective et cohérente — ces trois grandes requêtes fondamentales (spécialisation, coordination et confrontation). Nous avons à les honorer ensemble. Toutes sont aussi essentielles à la même mission. Négliger l'une d'entre elles c'est mutiler la mission.

## *Annexe*

### **COMITE EPISCOPAL DE LA MISSION DE FRANCE**

**22-23 septembre 1969**

**Ce qui est en jeu...**

Nous appuyant sur les résultats de la consultation des Régions apostoliques, nous nous sommes efforcés, lors de la dernière réunion du Comité épiscopal des 22-23 septembre, de discerner les **QUESTIONS DE FOND QUI ETAIENT EN JEU** dans la crise de la Mission de France. Il nous a semblé nécessaire de vous soumettre ces divers points, non comme des conclusions mais comme des questions qui, en fait, nous sont **POSEES A TOUS**.

- 1°/ La fonction missionnaire de l'Eglise au sein du peuple de Dieu**
  - sa nature profonde,
  - sa signification originale dans l'Eglise,
  - ses activités spécifiques et distinctes.
- 2°/ Le rôle missionnaire spécifiquement sacerdotal au sein de cette unique fonction missionnaire de l'Eglise.**
- 3°/ La responsabilité directe, collective et effective, de l'ensemble de l'épiscopat par rapport à cette fonction missionnaire de l'Eglise et au rôle spécifiquement missionnaire du prêtre à l'intérieur de cette fonction.**
- 4°/ Remise en cause des structures épiscopales actuelles qui ne sont pas en mesure d'honorer, dans les faits, cette fonction missionnaire,**  
donc : **NECESSITE D'UNE COORDINATION REELLE DE L'ACTIVITE MISSIONNAIRE** en France pour :
  - maintenir les options prioritaires,
  - opérer les discernements,
  - promouvoir les instruments de cet apostolat,
  - et en régler l'articulation.
- 5°/ Unité et cohérence au sein de l'Eglise entre**
  - la pastorale missionnaire de toute l'Eglise,
  - et la fonction missionnaire au sens strict.

- 6°/ Unité de l'Eglise et naissance de l'Eglise dans des mondes particuliers.**
- 7°/ Nature profonde de la confrontation en tant que**
- elle garantit l'EXPRESSION DE LA FOI et l'exercice du MINISTERE sacerdotal,
  - et elle manifeste la DIMENSION CATHOLIQUE de la Mission.
- 8°/ Nécessité d'une formation spécialisée, tant préalable que permanente, pour assurer un engagement missionnaire réel des prêtres.**

## *Nominations*

- Avec l'agrément de l'Ordinaire du lieu, ont été nommés dans les diocèses suivants :

### **LIMOGES**

à l'équipe des prêtres ouvriers, René **OACLIN**.

### **PARIS**

à l'équipe des prêtres ouvriers, dans le 14<sup>e</sup> arrondissement, Paul **VALET**, responsable, Henri **BOURDEREAU**, Jean **GABORIAU**, Pierre **KELLER**.

- En accord avec le Prélat de la Mission de France, l'Archevêque de **ROUEN** a nommé à la Paroisse de Gontreville-Orcher, sur le secteur de mission ouvrière de Graville, Didier **ROUET**.

## *Carnet de la Mission*

Le Père d'André **ARIBIT**,  
Le Père de Bernard **AMIOT**,  
La Mère de Roger **HUGUET**,  
sont décédés.

Que leurs familles et leurs amis trouvent ici le témoignage de notre amitié et de notre prière.